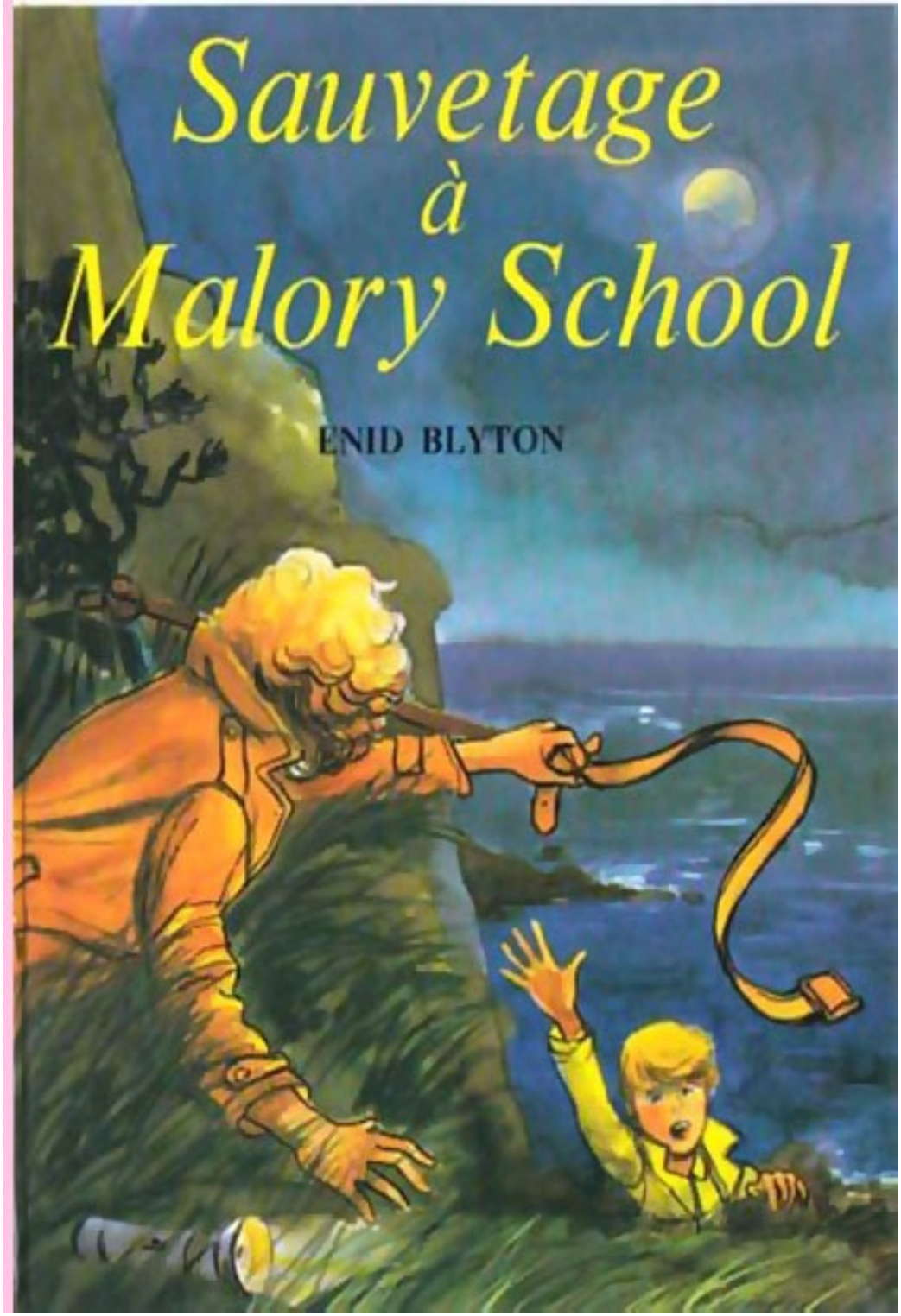
BIBLIOTHÈQUE ROSE

Sauvetage à Malory School

ENID BLYTON



ENID BLYTON

Sauvetage à Malory School

ILLUSTRATIONS DE JOSETTE ROBION

DE LA MÊME SÉRIE
dans la Bibliothèque Rose :
LES FILLES DE MALORY SCHOOL
UN CHEVAL À MALORY SCHOOL
RÉVEILLON À MALORY SCHOOL
DU THÉÂTRE À MALORY SCHOOL
ADIEU À MALORY SCHOOL

© *Librairie Hachette,* 1971.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

CHAPITRE PREMIER

Rentrée des classes à Malory School

« JE ME SUIS beaucoup amusée pendant les vacances », déclara Dolly en montant dans la voiture de son père qui devait la ramener au pensionnat. « Mais je suis contente de retourner à Malory School. Huit semaines, c'est long !

— Elles nous ont paru très courtes, fit remarquer son père. Ta mère est-elle prête ? C'est le moment de partir. Ah ! la voici ! »

Mme Rivers descendait précipitamment les marches du perron.

« Vous ai-je fait attendre ? demanda-t-elle. Le téléphone a sonné au moment où j'allais sortir. C'était la mère d'Edith Hope, Dolly. Elle voulait savoir à quelle heure nous irions chercher sa fille. »

Edith Hope était la meilleure amie de Dolly. M. Rivers, le père de Dolly, les accompagnait toutes les deux en voiture à Malory School, leur pensionnat en Cornouailles. Ils partaient de bonne heure pour être arrivés avant la nuit.

« J'ai de la peine de quitter la maison, mais je ne peux pas m'empêcher d'être contente de retourner là-bas, expliqua Dolly. Ce sera ma seconde année à Malory, maman. J'entre en seconde division. Que je suis grande !

— Tu as treize ans, il est bien temps que tu montes de classe, répliqua sa mère en s'installant dans la voiture. Tu regarderas maintenant les élèves de première division du haut de ta grandeur, n'est-ce pas ? Tu les traiteras comme des bébés !

— Sans doute ! approuva Dolly en riant. Les élèves de troisième division me le rendront bien !

— Ta petite sœur te fait des signes d'adieu, interrompit son père tandis que la voiture démarrait. Tu lui manqueras, Dolly. »

Dolly fit de grands gestes.

« Au revoir, Miranda ! cria-t-elle. Dans quelque temps tu viendras à Malory, toi aussi, et nous partirons ensemble ! »

Dolly jeta un dernier regard à sa maison. Elle ne la reverrait pas avant trois

mois. Pour vaincre sa tristesse, elle tourna ses pensées vers Malory. Au cours de l'année précédente, elle avait appris à aimer son école et elle était fière d'y appartenir. Après un an en première division sous la férule de Miss Potts, son professeur, elle se demandait ce qui l'attendait en seconde division.
Ils arrivèrent chez les Hope une heure plus tard. Edith était là, sa valise et son sac de voyage près d'elle sur les marches du perron. Sa mère se tenait à son côté, et un bébé, d'environ dix-huit mois, s'accrochait à la jupe d'Edith.
« Bonjour, madame Hope ! Bonjour, Daphné ! cria Dolly. Tu es prête, Edith, tant mieux ! »
La valise marquée « E.H. » rejoignit celle de Dolly dans le coffre. Edith monta en voiture avec son sac de voyage et sa raquette de tennis.
« Pa'tir aussi ! cria la petite fille, les yeux pleins de larmes.
— Au revoir, maman ! Je t'écrirai dès que je pourrai ! cria Edith. Au revoir, Daphné ! »
La voiture démarra. La petite Daphné se mit à hurler. Edith avait les larmes aux yeux.
« Daffy aura du chagrin pendant plusieurs jours, expliqua-t-elle. Pauvre chou ! C'est dur de la quitter. Elle est adorable et si en avance pour son âge !
— Dire que tu la détestais quand elle était toute petite ! fit observer Dolly. Maintenant je parie que tu es bien contente de ne plus être fille unique.
— Oui, j'ai été horrible, avoua Edith. Et j'ai passé un premier trimestre affreux à Malory. Je m'étais imaginé que mes parents ne voulaient plus de moi parce qu'ils avaient un nouveau bébé. Je te détestais aussi, Dolly. Quand j'y pense !
— A présent nous sommes des amies inséparables, conclut Dolly en riant. Qui sait qui sera chef de classe ce trimestre ? Catherine est passée en troisième division.
— Geraldine peut-être, répliqua Edith. C'est la plus âgée.
— Je ne crois pas qu'elle ferait un bon chef de classe, répliqua Dolly d'un ton de doute. Elle est très intelligente et la première en tout, mais elle est si indisciplinée, toujours prête à jouer de mauvais tours !
— Justement, ce serait bon pour elle d'avoir des responsabilités. Mais je lui connais un défaut plus grave.
— Lequel ? s'enquit Dolly.
— Elle est dure, répondit Edith. Elle manquerait d'indulgence et de compréhension et voudrait être obéie au doigt et à l'œil. On attend autre chose d'un chef de classe.
— Je me demande qui les professeurs désigneront, reprit Dolly. Toi, peut-être. Sûrement pas moi. Je suis trop soupe-au-lait.

— Mais tu as si bon cœur que tout le monde t’aime ! Les élèves t’obéiraient volontiers. »
Dolly se demanda si elle serait choisie. C’était vrai que toutes ses camarades, à l’exception d’une ou deux, avaient de l’affection pour elle et lui faisaient confiance.
« Mais il y a mon caractère, murmura-t-elle à regret. Quand je me mets en colère, je ne me connais plus !
— Après tu es la première à reconnaître tes torts, riposta Edith. D’ailleurs, si tu t’emportes, c’est que tu as de bonnes raisons. Par exemple quand cette sotte de Brigitte Mary prend ses grands airs !
— Oui, elle est exaspérante, n’est-ce pas ? Tu te rappelles son engouement pour Miss Terry, le professeur de chant, qui a remplacé M. Young pendant deux mois ?
— Tu peux être sûre qu’elle s’emballera pour quelqu’un d’autre cette année ! affirma Edith.
— Il y aura sans doute des nouvelles, fit remarquer Dolly. Ce sera amusant de faire leur connaissance.
— Très amusant ! approuva Edith. Dis donc… et si Mary Lou était choisie comme chef de classe ? »
Toutes les deux éclatèrent de rire. Elles aimaient bien la petite Mary Lou, mais celle-ci était si timide, elle avait tellement peur de tout ! Quelle drôle de tête elle ferait si on la nommait chef de classe !
— Elle s’évanouirait, je crois ! s’écria Dolly. Mais elle a fait de grands progrès. Au début, tout lui faisait peur. Maintenant elle est devenue plus courageuse. Je crois que c’est un peu grâce à nous. »
Le trajet était long. Vers midi et demi, M. Rivers quitta la grand-route et s’arrêta dans un petit bois. Assis sur l’herbe, les quatre voyageurs firent un joyeux repas. Puis Mme Rivers prit le volant pour permettre à son mari de se reposer. Les filles bavardaient ou somnolaient.
« Nous approchons, constata enfin M. Rivers qui conduisait de nouveau. Nous verrons bientôt d’autres voitures se diriger aussi vers Malory. »
Presque aussitôt, Dolly et Edith en aperçurent une. C’était une longue voiture rouge qui appartenait aux parents d’Irène. Leur camarade gesticula avec tant d’exubérance qu’elle heurta les lunettes de son père. La voiture fit une embardée.
« Oh ! cette Irène ! s’écria Edith en riant. Bonjour, Irène. Tu as passé de bonnes vacances ? »
Les voitures restèrent un moment côte à côte et les trois amies s’interpellèrent gaiement. Dolly et Edith aimaient beaucoup Irène. Celle-ci, excellente musicienne, était si étourdie qu’elle oubliait et perdait tout. Mais elle riait la première de ses bévues.
« Une autre voiture ! s’écria Edith.

— Une des grandes, ajouta Dolly. Georgina Thomas. Je me demande qui sera monitrice cette année. Clara est partie. J’espère que ce ne sera pas Georgina, elle est si autoritaire ! »
On approchait du but. Soudain le manoir de Malory se détacha sur le ciel. A chaque angle du long bâtiment gris s’élevait une tour : la tour du Nord, la tour du Sud, la tour de l’Est et la tour de l’Ouest. Une vigne vierge, qui avait pris une belle teinte écarlate, montait presque jusqu’au toit.
« Notre école ! s’écria Dolly. Malory School ! La meilleure école du monde ! »
La voiture s’arrêta devant les marches qui conduisaient à la grande porte d’entrée. D’autres véhicules stationnaient dans l’allée. Des enfants en descendaient et s’accostaient gaiement.
« Bonjour, Lucy ! Tiens, voici Jane ! Qu’elle a bruni ! Tu as dû en prendre des bains de soleil !
— Bonjour, Emily ! Tu as reçu mes lettres ? Tu ne m’as jamais répondu, paresseuse ! Eh, là-bas, Tessie !
— Au revoir, maman ! Au revoir, papa ! Je vous écrirai bientôt. N’oubliez pas de donner à manger à mon cochon d’Inde !
— Ecarte-toi, tu vas être écrasée par cette voiture ! Oh ! c’est Betty Hill. Betty, est-ce que tu vas encore faire des farces cette année ? »
Deux yeux malicieux regardaient par la vitre de la voiture et des cheveux tombaient sur un front brun.
« Peut-être, répliqua Betty en descendant. On ne sait jamais ! Avez-vous vu Geraldine ? Elle n’est pas encore là ?
— Le train n’est pas arrivé, il est en retard comme d’habitude.
— Dolly ! Edith ! Bonjour ! Montons dans notre dortoir. Venez. »
Quel bruit ! Quel tumulte ! Dolly ne pouvait s’empêcher d’être émue tant était grande sa joie de se retrouver à Malory.

CHAPITRE II

Trois nouvelles élèves

DOLLY embrassa ses parents qui prirent le chemin du retour. Elle se réjouissait que son père et sa mère fussent si calmes au moment des adieux. Ils ne manifestaient pas un chagrin bruyant comme Mme Lacey, la mère de Brigitte Mary. Ils ne prenaient pas des têtes d'enterrement. Ils parlaient et riaient comme d'habitude, promettaient de revenir à la mi-trimestre, puis l'embrassaient et s'en allaient en agitant gaiement la main.
Chargées de leur sac de voyage et de leur raquette de tennis, Dolly et Edith se dirigèrent vers le hall. Miss Potts, leur professeur de l'année précédente, qui surveillait la tour du Nord les attendait.
« Edith ! Dolly ! appela Miss Potts. Occupez-vous de cette nouvelle, voulez-vous ? Elle sera aussi en seconde division et dans votre dortoir. Conduisez-la à Mme Walter. »
La grande fille mince, debout près de Miss Potts, paraissait nerveuse et effrayée. Dolly se rappela son désarroi à son arrivée à Malory et eut pitié de la nouvelle. Elle s'avança, la main tendue.
« Bonjour. Viens avec nous, nous te piloterons. Comment t'appelles-tu ?
— Muriel Wilson », répondit la nouvelle qui était très pâle et avait les traits tirés.
Une ride profonde entre ses sourcils lui donnait l'air d'être en colère. Au premier abord, elle n'était guère sympathique, mais Dolly lui sourit.
« Je suppose que tu es ahurie par tout ce chahut, déclara-t-elle. Je l'étais aussi l'année dernière quand je suis arrivée. Je m'appelle Dolly Rivers. Et voici mon amie, Edith Hope. »
La nouvelle eut un petit sourire poli, puis les suivit en silence. Elles se frayèrent un chemin au milieu de la foule des élèves.
« Voici Mary Lou ! s'écria Dolly. Bonjour, Mary Lou. Tu as grandi !
— Tant mieux, répondit la petite Mary Lou en riant. J'en ai assez d'être la plus petite de ma division. Qui est-ce ?
— Muriel Wilson, une nouvelle de seconde division, expliqua Dolly.

— Elle couchera dans notre dortoir, expliqua Edith. Nous la conduisons à Mme Walter. Tiens, voici Irène. Nous t’avons vue heurter les lunettes de ton père quand tu nous as fait des signes !
— Oui, c’était la troisième fois que cela m’arrivait. Papa n’était pas content. Vous allez chez Mme Walter ? Je vous accompagne.
— Tu as ton certificat médical ? » demanda Edith.
C’était une plaisanterie traditionnelle : Irène arrivait toujours sans son certificat, bien que sa mère eût pris soin de le ranger dans son sac de voyage.
« As-tu le tien ? demanda Dolly à Muriel. Il faut le donner tout de suite. Irène, ne me dis pas que tu l’as perdu ! »
Irène tâtait toutes ses poches avec une expression consternée.
« Je ne le trouve pas, répliqua-t-elle. Il doit être dans ma mallette. Mais non, maman a dit qu’elle ne l’y mettrait plus, car il disparaissait toujours.
— Mme Walter a menacé de te garder deux jours à l’infirmerie la prochaine fois que tu arriverais sans bulletin médical, jusqu’à ce que ta mère t’en envoie un autre. Tu es vraiment trop dans la lune, Irène ! »
Tout en tâtant frénétiquement ses poches, Irène suivit Edith, Dolly et Muriel dans la tour du Nord. Le dortoir de seconde division, situé au second étage, était une grande pièce avec des lits blancs recouverts de jolis édredons de couleurs variées. Les filles posèrent leurs sacs de voyage et se mirent à la recherche de l’infirmière. Ah ! elle entrait avec une nouvelle élève à peu près de l’âge de Dolly, brune aussi et bouclée. Sa mise était plutôt négligée, mais elle avait un sourire séduisant et ses yeux étincelaient. Sa gaieté faisait paraître Muriel plus renfrognée encore.
« Edith, Dolly, voici une autre nouvelle, annonça Mme Walter. Occupez-vous d’elle, voulez-vous ? Son nom est Bella Morris. Vous avez toutes vos sacs de voyage et vos certificats ?
— Nos sacs de voyage sont là, répondit Dolly en les montrant. Et voici mon certificat, madame Walter.
— Où est mon sac de voyage ? s’écria brusquement Bella.
— Vous l’aviez, il y a une minute, répliqua Mme Walter. Allez le chercher. Mais, d’abord, donnez-moi votre certificat.

— Il est dedans, répondit Bella en jetant un regard vague autour d'elle.
— Vous avez sans doute laissé votre sac au milieu du hall et tout le monde trébuchera dessus. Oh ! ces filles ! Merci, Dolly. C'est votre certificat, Edith ? Et le votre, Mary Lou ? Et le vôtre, Muriel ? Et le vôtre, Irène ?
— Je n'y comprends rien, madame Walter… commença Irène en fouillant de nouveau dans ses poches. Je l'avais quand je suis partie ce matin. Je me rappelle que maman m'a dit… »
Mme Walter regarda Irène avec exaspération.
« Irène, vous êtes incorrigible ! Eh bien, vous resterez à l'infirmerie jusqu'à ce que vous me le remettiez ! C'est une règle que je n'ai encore jamais eu à appliquer, mais…
— Oh ! madame Walter, je m'ennuierais trop toute seule ! » supplia Irène qui prit son sac, l'ouvrit et en déversa le contenu pêle-mêle sur le sol. « Je le trouverai ! »
Les autres riaient. Irène était vraiment impayable. Mais Mme Walter ne partageait pas la gaieté générale. Irène, penchée sur son linge et ses robes, soudain poussa un cri et porta la main à sa poitrine.
« Quelque chose me pique ! Qu'est-ce que c'est ? »
Elle se redressa. Puis elle ouvrit sa veste et ses compagnes rirent de plus belle.
« Irène ! Etourdie ! Ton certificat médical est épinglé à ton corsage ! Tu ne pouvais pas le perdre, même si tu l'avais voulu !
— Bien sûr, répliqua Irène rassurée. Je me rappelle maintenant. Je l'avais attaché là pour ne pas le perdre. Tenez, madame Walter. Vous ne me garderez pas prisonnière. »
Mme Walter prit le certificat et l'ajouta aux autres.
« Vous l'avez échappé belle, Irène ! dit-elle en riant aussi. Chaque trimestre, c'est la même comédie. Maintenant, petites, défaites vos sacs de voyage et rangez vos affaires. Les valises ne seront ouvertes que demain et chacune devra me donner la liste du linge et des vêtements qu'elle

apporte. »
Elle sortit pour se mettre à la recherche d'autres élèves et d'autres certificats. Chaque tour avait son infirmière et elles n'étaient pas trop de quatre pour accueillir les deux cent cinquante pensionnaires de Malory.
Bella était allée chercher son sac de voyage. Pendant que les autres rangeaient leurs affaires, elle revint, ouvrit son sac et en sortit un pyjama. Elle le regarda avec surprise.
« Je ne savais pas que j'avais un pyjama à fleurs jaunes ! s'écria-t-elle. Et quelles belles pantoufles ! C'est une surprise de maman, je suppose. »
Dolly partit d'un éclat de rire.
« Tu auras des ennuis si tu prends les bagages des autres, déclara-t-elle. Ce sac de voyage appartient à Georgina Thomas. Elle est probablement en train de le chercher partout. Tu ne sais donc pas lire, Bella ? »
Dolly montrait le nom marqué sur le col du pyjama : « Georgina Thomas. »
« Que je suis sotte ! » s'exclama-t-elle en se hâtant de remettre ce qu'elle avait pris dans le sac. « Je croyais que c'était à moi. »
Elle sortit en courant pour essayer de récupérer son bien. Dolly se tourna vers Irène.
« Qu'allons-nous devenir avec deux étourdies dans notre division, Irène ? gémit-elle. Une suffisait bien, mais deux ! Mam'zelle en perdra la tête. Quant à Miss Parker, notre professeur, elle fera de ces colères ! La patience n'est pas son fort. Nous allons bien nous amuser, avec Bella et toi dans notre classe ! »
Les taquineries ne vexaient pas Irène. C'était une fille intelligente, d'une gentillesse à toute épreuve, mais qui avait peine à s'adapter aux réalités de la vie quotidienne. Si quelqu'un perdait une grammaire, c'était Irène. Si quelqu'un oubliait l'heure du cours, c'était Irène. Et voilà qu'une autre élève, Bella, semblait aussi étourdie qu'elle ! Irène la trouvait très sympathique et se promit d'en faire son amie.
Bella revint bientôt, cette fois avec son propre sac. Elle le défit et rangea ses affaires : le pyjama sous l'oreiller, la brosse à dents, le gant de toilette, la pâte dentifrice et l'éponge sur une étagère à l'extrémité du dortoir, au-dessus des lavabos, sa brosse et son peigne dans le tiroir de la coiffeuse. Le lendemain, le sac vide serait monté au grenier. Un grand vacarme résonna dans l'escalier.
« Voici enfin les élèves arrivées par le train ! s'écria Dolly. Elles sont bien en retard ! »
D'autres filles entrèrent bruyamment dans le dortoir. Geraldine Johns était la première. Derrière elle venaient Jane, la petite Ecossaise pratique, et Emily, une blonde placide qui ne s'intéressait qu'à la coulure et à la broderie.
« Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, compta Dolly. Il en manque

deux. Qui ?
— Brigitte Mary, je suppose, répondit Irène avec une grimace. Chère Brigitte Mary ! Sa mère l’a peut-être accompagnée jusqu’ici et elles sanglotent dans les bras l’une de l’autre. Qui est la dixième ?
— Voici Brigitte ! » s’exclama Dolly en entendant la voix gémissante qu’elle connaissait si bien.
Brigitte était une fille unique très gâtée et elle avait probablement perdu pendant les vacances le peu de bon sens que Malory avait réussi à lui inculquer. Elle entra, accompagnée d’une nouvelle qu’elle présenta.
« Bonjour, tout le monde ! Voici Dany Turner, elle est dans notre division et dans notre dortoir. Elle a voyagé dans mon compartiment. Je suis sûre que vous l’aimerez toutes beaucoup. »

CHAPITRE III

Le premier jour du trimestre

QUELLE FAÇON ridicule de présenter une nouvelle ! Les huit autres restèrent sur la réserve et se contentèrent de sourire poliment, tout en examinant Dany de la tête aux pieds.

Des cheveux dorés tout bouclés encadraient un visage d'un ovale parfait ; ses yeux, encore plus bleus que ceux de Brigitte, étaient malheureusement rapprochés, ce qui lui donnait une expression sournoise. Elle avait de belles dents blanches et un sourire charmant.

« Je crois que je me plairai à Malory, déclara-t-elle. C'est la première fois que je suis en pension.

— Moi aussi j'étais toujours restée à la maison avant de venir ici, répliqua Brigitte.

— Ne t'en vante pas ! s'écria Geraldine. Tu n'étais pas à prendre avec des pincettes ! Je suppose que, pendant les vacances, tu as été choyée et dorlotée. Ton ancienne gouvernante et ta mère ont dû te répéter à qui mieux mieux que tu étais un phénix !

— Et toi, tu es toujours aussi désagréable, Geraldine ! riposta Brigitte vexée. Viens, Dany. Je vais te faire visiter Malory. Je sais qu'on est un peu dépaysée quand on arrive ici pour la première fois. »

Dany remercia gentiment. Elle était jolie et gracieuse, et Brigitte, semblait-il, avait décidé de l'accaparer.

« Je t'avais bien dit qu'elle se rendrait de nouveau ridicule ! » fit remarquer Edith à Dolly tandis qu'elles descendaient au réfectoire. « Eh bien, qu'elle garde Dany ! Ce n'est pas moi qui la lui disputerai !

— Brigitte m'a confié que les parents de Dany sont immensément riches, répliqua Dolly. Ils habitent un château avec une quantité de domestiques !

— C'est pour cela que Brigitte l'a prise sous son aile ! fit remarquer Edith. Elle a été éblouie par ces splendeurs. Dis donc, Irène, tu as encore ton béret sur la tête ! Tu tiens beaucoup à le porter pendant le dîner ?

— Oh ! j'ai oublié de l'enlever, s'écria Irène. Bella, tu aurais pu me le dire !

— Je n’avais pas fait attention, répliqua Bella. Je suis encore si éberluée par tout ce que je vois !
— Vous ferez une belle paire toutes les deux ! s’exclama Edith. Viens, Dolly. Et toi aussi, Mary Lou. Il ne restera rien si nous ne nous dépêchons pas. »
Fatiguées par le voyage, les élèves se couchèrent avec plaisir. Brigitte avait choisi le lit voisin de celui de Dany.
Elle trouvait sa nouvelle amie charmante dans son pyjama bleu et enviait ses boucles dorées, alors que ses cheveux à elle ne frisaient pas.
« Quel changement ! soupira Dany en se couchant. J’étais si entourée à la maison : maman venait m’embrasser dans mon lit, ma gouvernante regardait s’il ne me manquait rien et ma femme de chambre pliait mes vêtements. Je…
— Tais-toi ! » ordonna Edith.
Brigitte se redressa.
« Tu n’es pas chef de classe, Edith ! protesta-t-elle. Ne nous donne pas d’ordre !
— Tu connais les règles, Brigitte. Je te les rappelle, c’est tout. »
Brigitte se recoucha. Bientôt le chuchotement recommença. Edith s’emporta.
« Tais-toi, Brigitte ! c’est le moment de dormir. Nous avons toutes sommeil.
— Quand tu seras chef de classe, je t’obéirai, pas avant ! décréta Brigitte. Demain les professeurs en décideront.
— Ce ne sera pas toi en tout cas, répliqua Geraldine.
— Chut ! » murmura Dolly qui entendait des pas.
C’était Mme Walter. Elle entra sur la pointe des pieds et s’aperçut aussitôt que cette précaution était inutile.
« Vous ne dormez pas encore ? Vite, fermez les yeux ! Défense de parler ! Bonne nuit. »
Elle sortit. Brigitte se demanda si elle se remettrait à chuchoter avec Dany. Mais une respiration régulière lui apprit que Dany dormait. Bientôt toutes en faisaient autant. Elles n’entendirent pas Miss Potts qui entrait dans le dortoir et refermait la porte sans bruit. Elles n’entendirent même pas les élèves de sixième division qui montaient plus tard. La cloche les réveilla en sursaut. Edith se redressa.
« C’est la cloche de l’école ! s’écria-t-elle en riant. Je me croyais toujours à la maison. »
La première journée du trimestre était toujours amusante. Professeurs et élèves refaisaient connaissance. On distribuait les livres et les cahiers neufs, les filles choisissaient leurs places dans les classes.
Les nouvelles comparaissaient devant Mme Grayling, la directrice, qui leur adressait quelques paroles bien senties.
« Vous allez passer plusieurs années à Malory School, déclara-t-elle. Vous y

ferez des études et vous y passerez des examens, mais vous apprendrez surtout à former votre jugement, à devenir les épouses et les mères de demain. Sachez que les qualités de cœur et le bon sens ont plus de prix encore que les qualités intellectuelles. J'espère que nous pourrons être fières de vous. »

Dany, Muriel, Bella et les nouvelles des autres divisions, impressionnées par la gravité de la directrice, se promirent de ne jamais oublier ces conseils et de les mettre en pratique. A la dérobée, Mme Grayling observait Dany. Elle n'ignorait rien du caractère de Dany Turner et se demandait si Malory aurait sur cette enfant une heureuse influence. Désireuse de faire bonne impression, Dany arborait son plus charmant sourire, mais la directrice lisait au fond de son cœur. Après les avoir exhortées à être franches et charitables, elle congédia les élèves qui rejoignirent leurs compagnes.

Edith et Dolly passèrent fièrement devant la classe de première division où elles avaient travaillé pendant une année scolaire. Des petites filles bavardaient et riaient en attendant leur professeur.

« Quels bébés ! déclara Dolly d'un ton dédaigneux. Elles ont sans doute les doigts pleins d'encre et ne savent pas encore leur table de multiplication ! »

Les anciennes élèves de seconde, maintenant en troisième division, les interpellèrent.

« Attention à Frisette, petites ! cria l'une d'elles avec condescendance. Elle est très sévère, je vous avertis ! »

Frisette était le surnom de Miss Parker, le professeur de seconde, qui avait des cheveux noirs très frisés et un nez pointu. Elle avait un flair particulier pour dépister les espiègles et prévoir les vilains tours. Parfois cependant, prise d'un accès de rêverie, elle oubliait tout et ses yeux se perdaient dans le vague. La classe profitait de ces moments qui, par malheur, étaient trop rares. Dolly n'aimait pas Miss Parker autant que Potty, le professeur de

première division.
Bella et Muriel, curieuses de connaître les habitudes des professeurs, accablaient Edith et Dolly de questions et celles-ci se faisaient un plaisir de les renseigner. Dany, bien entendu, s'adressait à Brigitte.
« Prenez garde aux deux Mam'zelles, conseilla Dolly. Mais surtout à Mam'zelle Rougier, la grande et maigre. Toutes les deux sont très emportées, mais les colères de Mam'zelle Dupont sont brèves, contrairement à celles de Mam'zelle Rougier.
— Miss Compton, le professeur d'histoire, est bien plus terrible, affirma Geraldine. Malheur à toi si tu oublies une date ! Moi, je suis dans ses petits papiers parce que j'ai une bonne mémoire. »
La première journée s'écoula agréablement. Les nouvelles, sous la conduite des anciennes, visitèrent les classes, les courts de tennis et les jardins. Elles admirèrent la piscine creusée dans les rochers et que la marée remplissait.
« Je suppose que tu nages comme un poisson », dit Dany à Brigitte.
Brigitte hésita et jeta autour d'elle un regard prudent. Elle se vantait de ses talents, mais quand ses compagnes ne risquaient pas de l'entendre. Maintenant Dolly était trop près pour qu'elle pût s'attribuer des prouesses imaginaires.
« La natation n'est pas mon fort, avoua-t-elle.
— Tu es trop modeste ! » déclara Dany.
Dolly rit sous cape. Brigitte modeste ! C'était la plus vaniteuse de l'école et sa mère la prenait pour un phénix. Muriel déclara qu'elle ne savait pas nager.
« Je n'ai jamais eu de temps pour le sport, bien que je l'aime. J'ai tellement travaillé !
— Il faut que tu sois très intelligente, fit remarquer Mary Lou. Tu as gagné la seule bourse qui permettait d'entrer à Malory, n'est-ce pas ?
— Oui, mais ce n'est pas une question d'intelligence, répondit Muriel, et une petite ride se creusa dans son front. J'ai une bonne mémoire et je suis bûcheuse. Je connais des filles qui sont toujours premières sans se donner tant de mal. Je voulais absolument venir à Malory, je suis contente d'avoir réussi.
— Il faut que tu pratiques un sport, conseilla Edith qui excellait au tennis et au basket-ball. Tu connais le dicton : à toujours travailler…
— Les enfants deviennent des sots ! termina Muriel avec un petit rire. J'ai bien peur que ce ne soit mon cas ! »
Bella s'extasiait sur tout ce qu'elle voyait, à la grande joie d'Irène qui l'avait prise en charge.
« Oh ! cette vue ! cria-t-elle. Que la mer est belle ! Oh ! les couleurs de la piscine ! Une boîte d'aquarelle, vite ! »

Ce fut alors que les élèves découvrirent les dons de Bella pour la peinture et le dessin. Avec un petit rire modeste, elle avoua qu’elle excellait dans les caricatures au fusain.
« Quel bonheur, Bella ! s’écria Irène. Tu feras le portrait de Miss Parker, des deux Mam’zelles et des autres professeurs. Ce sera très amusant ! »

CHAPITRE IV

Qui sera chef de classe ?

LE PREMIER JOUR du trimestre, Miss Parker nommait le chef de classe. Toutes étaient comme sur des charbons ardents, tandis qu'elle feuilletait ses papiers et décapuchonnait son stylo.

« Je suis sûre que vous êtes impatientes de savoir qui a été choisie comme chef de classe ce trimestre, commença-t-elle. Je ne vous ferai pas attendre. Après une brève discussion à notre réunion, nous avons pris une décision. Edith Hope ! »

Les élèves applaudirent. Edith, très émue, devint rouge comme une pivoine. Miss Parker continua, en consultant de temps en temps ses notes.

« Je dois vous dire entre qui nous avons hésité. Il y avait Dolly Rivers, Jane MacDonald, Emily Smith. »

Toutes attendaient le nom de Geraldine et celui d'Irène. Mais Miss Parker ne les prononça pas. Irène ne s'en vexa pas. Elle savait qu'elle était étourdie et n'avait aucune envie d'assumer des responsabilités. La musique lui suffisait. Chef de classe, elle aurait eu moins de temps pour étudier son piano.

Mais Geraldine fut profondément humiliée. Le trimestre précédent, elle tenait la tête de la classe. Elle était intelligente, avait une excellente mémoire et obtenait de brillants résultats sans se donner beaucoup de mal. Cependant on n'avait même pas pensé à lui donner la première place. Elle se mordit les lèvres et sentit qu'elle rougissait.

« C'est injuste ! se dit-elle. Les professeurs m'en veulent parce que, de temps en temps, je joue de mauvais tours. »

Mais Geraldine se trompait. Elle n'était pas victime de sa réputation d'espiègle. Ce qu'on lui reprochait, c'était son manque d'indulgence, sa dureté à l'égard des élèves moins douées qu'elle. Ses farces faisaient rire, mais ses remarques cinglantes n'amusaient personne.

« Elle est très admirée et très enviée, mais elle ne reçoit pas beaucoup d'affection, avait dit Mme Grayling à la réunion des professeurs. Quant à

Betty, son amie, elle est un peu écervelée et cherche trop à imiter Geraldine. Un chef de classe doit avoir de l'intelligence, mais aussi du cœur. »
Et le choix avait été fait. Edith Hope, sensible, loyale, bonne, raisonnable, la meilleure amie de Dolly. Edith n'avait pas les notes les plus brillantes, mais elle était toujours prête à aider ses compagnes. Elle se montrerait d'une justice tempérée d'indulgence et ferait respecter la discipline. La plupart des élèves approuvaient ce choix, à l'exception de deux ou trois qui n'aimaient pas Edith. Brigitte était furieuse, ainsi que Betty qui s'attendait à la nomination de Geraldine. Dolly serra le bras de son amie.
« Bravo ! Je suis contente ! Que ta mère sera heureuse ! Tu seras chef de notre dortoir aussi, Edith. J'espère que Brigitte se montrera raisonnable. »
Edith n'en était pas sûre. Elle ne voulait pas user sans cesse de son autorité, mais elle serait bien obligée de maintenir la discipline. Le soir au dortoir, quand les lumières furent éteintes, les chuchotements commencèrent. Edith prit la parole.
« Tais-toi, Brigitte ! Je te l'ai dit hier soir ; je n'étais pas chef de dortoir à ce moment-là, mais, je le suis maintenant. Tais-toi quand je te l'ordonne !
— La pauvre Dany a du chagrin d'avoir quitté sa maison, expliqua Brigitte.
— Raison de plus pour ne pas l'empêcher de dormir ! » déclara Edith.
Il y eut un bref silence, puis la voix de Bella s'éleva dans l'obscurité pour poser une question.
« Edith, que se passerait-il si nous te désobéissions et continuions à parler quand le chef de classe nous a ordonné de nous taire ?

“Si quelqu’un fait du bruit , on lui plonge la tête dans l´eau.”

– Personne ne le fait jamais, répondit Edith. Mais je crois qu'il y a tout de même une règle. Si quelqu'un fait du bruit la nuit, on la traîne au lavabo et on lui plonge la tête dans l'eau.
— Oh ! » s'écria Bella en se blottissant dans ses couvertures.
Brigitte fut tentée de reprendre sa conversation avec Dany. Edith n'oserait peut-être pas mettre sa menace à exécution. Mais elle avait parlé d'une voix sévère, mieux valait ne pas courir de risques. Quelle humiliation de ruisseler d'eau devant les autres ! La paix régna donc dans le dortoir et, quand Mme Walter fit sa ronde, elle n'entendit que la respiration régulière de dix filles. Huit dormaient profondément. Mais deux étaient éveillées. C'était Brigitte et Muriel. Brigitte ruminait ses griefs. Muriel se tourmentait ; ses résultats aux examens de la matinée avaient été moyens. Serait-elle au niveau de la seconde division ? Elle avait obtenu cette bourse, mais au prix d'un travail acharné. Que ferait-elle si elle décevait Miss Parker ? Elle avait l'impression que son cerveau s'embrumait. Rongée d'inquiétude, Muriel s'endormit très longtemps après Brigitte.
Il fallut quelques jours aux nouvelles pour s'accoutumer aux règlements de Malory. Muriel et Dany s'habituèrent plus rapidement que Bella qui se trompait toujours de classe. Elle entrait en première division quand on l'attendait en seconde, à la grande contrariété de Miss Potts.
« Bella, vous voilà encore ! s'écriait-elle. Vous voulez absolument assister à mes cours ? Bien sûr, si vous trouvez que le niveau de seconde division est trop élevé pour vous… »
Bella s'était déjà enfuie en murmurant des excuses. Elle apparaissait une minute ou deux plus tard dans sa classe en riant.
« Je vous demande pardon, Miss Parker. Je me suis perdue, disait-elle en se laissant tomber sur son siège.
— Je m'occuperai d'elle, Miss Parker », promit Irène un jour.
Mais Miss Parker n'accepta pas cette offre.
« Vous vous perdriez toutes les deux, protesta-t-elle. Vous iriez à la piscine et vous attendriez la leçon de natation, pendant que nous ferions ici des mathématiques. Bella n'a qu'à se débrouiller toute seule. Après tout elle est ici depuis trois jours !

— Oui, Miss Parker », reconnut Bella avec soumission.
Sur son buvard, elle fit une esquisse du professeur. Elle dessinait partout. Elle avait un petit carnet dans sa poche et le remplissait de croquis. Elle prenait pour modèles les élèves, les fleurs, la vue qu'on avait de la fenêtre. Tout lui était bon.
Mam'zelle Dupont, petite, replète, les yeux ronds comme des boutons, ses lunettes en équilibre instable sur le bout de son nez, enchantait Bella car elle était si facile à caricaturer. Presque chaque fille dans la classe avait maintenant un petit croquis de Mam'zelle pour marquer sa page dans la grammaire française. Ce fut bientôt la mode de collectionner les caricatures de Bella. Tous les professeurs y passèrent, Miss Compton, Miss Parker, M. Young et même Mme Walter. En échange de ses dessins, Bella demandait à ses camarades de ranger ses tiroirs et de lui rappeler l'heure des cours.
« J'oublie tout, expliqua-t-elle. Je suis encore plus étourdie qu'Irène. Et quand on me punit, je ne peux pas dessiner, c'est affreux !
— Ne te tracasse pas, nous te piloterons ! » promit Geraldine en regardant le portrait de M. Young, le professeur de musique, que Bella venait de terminer.
Il était pris sur le vif avec ses quatre cheveux sur son crâne chauve, son col trop haut, ses yeux écarquillés derrière les lunettes.
« Tu es un génie, Bella ! s'écria Betty qui regardait par-dessus l'épaule de Geraldine. Que dessineras-tu pour moi si je promets de t'aider pendant une semaine ? »
Bella acceptait le marché et ainsi les corvées lui étaient épargnées. Miss Parker s'étonnait de voir les élèves rivaliser de zèle pour servir Bella, ranger son pupitre et se mettre à sa recherche à l'heure des cours.
« C'est bizarre ! confia-t-elle à Mam'zelle Dupont. Elles ne font jamais rien pour Irène. Elles aiment donc tant Bella ? Je ne vois pas ce que cette petite sotte a de particulier. Brigitte elle-même mettait ses tiroirs en ordre ce

matin au lieu d’aller en récréation.
— Bella a un tempérament d’artiste, expliqua Mam’zelle. Les besognes prosaïques ne sont pas de son ressort. J’ai moi-même un tempérament d’artiste. Vous, les Anglaises, vous ne comprenez pas.
— C’est bien possible », approuva Miss Parker qui avait déjà entendu Mam’zelle Dupont parler de son tempérament d’artiste.
Le professeur de français se lamentait d’être obligée de corriger des devoirs et de relever les notes de ses élèves. De telles corvées auraient mieux convenu aux natures plus pratiques de Miss Potts et de Miss Parker.
« Il faut être patient pour Bella, continua Mam’zelle. Ce que j’ai souffert parce que les gens…
— Eh bien, croyez-moi, Bella souffrira aussi si elle ne se corrige pas de ses défauts, déclara Miss Parker. Je sais les ennuis que Miss Potts a eus avec Irène l’année dernière. Votre Bella, je la dresserai ! Dommage que toutes les filles se donnent le mot pour l’aider ! »
Personne n’expliqua à Miss Parker la véritable raison de ce succès et, malgré ses efforts, elle ne put le découvrir. Personne ne lui montra les dessins. Bella avait un crayon malicieux qui accentuait les ridicules de ses modèles. Le nez de Miss Parker devenait plus pointu que nature. Mam’zelle Rougier se transformait en squelette. Mam’zelle Dupont était ronde comme un tonneau. Ces caricatures, bien entendu, restaient cachées. Le seul professeur vraiment content de Bella était Miss Linsay, le professeur de peinture. Elle était jeune et elle aimait rire. Elle découvrit bientôt le talent de Bella et l’encouragea.
« Je vais beaucoup m’amuser ici, déclara Bella à Irène. Miss Linsay m’aide. J’échappe à toutes les corvées que je déteste. Emily me raccommodera même mes bas.
— Tu as de la chance ! soupira Irène avec envie. Moi, j’ai mis en musique des poèmes du XVIIe siècle, mais cela n’intéresse personne, tandis qu’on s’arrache tes dessins, Bella ! »

CHAPITRE V

Dany et Mary Lou

LA PREMIÈRE SEMAINE s’écoula lentement, comme le fait toujours la première semaine d’un trimestre. Après cela les journées passèrent très vite. Les habitudes étaient prises et de nombreuses distractions interrompaient les études. Le temps restait beau et chaud, on pouvait encore se baigner. Les courts de tennis attiraient beaucoup d’élèves, ainsi que le terrain de basket-ball. Certaines préféraient lire ou se promener sous les arbres du parc.

Brigitte et Dany ne se quittaient pas. Brigitte n’avait pas eu une véritable amie pendant sa première année passée à Malory et la compagnie de Dany la comblait d’aise. Elle se plaisait à écouter la description de son château, de ses voitures, des somptueuses toilettes de sa mère. Toutes les deux avaient les mêmes goûts, elles détestaient l’eau et personne ne pouvait les persuader de plonger dans la piscine.

« C’est bon pendant l’été ! objecta Brigitte un jour où Geraldine et Betty essayaient de l’entraîner. Nous ne sommes pas obligées de nager ce trimestre et je m’en garderai bien. D’ailleurs ce que vous voulez, c’est me pousser par-derrière et me jeter à l’eau !

— Non, nous voulons que Bella voie tes grimaces et tes hésitations, expliqua Geraldine, et qu’elle fasse ta caricature en costume de bain.

— Tu es odieuse ! » s’écria Brigitte qui détestait les taquineries. Et elle s’éloigna avec Dany. « C’est bien mon droit de ne pas aimer la natation. Et je trouve stupide de perdre son temps à courir après une balle de tennis !

— Nous avons trois courts dans notre parc, déclara Dany. Nous avons tellement d’invités ! Mais nos amis aiment surtout se réunir à bord du yacht de papa. »

Brigitte n’avait pas encore entendu parler du yacht. Elle écarquilla les yeux. Dany l’inviterait peut-être pendant les vacances et elle aussi ferait des croisières dans ce yacht. Que sa mère serait contente de savoir qu’elle avait une amie si riche !

« Tu as dû être bien triste de partir de chez toi, Dany, fit-elle remarquer.

Quitter tout ton luxe pour cette pension ! Je suppose que tu ne faisais pas ton lit chez toi.
— Bien sûr que non ! s'écria Dany en secouant la tête. Toi non plus sûrement !
— Non, répliqua Brigitte. C'était ma gouvernante, Miss Winter, qui s'en chargeait. Elle continue pendant les vacances. Elle est très complaisante, mais elle ne m'a pas appris grand-chose. J'étais terriblement en retard quand je suis arrivée ici. »
Brigitte l'était encore, car elle n'avait fait aucun effort pour rattraper le temps perdu. Ses bulletins trimestriels portaient toujours les mêmes appréciations : « Faible. Résultats insuffisants. Ne travaille pas. »
Son père la grondait sévèrement, elle fondait en larmes. Miss Winter et sa mère prenaient son parti et accusaient les professeurs d'injustice. Brigitte avait l'art de les attendrir. Dany lui ressemblait sur ce point. Son charmant sourire touchait les cœurs. Si Miss Parker y restait insensible, Mam'zelle Dupont, Miss Linsay, le professeur de peinture, et M. Young, le professeur de musique, se laissaient facilement émouvoir, Mam'zelle surtout.
Quand Dany présentait un devoir de français émaillé de fautes, elle arborait un sourire pathétique qui embellissait encore son joli visage encadré de boucles blondes.
« J'ai fait de mon mieux, Mam'zelle, soupirait Dany d'un ton pénétré. Mais j'ai bien peur que ce ne soit pas encore très bon. C'est très difficile pour moi, parce que c'est la première fois que je suis en pension. »
Le sourire s'accentuait. Mam'zelle tapotait la joue de Dany.
« Vous faites ce que vous pouvez, mon enfant. Vous ne pouvez pas faire plus. Je vous aiderai. Pendant la récréation du soir, venez me trouver. Je vous expliquerai les règles de grammaire. »
Cette offre généreuse donnait le frisson à Dany. Elle secouait la tête d'un air de profond regret. Elle était désolée, mais elle avait déjà un travail supplémentaire pour Miss Parker. Puis elle se remettait à sourire et les yeux bleus se fixaient sur Mam'zelle.
« Ne me faites pas refaire ce devoir de français, Mam'zelle, je vous en prie ! suppliait-elle. J'ai tant de mal à rattraper les autres ! »
Et si certaines avaient à refaire leur devoir de français, ce n'était pas le cas de Dany ! Elle savait apitoyer Mam'zelle. Par malheur, son sourire avait moins de succès auprès de Miss Parker, de Miss Potts et de Mam'zelle Rougier. Surtout de Mam'zelle Rougier qui, en général, se méfiait des favorites de sa compatriote.
Elle se montrait particulièrement sévère à l'égard de Dany et bientôt celle-ci n'osa plus lui sourire. Toutes les deux se détestaient cordialement et, sans l'aide d'une camarade, Dany aurait passé toutes ses récréations à faire les punitions infligées par Mam'zelle Rougier.

Chose surprenante, cette camarade fut Mary Lou. Mary Lou était devenue très bonne en français, car sa mère avait eu une jeune Française au pair pendant les vacances. En conséquence, Mary Lou parlait couramment le français et l'écrivait presque sans faute, à la grande satisfaction des deux Mam'zelles.
Mary Lou trouvait Dany très jolie. Elle ne pouvait s'empêcher de la regarder et de l'admirer. Bien sur, Edith et Dolly restaient ses meilleures amies, mais la grâce de la mignonne blonde l'éblouissait. Un jour, elle vit Dany en larmes sur un devoir que Mam'zelle Rougier lui avait ordonné de refaire, en la menaçant de la priver de récréation pendant plusieurs jours si elle ne corrigeait pas ses fautes. Mary Lou s'approcha d'elle.
« Brigitte ne peut-elle pas t'aider ? demanda-t-elle timidement. Elle n'est pas occupée en ce moment. Veux-tu que je l'appelle ? »
Dany se tapota les yeux et adressa un sourire charmant à Mary Lou.
« Non, ce n'est pas la peine. Brigitte n'est guère meilleure que moi en français.
— Et si je t'aidais, moi ? proposa Mary Lou. Veux-tu ? Cela me ferait plaisir.
— Que tu es gentille ! s'écria Dany. Je serais bien contente. Regarde : comment faut-il accorder ces participes ? »
Mary Lou s'installa près de Dany et se mit à lui expliquer la règle d'accord des participes. Sans s'en rendre compte, elle eut bientôt refait tout le devoir. Dany la remercia avec effusion.
« C'est tout naturel, répliqua Mary Lou. Que tu as de beaux cheveux, Dany ! »
Dany, comme Brigitte, aimait les compliments. La petite Mary Lou lui devint très sympathique. De plus, elle pouvait lui être utile.
« Voudrais-tu m'aider de temps en temps à faire mes devoirs de français ? demanda-t-elle. Je ne tiens pas à prendre des leçons avec les Mam'zelles. Elles parlent si vite, je ne les comprends pas toujours. Toi, tu expliques très bien. »
Personne n'avait jamais demandé l'aide de Mary Lou. Elle rougit de joie.
« Je serais bien contente, affirma-t-elle. En général c'est moi qui ai besoin d'aide. »
Ainsi, à l'étonnement de toute la classe, le soir Mary Lou s'assit près de Dany, dans un coin de la salle de récréation, pour corriger ses fautes et lui expliquer les règles de la grammaire française.
« Elle lui fait tout son travail », constata Dolly indignée.
Mary Lou se lier d'amitié avec cette poseuse de Dany ! Elle qui avait l'habitude de suivre Edith et Dolly comme leur ombre ! C'était inconcevable !
« Laisse-la ! conseilla la raisonnable Edith. Si elle veut l'aider, pourquoi pas ? Dany est très mauvaise en français, mais je ne la blâme pas de ne

pas vouloir prendre des leçons avec les Mam’zelles. Tu sais comme Mam’zelle Rougier est de mauvaise humeur le soir, et Mam’zelle Dupont vous retient si longtemps lorsque vous lui demandez un conseil. Je suis allée lui poser deux ou trois questions, et elle m’a parlé pendant deux heures !
— J’espère que Dany ne mettra pas d’idées stupides dans la tête de Mary Lou ! fit remarquer Dolly.
— Peut-être Mary Lou mettra-t-elle des idées sensées dans la tête de Dany, déclara Edith. Je sais que tu as envie d’intervenir, Dolly. Garde-t’en bien ! »
Déjà chaque élève avait une amie intime à qui elle confiait ses secrets. Edith et Dolly ne se quittaient guère. Irène et Bella étaient inséparables, ce qui ne leur faisait aucun bien. Ce que l’une oubliait, l’autre ne s’en souvenait pas, et leur étourderie augmentait toujours. Geraldine, bien entendu, partageait tout avec Betty. Geraldine gardait encore rancune aux professeurs de ne pas l’avoir nommée chef de classe ; elle faisait grise mine à Edith et souvent refusait de lui obéir. Edith feignait de ne rien remarquer, mais s’attristait de cette attitude. Brigitte accaparait Dany et voyait d’un mauvais œil l’intervention de Mary Lou.
« Ne t’inquiète pas, dit un jour Dany à Brigitte. Cette petite sotte m’est utile, un point c’est tout. De temps en temps je lui parle ou je me promène avec elle pour lui faire plaisir et pour qu’elle croie que je suis son amie. Sers-toi d’elle aussi, Brigitte. Copie mon travail quand elle l’a corrigé. »
Brigitte se résigna donc à la présence de Mary Lou. Dany, croyait-elle, ne la supportait que par intérêt. Pourtant Dany ne pouvait s’empêcher d’avoir de l’affection pour Mary Lou, si douce et si serviable, qualités que ne possédait pas Brigitte.

CHAPITRE VI

La craie invisible

AU BOUT de quelques semaines, Geraldine jugea que la vie devenait monotone.

« Il est temps de nous distraire un peu, confia-t-elle à Betty. Je sais que nous sommes en seconde division, mais ce n’est pas une raison pour ne pas s’amuser. Edith est assommante avec son air grave et ses sentences !

— Que ferons-nous ? demanda Betty, un éclair de malice dans ses yeux noirs. J’ai de la craie invisible. Tu veux t’en servir ?

— De la craie invisible ! Tu ne me l’avais jamais dit ! s’écria Geraldine. Montre-la-moi.

— Elle est dans une boîte dans mon coffre, répliqua Betty. Il n’y a personne en ce moment dans la salle des loisirs. Viens, je vais te la montrer. »

Toutes les deux coururent à la salle des loisirs. Betty sortit de son coffre une boîte de fer-blanc qui contenait plusieurs bâtons de craie rose.

« Elle a l’air bien visible ! fit remarquer Geraldine. Qu’en fait-on ?

— Si tu la frottes sur une chaise, on ne voit rien, expliqua Betty. Mais si quelqu’un s’assied dessus, une tache rose s’imprime sur ses vêtements.

— Je comprends ! s’écria Geraldine. Nous pourrions la frotter sur la chaise d’un professeur, Mam’zelle Rougier par exemple.

— Essayons-la d’abord sur le tabouret de piano de M. Young lorsqu’il viendra nous donner notre leçon de chant, proposa Betty. Quand il se lèvera pour écrire au tableau, ce sera très drôle ! »

Geraldine éclata de rire.

« Mieux vaut choisir M. Young que Miss Parker ou Mam’zelle. Il ne soupçonnera rien. Les élèves de première division riront bien aussi puisqu’elles doivent chanter avec nous. »

Geraldine retrouva sa gaieté. Betty prit une chaise et frotta la craie rose sur le dossier et le siège.

« On ne voit rien, n’est-ce pas ? » interrogea-t-elle.

Geraldine examina attentivement la chaise.

« C’est parfait, approuva-t-elle. Dès que tu frottes, elle a l’air de disparaître, Betty. Elle est vraiment invisible. Maintenant assieds-toi et nous verrons le résultat. »
Betty s’assit et resta immobile une minute ou deux, pour donner à la craie le temps de produire son effet. A ce moment, Brigitte, qui cherchait Dany, passa la tête à la porte. Elle fut étonnée de voir Betty sur une chaise et Geraldine debout à ses côtés.
« Que faites-vous ? demanda-t-elle avec curiosité.
— Rien, répondit Geraldine. File ! Dany n’est pas ici.
— Mais que faites-vous ? insista Brigitte. Pourquoi Betty est-elle assise sur cette chaise au milieu de la pièce ?
— Geraldine, Miss Parker te demande ! cria une voix, et Jane parut. Dépêche-toi, elle est de très mauvaise humeur ! Tes problèmes de maths, je crois.
— Quel ennui ! s’écria Geraldine en s’enfuyant. Je reviens dans une minute, Betty. »
Jane vit Betty, assise seule au milieu de la salle des loisirs.
« Tu es fatiguée ? » demanda-t-elle.
Betty fronça les sourcils. Elle se sentait ridicule. Elle avait envie de jeter un livre à la tête de Jane et de Brigitte, mais elle n’osait pas se lever de peur d’avoir une tache rose sur sa jupe. Que diraient ses deux compagnes ?
« Tu es paralysée ? demanda Brigitte. Tu ne peux pas bouger ? C’est peut-être une crise de rhumatisme !
Au grand soulagement de Betty, Brigitte se lassa de la taquiner et s’en alla à la recherche de Dany. Jane partit aussi. Betty se leva et regarda. Elle poussa un petit cri de joie. Elle avait un brillant dessin rose sur sa jupe. Cette craie invisible était vraiment une merveille ! Geraldine revint en courant.

« Ça marque ? demanda-t-elle, et elle rit lorsque Betty se retourna. C’est parfait ! Nous essaierons demain sur M. Young.

— Mettrons-nous la classe dans le secret ? fit Betty.
— Jamais de la vie ! protesta Geraldine. Si tout le monde a le fou rire, M. Young aura des soupçons ! »
Ni Betty ni Geraldine ne travaillèrent beaucoup à l'étude ce soir-là. Potty, qui les surveillait, les regarda d'un air méfiant et se demanda ce qu'elles manigançaient. Evidemment leurs pensées étaient agréables parce qu'elles riaient sous cape. Potty connaissait ces symptômes ; elle avertit Miss Parker.
« Ces deux-là dans votre division, Geraldine et Betty, complotent quelque chose, Miss Parker. Faites attention demain. Elles préparent un mauvais tour.
— Merci, répliqua Miss Parker. J'ouvrirai l'œil. »
Mais elle ne constata rien d'anormal pendant son cours. Les filles travaillaient comme d'habitude. Seules Geraldine et Betty s'agitaient. Mais cela leur arrivait souvent, surtout à Geraldine.
Une leçon de chant précédait la récréation. Quelques instants avant la fin des cours, Betty se leva.
« Miss Parker, c'est mon tour de préparer la salle de musique pour M. Young. Vous permettez que j'y aille ? »
Miss Parker consulta l'horloge.
« Oui, vous avez environ cinq minutes. »
Betty cligna de l'œil à Geraldine et sortit. Une fois dehors, elle se mit à courir et se précipita dans la salle de musique. Personne n'était là.
M. Young était toujours en retard de plusieurs minutes. Betty se jeta sur le tabouret de piano que l'on pouvait monter ou descendre. Elle prit son bâton de craie rose et en frotta vigoureusement le coussin de cuir. Elle était sûre d'être passée partout, mais elle ne pouvait rien voir. C'était vraiment une craie invisible.
Puis elle fit tourner le tabouret de piano jusqu'à ce qu'il fût trop bas pour M. Young. Selon son habitude, le professeur s'assiérait dessus et tournerait avec lui jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur voulue. La craie aurait le temps de faire son effet sur le fond de son pantalon.
Betty arrangea les partitions de musique et nettoya le tableau noir. Un bruit de pas retentit dans le corridor et la première division entra sous le regard vigilant de Miss Potts. Puis vint la seconde division. Geraldine réprimait avec peine une crise de fou rire. Betty lui jeta un coup d'œil, puis elle alla tenir la porte pour les deux professeurs qui partirent et pour M. Young qui allait arriver.
Il entra. C'était un petit homme sémillant qui portait un costume noir de bonne coupe et une chemise d'une blancheur immaculée. Il fit un salut.
« Bonjour, mesdemoiselles.
— Bonjour, monsieur Young », répondirent en chœur les élèves.

La leçon commença. M. Young écrivit d’abord au tableau pour expliquer diverses combinaisons musicales, puis il fit un mouvement pour s’asseoir devant le piano. Betty poussa Geraldine du coude. Mais chose ennuyeuse, M. Young resta debout. Il frappa quelques accords avec une main sans bouger.
« Commençons par les vocalises, ordonna-t-il. Et que j’entende bien les notes. »
Toujours debout, il battait la mesure. Geraldine était malade de déception. Et s’il ne s’asseyait pas ? Le professeur de danse lui succéderait. Elle jouerait une polka ou une valse, et sur sa robe de couleur claire la tache rose ne se verrait pas du tout. Quel dommage !
Mais, bien entendu, M. Young finit par s’asseoir. Il avait un nouveau chœur à apprendre à ses élèves et, comme d’habitude, il voulait le jouer deux ou trois fois pour les accoutumer à la mélodie.
Le tabouret était beaucoup trop bas. M. Young le fit tourner vigoureusement. Les filles se mirent à rire. M. Young ignorait qu’il était très drôle quand il tournait avec son tabouret de piano.
« Je vais jouer un nouveau chœur, annonça-t-il. Ecoutez bien pour vous mettre l’air dans la tête. »
Il commença. Ses mains volaient sur le clavier et il fredonnait les paroles. Geraldine et Betty échangèrent un clin d’œil. La craie avait sans doute accompli son œuvre. Trois fois M. Young joua la chanson, puis il se leva.
« Ce chœur vous plaît-il ? demanda le professeur de musique.
— Oh ! oui, monsieur Young », répondirent toutes les élèves.
M. Young se tourna vers le tableau noir et prit un morceau de craie blanche. Aussitôt les élèves constatèrent qu’il avait une immense tache rose sur son pantalon.
« Regardez M. Young ! Contre quoi s’est-il frotté ? Regardez ! »
Bientôt toute la classe avait le fou rire. M. Young fit volte-face.
« Silence, s’il vous plaît ! Vous êtes bien dissipées aujourd’hui ! »
Elles se turent pendant quelques instants, mais dès que le malheureux professeur se retourna vers le tableau, les rires fusèrent de nouveau. Puis Irène eut une de ses terribles explosions.
M. Young jeta la craie par terre. Il l’aurait probablement piétinée si la porte ne s’était pas ouverte d’un mouvement brusque, Mme Grayling fit son apparition. Quelqu’un l’accompagnait.
« Excusez-moi d’interrompre votre cours, monsieur Young, dit-elle.
M. Brown, l’accordeur de piano, voudrait vous parler. »
M. Young réprima sa colère pour donner des explications à M. Brown. Il se tourna vers l’instrument. Mme Grayling regarda la tache rose avec étonnement. Les enfants n’avaient plus envie de rire. Geraldine et Betty se sentaient mal à l’aise. Mme Grayling eut recours à Edith, chef de classe de

la seconde division.
« Voulez-vous aller chercher la brosse à habits dans le vestibule ? demanda-t-elle. M. Young a dû s’appuyer contre un mur. »
Edith revint bientôt avec la brosse. Surpris par la remarque de Mme Grayling, M. Young tira sur son pantalon.
« Est-ce de la peinture ? demanda-t-il avec inquiétude. J’espère que non. C’est de la craie ? Où donc ai-je pu me salir ? »

CHAPITRE VII

Oh ! là là !

VIGOUREUSEMENT BROSSÉ, le pantalon de M. Young redevint noir, et M. Brown s'assit sur le tabouret de piano et fil entendre quelques notes. Geraldine et Betty étaient sur le qui-vive. Les autres, devinant qu'il s'agissait d'une farce, attendaient avec impatience. Elles ne furent pas déçues. Le pardessus noir de M. Brown fut aussi taché de rose. M. Young ouvrit de grands yeux.

« Vous aussi ? s'écria-t-il. Vous voyez, madame Grayling, il est arrivé à M. Brown la même mésaventure qu'à moi. Je vais le brosser. »

Malgré la présence de Mme Grayling, les filles ne purent s'empêcher de rire. Mme Grayling paraissait très étonnée.

« Votre pardessus n'avait rien quand nous sommes entrés, fit-elle remarquer. Je l'aurais vu. D'ailleurs il n'y a pas à Malory des murs de cette teinte. Que s'est-il donc passé ? »

Elle alla au tabouret et le regarda de près. Geraldine et Betty retenaient leur respiration. Mais la craie invisible méritait bien son nom et elle n'aperçut rien d'anormal. Il ne lui vint pas à l'esprit de s'asseoir elle-même. Très intriguée, elle sortit avec l'accordeur, et la leçon recommença.

Ce ne fut qu'à la fin que M. Young se rassit. Quand il se leva, il était de nouveau marqué de rose. Les enfants mordirent leur mouchoir pour réprimer leur fou rire. Cette fois, le professeur ne remarqua rien. Il se dirigea vers la porte d'un pas solennel et fit un petit salut comme toujours.

« Au revoir, mesdemoiselles. »

Il emportait sa tache rose. A ce moment, la cloche de la récréation sonna et les élèves s'élancèrent dehors pour donner libre cours à leur joie.

« Geraldine, c'est toi, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que c'était ?

— Oh ! que c'était drôle ! Quand il s'est tourné vers le tableau noir, j'ai cru que j'allais éclater !

— Betty, explique-nous ! Comment as-tu fait ?

— Cela me rappelle, dit Betty à Geraldine, il faut que j'aille chercher un

chiffon mouillé pour essuyer le tabouret. »
Elle disparut, et les enfants se rassemblèrent autour de Geraldine.
Pendant ce temps, M. Young suivait le long corridor, sans se douter du changement de couleur de son pantalon. Mam’zelle Dupont sortit d’une salle derrière lui et le regarda avec incrédulité. Elle s’empressa de le rejoindre.
« Monsieur Young ! Oh ! monsieur Young ! »
M. Young redoutait un peu les deux Mam’zelles. Il hâta le pas. Mam’zelle Dupont courut plus vite.
« Monsieur, monsieur, attendez, je vous prie ! Attendez ! Attendez ! Oh ! là là ! vous ne pouvez pas sortir comme ça ! C’est affreux ! »
M. Young se retourna, contrarié.
« Qu’est-ce qu’il y a ? Qu’est-ce qu’il y a de si affreux ?
— Ça ! ça ! » répondit Mam’zelle en désignant le fond du pantalon de l’infortuné M. Young.
Celui-ci essaya alors de faire disparaître la craie en frottant son pantalon du plat de la main.
Un nuage de poussière rose s’éleva. M. Young ne put en croire ses yeux. Il se rappela alors que ce n’était pas la première fois que cela lui arrivait et que le pardessus de M. Brown avait porté aussi des taches mystérieuses.
« Je vais vous brosser », proposa Mam’zelle, et elle lui saisit le bras.
Elle l’entraîna vers un portemanteau, prit une brosse et, vigoureusement, elle lui frotta le fond de son pantalon. M. Young ne lui était pas du tout reconnaissant de son aide.
« C’est la seconde fois ce matin ! » s’écria-t-il avec colère, et il secoua le poing comme si Mam’zelle était la coupable.
Elle recula, alarmée. M. Young saisit son chapeau et s’en alla en grommelant.
« Il n’est pas poli, cet homme ! se dit Mam’zelle. Je lui rends service et il me menace de son poing. Jamais, plus je ne lui parlerai ! »
Une seule élève avait assisté à cet incident, c’était Dolly, et elle se hâta de rejoindre ses camarades.
« Je passais dans le vestibule et j’ai vu Mam’zelle qui se cramponnait à M. Young avec la brosse à habits, raconta-t-elle haletante. Il était furieux ! Recommence, Geraldine ! C’est si amusant ! »
C’est toujours une erreur de jouer deux fois de suite le même tour, Geraldine le savait. Mais elle ne put résister à la tentation de l’essayer sur Mam’zelle Dupont.
« Faut-il recommencer ? » demanda-t-elle à Betty, et celle-ci hocha la tête.
Les filles se réunirent pour voir la craie invisible. Elles riaient encore au souvenir de la leçon de chant. Les élèves de première division furent mises dans le secret et toutes attendirent avec impatience un nouvel essai.

« Qui va passer la craie sur la chaise du prof avant le cours de français cet après-midi ? demanda Betty. Geraldine et moi, nous ne pouvons pas. Nous n’avons pas l’occasion d’entrer dans la salle. Qui est chargée de l’épousseter ?
— C’est moi, répondit Dolly. Donnez-moi la craie. Que faut-il faire ? Simplement frotter la chaise ? »
Dix minutes avant la reprise des cours l’après-midi, Dolly entra dans la classe de seconde division. Elle avait pour mission cette semaine d’épousseter les étagères, de nettoyer le tableau noir et de renouveler la provision de craie. En quelques minutes, elle eut terminé ce travail. Puis elle alla à la chaise derrière le pupitre et sortit la craie de sa poche. Elle allait la passer sur le siège quand une idée la frappa. Si elle écrivait quelques mots, ils apparaîtraient sur la jupe de Mam’zelle et ce serait encore plus drôle. Il fallait choisir une expression assez courte.

« Je vais écrire « Oh ! là là ! », l’expression favorite de Mam’zelle, pensa Dolly. A l’envers pour qu’elle se détache à l’endroit sur Mam’zelle et qu’on puisse la lire. »
Avec beaucoup de peine, elle traça sur la chaise les trois mots « Oh ! là là ! » Les filles riraient bien ! La cloche des cours sonna. Dolly glissa la craie dans sa poche et alla à sa place. Les élèves entrèrent.
« Tu as eu le temps ? » chuchota Geraldine.
Dolly hocha la tête. Puis Mam’zelle arriva, elle semblait de très bonne humeur. Elle s’assit tout de suite. Elle portait des talons très hauts et rester debout la fatiguait. Tous les yeux étaient fixés sur elle. Quand se lèverait-elle ? Dolly attendait avec impatience le moment où elle tournerait le dos à la classe. Jane fut appelée au tableau pour conjuguer un verbe irrégulier.
« Fais des fautes ! chuchota Dolly. Alors Mam’zelle sera obligée de se lever pour corriger. »
A la grande surprise de Mam’zelle, Jane, qui était si bonne en français, fit des fautes ridicules et se déclara incapable de les corriger, malgré les

remontrances de Mam’zelle exaspérée. Enfin le professeur renvoya Jane à sa place, se leva et se tourna vers le tableau. Les élèves retinrent un cri. Sur sa jupe bleu marine se détachaient trois mots : « Oh ! là là ! » Dolly elle-même fut étonnée de les voir si clairement et se sentit un peu mal à l’aise. Une tache sur des vêtements, passe encore, mais une exclamation entière ! C’était impossible. Toute la classe resta bouche bée. Les élèves déconcertées ne savaient pas s’il fallait rire ou avoir peur.
« Dolly ! Sotte ! Si elle sort dans le corridor devant les autres professeurs avec ça écrit sur sa jupe ! chuchota Geraldine. Vraiment tu pourrais avoir plus de bon sens ! »
Toute la division avait la même pensée. Que dirait Miss Parker ? Elle punirait sévèrement ce manque de respect. Mais comment effacer les lettres ? Le « oh ! là là ! » rose se détachait nettement tandis que Mam’zelle écrivait au tableau noir, faisait face à la classe pour donner une explication et pivotait de nouveau sur ses talons.
« Je vais dire à Mam’zelle qu’elle a de la poussière sur sa jupe et je la brosserai, promit Dolly dans un chuchotement. A la fin du cours. »
Mais elle n’en eut pas le temps, car Mam’zelle partit à la hâte, constatant qu’elle était en retard pour son prochain cours. Les élèves de première division restèrent bouche bée en voyant le « oh ! là là ! » rose sur la jupe de leur professeur. Elles ne purent s’empêcher de rire et Mam’zelle s’emporta.
« Qu’ai-je donc de si drôle ? demanda-t-elle. Je suis décoiffée ? J’ai du noir à la figure ? Mes souliers sont dépareillés ?
— Non, Mam’zelle, répondirent les élèves sans pouvoir réprimer leur gaieté.
— Eh bien, moi, je n’ai pas envie de rire, reprit sévèrement Mam’zelle. Mais je ferai bientôt quelque chose chose de très drôle. Ah ! oui, je dirai bientôt : « Cent vers français à copier ! Oh ! là là ! Ce sera très drôle ! »
Elle se tourna vers le tableau. Le « Oh ! là là ! » reparut. Mais, effrayées par la menace, les enfants comprirent que la mauvaise plaisanterie se retournerait contre ses auteurs.
« Il faut effacer cela avant qu’elle s’en aille, chuchota Hilda. Sinon les élèves de seconde division seront punies. Sans doute n’ont-elles pas eu le temps de le faire elles-mêmes. »
Quand Mam’zelle se prépara à quitter la classe, Hilda offrit poliment de brosser sa jupe qui était toute pleine de craie.
« Tiens ! s’écria Mam’zelle. La craie ne vaut rien pour les robes. Merci, Hilda, vous êtes très gentille ! »
Elle resta immobile pendant qu’Hilda effaçait les lettres roses. Puis elle sortit de la salle. Les élèves de seconde division l’attendaient, dans l’intention de la brosser avant qu’elle n’entrât dans le petit bureau qu’elle

partageait avec Miss Potts. Avec un grand soulagement, elles constatèrent que la jupe de Mam’zelle était immaculée. Rassurées, elles retournèrent dans leur classe.
« Nous sommes sauvées ! soupira Geraldine. Miss Potts ou Miss Parker aurait certainement mis Mme Grayling au courant. Nous aurions été punies. Dolly, que tu es sotte ! Je suppose que c’est Edith qui t’a donné cette idée. Pour un chef de classe !
— Tais-toi ! ordonna Dolly, furieuse contre elle-même et les autres. Edith ne savait rien. Je n’ai pas réfléchi, c’est tout. »

CHAPITRE VIII

Qu’a donc Muriel ?

PENDANT DEUX JOURS, la craie invisible fit le sujet de toutes les conversations. Le bruit arriva jusqu’aux grandes élèves qui regrettèrent de n’avoir pas vu la jupe de Mam’zelle. Elles souriaient à Dolly quand elles la rencontraient et chuchotaient « oh ! là là ! » à son oreille.

Tout l’honneur semblait revenir à Dolly, ce qui déplut fort à Geraldine et à Betty. Pourquoi Dolly obtiendrait-elle les compliments alors qu’elle avait simplement tracé quelques lettres sur la chaise de Mam’zelle et risqué de faire punir sa division entière ?

Toutes les deux firent grise mine à Dolly, et Dolly à son tour leur adressa rarement la parole. Elle savait que Geraldine était encore furieuse de n’avoir pas été nommée chef de classe et ne perdait pas une occasion d’être désagréable avec Edith. Dolly prenait le parti de son amie. Geraldine lui lançait des remarques cinglantes dans l’espoir d’entamer une querelle. Dolly devenait pourpre de rage, mais ne ripostait pas. Si elle s’emportait, elle perdrait la maîtrise d’elle-même et dirait ou ferait des choses qu’elle regretterait après. Les poings crispés et les lèvres serrées, elle gardait le silence. Edith essayait en vain de la calmer.

« C’est parce que je suis ton amie que j’en veux à Geraldine, expliquait Dolly. Qu’elle dise ce qu’elle veut de moi, je m’en moque ! Mais qu’elle t’attaque, ça non ! Elle est jalouse de toi et elle cherche à me mettre en colère !

— Ne tombe pas dans le piège ! conseillait la raisonnable Edith. Ce serait stupide. Betty et elle se moqueraient de toi ! »

La pauvre Dolly grinçait des dents et se taisait quand Geraldine et Betty prenaient un ton persifleur pour parler d’Edith.

« Cette chère Edith, disait Geraldine, toujours si bonne… et si stupide ! Le parfait chef de classe ! Tu ne crois pas, Betty ?

— Je suis de ton avis, répondait Betty avec un sourire qui mettait Dolly hors d’elle. Quels bons exemples elle nous donne, cette consciencieuse Edith ! J’ai honte de mes défauts quand je la vois si sage ! Pas une plaisanterie,

pas un mauvais tour ! C’est un modèle pour nous toutes !
— Que ferions-nous sans elle ? » renchérissait Geraldine en jetant un regard de biais à Dolly pour voir si elle allait éclater.
Si Dolly, incapable d’en supporter davantage, se levait et s’en allait, les deux autres triomphaient, mais la pauvre Dolly savait très bien que, si elle était restée plus longtemps, elle n’aurait pu s’empêcher d’exploser. Son humeur s’en ressentait.
Une autre élève se montrait fort morose. C’était Muriel. Quoique toujours soucieuse, elle avait été assez affable au cours des premières semaines, puis soudain elle devint irritable. La ride de son front se creusait chaque jour davantage. Jane s’efforçait de découvrir la raison de sa mauvaise humeur. Edith avait essayé. Mais Muriel semblait croire qu’Edith cherchait seulement à exercer son autorité de chef de classe. Elle répondit par des rebuffades. Edith, surprise et blessée, n’insista pas davantage.
« Quelle drôle de fille ! confia-t-elle à Dolly. Je ne la comprends pas. Elle a gagné une bourse pour Malory, ce qui signifie qu’elle est d’une intelligence supérieure. Elle travaille avec ; plus d’acharnement qu’aucune de nous et, cependant, elle n’est jamais première ni même dans les trois ou quatre premières. C’est sans doute ce qui la contrarie et la rend si désagréable. Elle ne m’inspire aucune sympathie.
— A moi non plus, approuva Dolly. Elle ne vaut pas la peine qu’on se tracasse pour elle. Laissons-la dans son coin.
— Mais si, elle en vaut la peine ! protesta Edith. Comme tout le monde. Je demanderai à Jane de lui dire un mot. Elle est à côté d’elle en classe. »
Jane manquait d’imagination et elle ne prenait guère de ménagements. Elle allait de l’avant, et fonçait sans crier gare ! Pourtant, sans trop savoir pourquoi, elle usa d’une autre méthode à l’égard de Muriel. Toules deux étaient à côté en classe et avaient des lits voisins au dortoir. Jane entendait donc les soupirs de Muriel penchée sur ses livres ou se tournant et se retournant dans son lit sans pouvoir dormir. Qu’est-ce donc qui la tourmentait ?
Jane avait bon cœur, malgré sa brusquerie. Elle eut pitié de sa compagne et résolut de lui venir en aide.
Mais ce n’était guère facile. Muriel commença par repousser ses avances comme celles d’Edith. Jane réfléchit et, contrairement à ses habitudes, usa de diplomatie.
Muriel n’avait pas d’amie. Elle avait découragé même la placide Emily. Jane s’efforça de lui rendre de petits services, dans l’espoir de gagner sa confiance. En général, la jeune Ecossaise ne se donnait pas tant de mal avec les autres. Mais elle était flattée qu’Edith lui demandât de s’occuper de Muriel puisque ses propres efforts avaient échoué. Ainsi, sans en avoir l’air. Jane multiplia les prévenances. Elle retrouva les souliers de

gymnastique que Muriel avait perdus ; elle lui offrait de faire ses achats quand elle allait en ville, elle l’aidait à sécher ses cheveux après un shampooing. Des petites choses que personne, pas même l’intéressée, ne remarquait.

“Quels bons exemples elle nous donne , cette consciencieuse Edith !”

Mais peu à peu, Muriel se dégela. Elle confia à sa nouvelle amie qu'elle souffrait d'atroces migraines et cessa de lui adresser des remarques blessantes, bien qu'elle se montrât toujours désagréable à l'égard des autres.
« Quel porc-épic, cette fille ! s'écria Geraldine un soir. Elle prend tout de travers. On croirait qu'elle a une maladie de nerfs ! »
Si une élève l'effleurait en passant, Muriel sursautait et criait :
« Maladroite ! Tu m'as fait mal ! »
Un jour où on l'interpellait, elle frappa la table avec son livre.
« Tu ne vois pas que je lis ? Il n'y a pas un coin tranquille dans cette maison !
— Tu ne lis pas, fit remarquer Dolly. Tu n'as pas tourné une page depuis que tu as ouvert ton livre.
— Tu m'espionnes ! » s'exclama Muriel, et ses yeux brusquement se remplirent de larmes.
Elle sortit de la salle en faisant claquer la porte. Ce fut un tollé général.
« Elle est odieuse !
— Elle aurait bien pu obtenir une bourse pour une autre école !
— Elle fait toujours semblant de lire et d'étudier et, cependant, elle réussit de moins en moins bien !
— C'est une sournoise !
— Elle n'a pas l'air heureuse. Elle ne se plaît peut-être pas à Malory », protesta Jane, et Edith lui jeta un regard d'approbation.
Jane certainement n'épargnait pas sa peine pour Muriel.

Le temps était mauvais et rendait impossibles les parties de tennis et même les promenades, car les routes étaient pleines de boue. Miss Parker, constatant que les élèves s'impatientaient, décida un jour qu'une sortie pour la seconde division aurait lieu le lendemain, même s'il pleuvait.

Le matin au lever, ce fut un concert de gémissements. La pluie tombait à torrents, le ciel était noir et bas, on n'y voyait pas à deux mètres. La mer était démontée, et le vent soufflait si fort que personne n'avait la permission de monter sur la falaise.
Brigitte et Dany grognèrent plus que les autres. Brigitte reniflait en classe, dans l'espoir que Miss Parker, la croyant enrhumée, la dispenserait de promenade. Mais Miss Parker, qui connaissait Brigitte de réputation, ne se laissa pas attendrir.
« Si vous voulez continuer à renifler, allez dans le corridor, déclara-t-elle. Je suis sûre d'ailleurs que vous jouez la comédie. »
Brigitte la foudroya du regard. Les professeurs de Malory n'avaient vraiment pas de cœur. Sa vieille gouvernante, Miss Winter, lui aurait fait boire du lait bien sucré et n'aurait pas eu l'idée de lui imposer une promenade par ce temps.
Dolly eut à l'adresse de Brigitte un sourire narquois. Dany sympathisait avec son amie, car elle détestait comme elle la marche sous la pluie. Pour être dispensée de la promenade, elle emploierait d'autres tactiques. Elle n'avait aucunement l'intention de patauger dans la boue. Pendant la récréation, sa grammaire française à la main et son plus joli sourire aux lèvres, elle frappa à la porte du petit bureau où Mam'zelle Dupont était en train de corriger des devoirs. Par bonheur, Potty, qui avait des yeux si perçants pour découvrir les ruses des élèves, n'était pas là.
« Ah ! c'est vous, ma petite Dany ! s'exclama Mam'zelle en souriant elle aussi. Vous avez quelque chose à me dire ? Une règle que vous ne comprenez pas ?
— Mam'zelle, je suis perdue dans les subjonctifs ! gémit Dany. Il me faudrait des explications, si vous pouvez me consacrer un moment. Je voudrais tant faire des progrès en français !
— Mais c'est beaucoup mieux depuis quelque temps ! déclara Mam'zelle qui ignorait que Mary Lou faisait les devoirs de Dany. Je suis très contente de vous. »
Dany eut de nouveau recours à son sourire et le cœur de Mam'zelle fondit.
« Ah ! cette jolie Dany ! »
Elle mit la main sur son épaule.
« Oui, oui, bien sûr, je vous donnerai des explications, promit-elle. Vous comprendrez bientôt. Vous pouvez rester maintenant, ma petite.
— Non, pas maintenant, Mam'zelle ! protesta Dany. J'ai une leçon à apprendre. Mais je pourrais renoncer à notre promenade, si vous étiez libre à ce moment-là.
— Quelle enfant modèle ! Renoncer à la promenade que vous aimez tant ! cria Mam'zelle qui elle-même détestait la marche. Oui, venez. J'avertirai Miss Parker. Vous êtes une bonne élève, Dany. Je suis contente de vous.

— Merci, Mam’zelle *, répliqua Dany.
Elle adressa à Mam’zelle un sourire triomphant et partit en courant.

CHAPITRE IX

Prise à son propre piège

MISS PARKER apprit avec contrariété que Dany n’irait pas en promenade avec ses compagnes. Elle regarda Mam’zelle, les sourcils froncés.

« Pourquoi cet amour soudain pour le français de la part de Dany ? interrogea-t-elle. N’est-ce pas simplement pour rester à l’abri pendant que les autres affronteront le mauvais temps ? Donnez-lui la leçon supplémentaire pendant une récréation, mademoiselle ! »

Mais Mam’zelle s’obstina. Elle n’aimait pas Miss Parker et son grand nez. Elle secoua la tête.

« Je n’ai pas d’autre moment pour Dany. C’est gentil de renoncer à une bonne promenade pour faire des progrès en français. »

Miss Parker poussa une exclamation d’incrédulité qui irrita Mam’zelle.

« Elle veut être dispensée de la promenade, vous le savez parfaitement bien, mademoiselle. C’est stupide de céder. Dany ne fait que ce qu’elle veut, et je n’aime pas beaucoup ses méthodes. Elles sont trop sournoises pour moi. »

Mam’zelle prit la défense de sa protégée avec son exagération habituelle.

« Miss Parker, si vous saviez comme cette petite avait envie de sa promenade ! Et de respirer l’air de la mer après avoir été enfermée si longtemps ! Dany sacrifie son plaisir. Il faut l’en féliciter au lieu de la blâmer. Elle travaillera avec moi pendant que vous contemplerez les beaux paysages d’automne.

— Mlle Rougier ne se laisserait pas duper si facilement, déclara Miss Parker qui commençait à s’emporter. Elle connaît bien Dany. »

Mam’zelle monta sur ses grands chevaux.

« J’aurai un mot à dire à Mlle Rougier, commença-t-elle. Je l’empêcherai de calomnier une excellente élève. Dany a fait beaucoup de progrès en français et…

— Bien, interrompit Miss Parker, lasse de cette discussion. Allez vous expliquer avec Mlle Rougier si vous voulez, cela m’est égal. Au fond je suis très contente de ne pas avoir Dany pendant la promenade. Elle gémirait

tout le temps. »
Dany se vanta d'avoir trouvé le moyen d'être dispensée de la promenade. Brigitte regrettait de ne pas en avoir eu l'idée la première. Les autres s'indignèrent.
« Dire que tu as inventé toute une histoire pour te dispenser d'une promenade ! s'écria Dolly. Ce n'est pas tellement ennuyeux de sortir sous la pluie. Si tu préfères passer l'après-midi à apprendre le subjonctif des verbes français, à ton aise ! Ça te ressemble, Dany ! »
Mais la promenade n'eut pas lieu. Le vent se transforma en ouragan, et Miss Parker décida que le temps était vraiment trop mauvais. Les élèves enfilaient leurs imperméables et leurs bottes quand elle vint les avertir. Dany avait déjà rejoint Mam'zelle avec sa grammaire française.

« Mes enfants, je regrette beaucoup, mais le vent souffle vraiment très fort », déclara Miss Parker en apparaissant brusquement dans le vestiaire. « Nous ne sortirons pas aujourd'hui. Au lieu de nous promener, nous irons dans la salle de gymnastique et nous aurons tout un après-midi de jeux. Je demanderai à la cuisinière de préparer un bon goûter que nous mangerons là-bas pour changer un peu. »
Les élèves furent enchantées. Un après-midi de jeux, de rires, et ensuite un excellent goûter dans la salle de gymnastique ! Quelle joyeuse perspective !
La cuisinière se montra à la hauteur des circonstances : elle envoya quatre gros gâteaux au chocolat, ainsi que deux pots de miel doré. Les enfants la remercièrent avec effusion.
« Et Dany, Miss Parker ? » demanda Mary Lou qui se rappelait que Dany était avec Mam'zelle. « Faut-il que j'aille la chercher ? »
« Sotte ! chuchota Geraldine. Rappeler Dany à Miss Parker ! C'est bien fait pour elle d'être privée de jeux ! Tout à l'heure je dirai à Mary Lou ce que je pense d'elle ! »
Miss Parker regarda le visage anxieux de Mary Lou et se demanda pour la

vingtième fois pourquoi Mary Lou s’occupait tant de Dany alors qu’elle avait pour amies Edith et Dolly.
« Non, Mary Lou, il ne faut pas déranger Dany, déclara Miss Parker assez haut pour être entendue par toutes. Elle désirait travailler avec Mam’zelle et elle s’était résignée à manquer la promenade. Elle renoncerait aussi aux jeux et au goûter, j’en suis sûre. Il ne faut pas la déranger. Quand une élève fait preuve d’un tel zèle, on ne peut que l’encourager. »
Mary Lou fut la seule à qui échappa le ton ironique de Miss Parker. Les autres éclatèrent de rire. Miss Parker sourit aussi.
« Bien fait pour Dany ! » murmura Geraldine.
Elles s’en donnèrent à cœur joie et, quand elles furent fatiguées de jouer, elles se régalèrent de tartines de beurre et de miel et de gâteau au chocolat.
Dany fit son apparition au moment où le dernier morceau de gâteau disparaissait. Elle avait passé un après-midi fastidieux en compagnie de Mam’zelle et des verbes français, et avait une indigestion du subjonctif. Elle s’attendait à causer gentiment avec le professeur, mais Mam’zelle Dupont était consciencieuse et bien décidée à aider cette élève zélée. A bout de patience, Dany déclara qu’elle ne voulait pas déranger Mam’zelle plus longtemps. Celle-ci protesta avec énergie.
« Vos compagnes ne sont pas encore rentrées », répliqua-t-elle sans se douter que la promenade n’avait pas eu lieu. « Tout à l’heure vous irez les rejoindre, ma petite, et vous goûterez de bon appétit. Travailler donne faim. »
Enfin elle la congédia, et Dany fut prête à fondre en larmes en voyant les assiettes vides et les visages joyeux.
« Vous n’êtes donc pas sorties ? cria-t-elle. Et vous avez goûté sans moi ?
— Nous ne pouvions pas te déranger au milieu de ta leçon, expliqua Geraldine. Miss Parker a dit que ce serait dommage puisque tu était si désireuse de faire des progrès en français. »
Dany foudroya Brigitte du regard.
« Tu aurais pu m’avertir, lui reprocha-t-elle. Tu n’avais qu’à aller me chercher.
— Une seule a eu cette idée, intervint Edith. Mary Lou a demandé la permission à Miss Parker qui la lui a refusée. »
Dany regarda Mary Lou avec reconnaissance. Ainsi Brigitte, son amie, n’avait rien fait pour l’arracher aux grilles de Mam’zelle. Mais Mary Lou avait eu pitié d’elle.
« Merci, Mary Lou, dit Dany avec un faible sourire. Je ne l’oublierai pas. C’est très gentil de ta part. »
A partir de ce moment, Dany, tout égoïste et vaniteuse qu’elle fût, rechercha la compagnie de Mary Lou, non seulement par intérêt, mais par

affection.
Mary Lou de son côté, trop naïve pour voir les défauts de sa camarade, s’attachait de plus en plus à Dany. Elle redoublait d’efforts pour l’aider, sans se rendre compte que c’était une tricherie et qu’elle faisait presque tous les devoirs de Dany.
Brigitte se plaignait d’être délaissée. Dany protestait en riant.
« Mary Lou m’est utile, un point c’est tout, déclara-t-elle. Ne sois pas stupide, Brigitte. Tu es mon amie et je n’ai pas besoin d’une autre. Mary Lou n’est qu’une petite sotte ! »
Par bonheur, Mary Lou n’entendait pas ces remarques, car elle aurait eu beaucoup de chagrin. Elle se réjouissait d’avoir maintenant trois amies et elle admirait sans arrière-pensée la grâce de Dany.
Dany n’avait pas oublié que ses autres compagnes n’avaient pas pensé à l’avertir que la promenade était annulée. Elle le fit sentir à Brigitte, et celle-ci, pour se faire pardonner, redoubla de flatteries et feignit de se passionner pour les histoires que Dany lui racontait. Edith les entendit un soir. Elle était assise dans un coin de la salle de récréation. Brigitte et Dany n’avaient pas remarqué sa présence.
« Veux-tu que je te décrive le dîner que maman a donné sur notre yacht ? La table était fleurie de roses rouges, commença Dany.
— Tu y as assisté ? demanda Brigitte. Tu as la permission de te coucher si tard ?
— Bien sur, les soirs de réception, répondit Dany, ravie de l’intérêt de Brigitte. Je suis restée jusqu’à une heure du matin. Le yacht était tout illuminé.
— Que portais-tu ? interrogea Brigitte.
— Une robe blanche avec des volants et mon collier de perles. Il vaut des milliers de livres. »
Brigitte poussa une exclamation.
« Où est-il ? demanda-t-elle.
— Je n’ai pas la permission d’apporter des bijoux à l’école, répliqua Dany. Maman est très sévère sur ce point. Mes bijoux sont chez moi et mes robes du soir aussi.
— Tu portes l’uniforme de Malory comme nous toutes. Tu dois le trouver bien peu élégant », fit remarquer Brigitte.
Edith exaspérée se leva d’un bond.
« Quel dommage que ta mère ne t’ait pas donné une raquette de tennis et assez de papier à lettres ! s’écria-t-elle. Tu n’aurais pas besoin d’emprunter tout le temps. Un peu moins de yachts, un peu moins de voitures, plus d’enveloppes et un carnet de timbres, ce serait mieux pour toi et pour nous, Dany ! »
Dany prit son air le plus arrogant.

« Occupe-toi de ce qui te regarde ! riposta-t-elle. Je parlais à Brigitte.
— Ça me regarde ! insista Edith. Tu empruntes toujours à l’une de nous et tu ne rends jamais. Puisque tu es si riche, tu devrais te servir de ton argent de poche pour acheter les choses dont tu, as besoin.
— Quelle peste ! s’écria Dany, tandis qu’Edith sortait de la salle. Elle est jalouse de moi, je suppose, parce que ses parents n’ont pas la fortune des miens ! »

CHAPITRE X

Les deux Mam’zelles

LE CONGÉ de mi-trimestre arriva. Edith et Dolly sortirent ensemble avec les parents de Dolly et s’amusèrent beaucoup. Dany ne reçut pas de visite, à la grande déception de Brigitte qui espérait être invitée à se pavaner dans une voiture magnifique.

« J’aurais été contente de voir ta mère, déclara Brigitte. Est-elle aussi jolie que sa photographie ? »

Dany avait mis sur sa table la photographie d’une jeune femme ravissante en robe du soir, une rivière de brillants autour du cou. Tout le monde l’avait admirée.

« Tu ne ressembles pas beaucoup à ta mère, fit remarquer Dolly à Dany. Ses yeux sont moins rapprochés que les tiens et tu n’as pas du tout son nez.

— Tout le monde ne ressemble pas à sa mère, répliqua Dany. Je tiens du coté de mon père. J’ai une tante paternelle qui est une beauté.

— Et tu crois sans doute lui ressembler ! riposta Jane de sa voix calme. Ce que c’est que d’avoir des parents beaux et distingués ! Ma mère n’est pas une beauté, mais c’est un amour, mon père est plutôt laid, pourtant je les adore tous les deux ! »

Brigitte invita Dany à sortir avec elle à la mi-trimestre et Dany eut la grâce d’accepter. Mme Lacey, la mère de Brigitte, fut très frappée par ses cheveux dorés et son charmant sourire. Quant à Miss Winter, la gouvernante, qui ne manquait jamais de venir voir sa chère Brigitte, elle pouvait à peine la quitter des yeux, à la grande contrariété de Brigitte.

« Quelle joie qu’elle soit ton amie, chérie ! dit Mme Lacey à Brigitte. Elle a de si jolies manières ! Et ses parents doivent être bien riches pour posséder un yacht et plusieurs voitures ! Ce serait bien agréable s’ils t’invitaient pendant les vacances.

— Chut, maman ! » murmura Brigitte qui avait peur que Dany ne les entendît.

Mais Dany était beaucoup trop occupée à faire du charme à Miss Winter.

Pour gagner ses bonnes grâces, elle vanta l'intelligence de Brigitte, les succès que lui valaient ses remarques spirituelles pendant les cours.
Mme Lacey écoutait avec orgueil et plaisir.
« Tu ne m'as jamais raconté tout cela dans tes lettres, Brigitte, constata-t-elle. Tu es trop modeste ! »
Brigitte fut un peu gênée. Sa mère s'attendait à des notes élevées, et Brigitte savait très bien que les siennes étaient médiocres.
Bella et Irène sortirent ensemble, oubliant toutes les deux leurs bérets et revenant sans leurs gants. Elles allèrent avec les parents de Bella qui semblaient aussi distraits que leur fille, car au retour ils se perdirent en route et arrivèrent une heure en retard, à la grande contrariété de Miss Parker qui exigeait l'exactitude.
Geraldine et Betty bien entendu ne se séparèrent pas et revinrent en riant aux éclats. Un des frères de Geraldine avait accompagné ses parents et avait raconté tous les tours qu'il jouait à ses professeurs. A la surprise générale, Jane avait invité Muriel. Celle-ci avait d'abord refusé assez rudement, puis à l'improviste avait accepté. Mais elle ne fit aucun effort pour être aimable et ne répondit que par des monosyllabes aux questions du père et de la mère de Jane. La journée parut longue à la jeune Ecossaise.
« Tu aurais pu être un peu plus gaie, Muriel, lui reprocha-t-elle en revenant à Malory. Tu n'as même pas ri des plaisanteries de papa.
— Tu n'as qu'à ne plus m'inviter ! » répliqua Muriel en se détournant.
Jane surprit des larmes dans ses yeux. Quelle drôle de fille ! Si susceptible que personne ne pouvait rien lui dire sans la fâcher. Jane commençait à se lasser de ses efforts pour apprivoiser Muriel.

« Maintenant il faut attendre Noël ! constata Dolly avec un soupir. La mi-trimestre est finie.
— Nous avons ces comédies françaises à jouer ! gémit Geraldine. Je me demande pourquoi les deux Mam'zelles ont eu cette horrible idée ! Qui

veut voir jouer des comédies françaises ? »
Chaque division était appelée à participer à une séance récréative à la fin du trimestre. La seconde division devait apprendre deux pièces françaises, l'une choisie par Mam'zelle Dupont, l'autre par Mam'zelle Rougier. Ce fut la distribution des rôles qui suscita une grande querelle entre les deux Mam'zelles.
L'une des pièces avait pour héroïne une jeune et jolie princesse nommée Angélique, l'autre une petite paysanne futée qu'on appelait Fanchette. Mam'zelle Dupont voulait que sa favorite, Dany, interprétât les deux rôles. Dany serait la princesse Angélique ! Et son minois mutin et sa vivacité conviendraient parfaitement pour Fanchette. Par malheur, Mam'zelle Rougier avait des idées différentes.
« Quoi ? Vous choisiriez cette sotte de Dany pour jouer ces deux personnages ! s'écria-t-elle. Dany est incapable d'apprendre la moitié du texte et sa prononciation est abominable, vous le savez. Elle se couvrirait de ridicule.
— Pas du tout ! Elle a le physique de l'emploi, protesta Mam'zelle Dupont. C'est une vraie princesse et quelle jolie Fanchette elle fera !
— Non ! insista Mam'zelle Rougier. Edith serait bien meilleure, elle a une bonne mémoire et son accent est excellent. Ou Dolly. Ou même Mary Lou qui parle français presque comme une Française.
— Vous êtes folle ! cria Mam'zelle Dupont. Aucune de ces filles ne peut jouer ces rôles ! J'exige que Dany les prenne !
— Alors je me lave les mains du résultat, décréta Mam'zelle Rougier. Mademoiselle Dupont, intéressez-vous si vous voulez aux nullités de la classe, mais n'essayez pas de me les imposer. Gardez vos favorites pour vous !
— Je n'ai pas de favorites ! protesta Mam'zelle Dupont au mépris de la vérité. J'aime toutes les élèves ! »
Mam'zelle Rougier eut un grognement d'incrédulité.
« Vous vous faites des illusions. Au revoir, mademoiselle. Inutile de continuer à discuter. Votre Dany n'est qu'une petite pimbêche ! »
Elle pivota sur ses talons et s'en alla, raide et irritée. Mam'zelle Dupont la suivit des yeux avec colère. Des favorites ! Comment Mam'zelle Rougier osait-elle dire des choses pareilles ? Jamais plus elle ne lui adresserait la parole ! Jamais ! Jamais ! Au grand jamais ! Elle quitterait Malory. Elle retournerait en France. Elle… Miss Potts, qui entrait, fut frappée par ses traits crispés.
« Vous ne vous sentez pas bien, mademoiselle ? demanda-t-elle un peu inquiète.
— Je ne me sens pas bien du tout, répondit Mam'zelle Dupont. J'ai été insultée. Je n'ai pas la permission de choisir les élèves pour les rôles des

pièces françaises. Mlle Rougier ne veut pas de la charmante Dany pour la princesse Angélique, ni même pour Fanchette.
— Je dois dire que je suis de son avis, déclara Miss Potts en s'asseyant. Dany est si stupide !
— Vous aussi vous complotez contre moi ? s'écria Mam'zelle avec un geste dramatique. Vous aussi ! Oh ! ces Anglaises ! Oh ! ces… »
Au grand soulagement de Miss Potts, on frappa à la porte. Mme Walter entra en souriant.
« Puis-je vous dire un mot, mademoiselle Dupont ? demanda-t-elle.
— Non, vous ne le pouvez pas ! répliqua Mam'zelle. Je suis bouleversée. Mon cœur bat si fort. Mais, je vous l'assure, je donnerai les rôles à qui je voudrai ! »
Et Mam'zelle sortit majestueusement, laissant Mme Walter stupéfaite.
« De quoi parlait-elle ? demanda-t-elle à Miss Potts.
— Elle s'est querellée avec l'autre mademoiselle, expliqua Miss Potts qui corrigeait des copies. Cela arrive de temps en temps. Mais cette fois c'est plus sérieux que d'habitude. Eh bien, qu'elles se débrouillent entre elles ! »
Mam'zelle Dupont et Mam'zelle Rougier tour à tour faisaient répéter les deux pièces françaises. Le premier jour, Mam'zelle Dupont confia à Dany les deux rôles principaux. Mais le lendemain, Mam'zelle Rougier annonça qu'elle serait une servante qui n'avait que deux mots à dire. Dolly serait Angélique et Edith, Fanchette. La guerre était déclarée.
Aucune des Mam'zelles ne voulait céder. Elles détournaient la tête quand elles se croisaient dans le corridor et ne s'adressaient plus la parole. Les élèves jugeaient la situation très drôle. Mais si, dans l'ensemble, leur sympathie allait à Mam'zelle Dupont, elles n'approuvaient pas son choix. Bella, amusée par la querelle, en fit le sujet de ses dessins. Elle représentait Mam'zelle Rougier grande et maigre, poursuivant Mam'zelle Dupont un poignard à la main, ou bien cachée derrière un buisson avec un fusil, ou encore versant du poison dans le verre de son ennemie. Ces caricatures firent la joie de ses compagnes. Une idée vint à l'esprit de Geraldine.
« Bella, Mam'zelle Dupont serait contente de voir ces caricatures ! Tu sais qu'elle a beaucoup d'humour. Mettons-les sur son bureau cet après-midi avant le cours de français. Je suis sûre qu'elle rira bien.
— Elle en oubliera de nous faire réciter nos verbes irréguliers ! » s'esclaffa Betty et les autres l'approuvèrent.
Geraldine prit le carnet de croquis et le posa sur le bureau. Les dessins ne portaient pas de noms, mais ils étaient si ressemblants que n'importe qui aurait reconnu aussitôt les deux Mam'zelles.
Quand elle eut regagné sa place, Geraldine chuchota quelques mots à l'oreille de Betty. Celle-ci se mit à rire. Geraldine venait de lui apprendre

une nouvelle lourde de conséquences.
« Ce n’est pas Mam’zelle Dupont qui fait le cours tout à l’heure, c’est Mam’zelle Rougier ! Il va y avoir des étincelles ! »

CHAPITRE XI

Remous en seconde division

LE CARNET de caricatures était placé sur le bureau du professeur. Les élèves, assises à leur place, attendaient avec impatience l'arrivée de Mam'zelle et se préparaient à partager sa gaieté.

Geraldine tenait la porte ouverte. Tout à fait par hasard, elle avait appris que le cours serait fait par Mam'zelle Rougier et non par Mam'zelle Dupont. Mam'zelle Rougier serait furieuse, et Geraldine, qui n'était pas dans ses petits papiers, s'en réjouissait.

Des pas résonnèrent dans le corridor. Les élèves se levèrent. Quelqu'un arriva à la porte et entra… mais pas la Mam'zelle qu'on attendait. Non, c'était l'autre. Mam'zelle Rougier s'assit et s'adressa à la classe.

« Asseyez-vous, s'il vous plaît. »

Plusieurs élèves n'entendirent pas, trop horrifiées à l'idée que Mam'zelle Rougier avait devant son nez les caricatures qui la représentaient.

Mam'zelle frappa sur son bureau.

« Etes-vous sourdes ? Asseyez-vous ! »

Elles obéirent. Bella jeta un regard autour d'elle, vit le sourire satisfait de Geraldine et fut prise de colère. Geraldine savait donc que Mam'zelle Rougier, et non Mam'zelle Dupont, ferait le cours et que la plaisanterie pouvait mal tourner. Tout le monde connaissait le caractère de Mam'zelle Rougier. Probablement elle irait droit à la directrice.

Bella ne savait que faire. Dolly devina sa terreur. Faisant appel à tout son courage, elle s'approcha du bureau du professeur et posa la main sur le carnet.

« Je l'ai mis là par erreur, Mam'zelle », expliqua-t-elle poliment.

Ses compagnes attendaient en retenant leur souffle.

« Un moment ! protesta Mam'zelle Rougier. Un carnet posé sur le bureau ne doit pas être enlevé sans permission. A qui est-il ?

— Oh ! ce n'est qu'un carnet de croquis », avoua Dolly au désespoir.

Mam'zelle jeta un regard sur les élèves silencieuses. Elles étaient bien rouges et paraissaient bien émues. Pourquoi ? Elle ouvrit le carnet. Ses

yeux tombèrent sur la caricature qui la représentait poursuivant Mam’zelle Dupont, un poignard à la main. Elle la regarda avec incrédulité. Elle était bien reconnaissable. Bella n’avait même pas oublié le médaillon qu’elle portait au cou. Elle tourna la page. Quoi ? Elle était là encore, cette fois armée d’un fusil ! Ah ! c’en était trop. Elle tourna une autre page, une autre, elle se vit partout, menaçant la pauvre Mam’zelle Dupont à qui l’artiste avait donné un aimable sourire et qui était, de toute évidence, la victime, tandis qu’elle, Mam’zelle Rougier, avait une tête de mégère.
« C’est incroyable ! » grommela-t-elle, oubliant Dolly, debout devant elle, et les autres élèves.
Bella avait pâli. Quelle malchance ! Que se passerait-il maintenant ? Pourquoi avait-elle été assez sotte pour laisser Geraldine poser le carnet sur le bureau ? Juste pour que Geraldine et Betty aient la joie de la voir punie. Mam’zelle se rendit compte de nouveau de la présence des enfants. Elle se tourna vers Dolly.
« Retournez à votre place ! »
Dolly s’enfuit. Mam’zelle jeta un regard autour d’elle, fixant sur chaque élève des yeux irrités.
« Qui a fait cela ? Quelle est l’insolente qui a osé placer ce carnet sous mes yeux ? »
Edith prit aussitôt la parole.
« Nous sommes toutes coupables, Mam’zelle, mais le carnet était pour Mam’zelle Dupont. Nous ne savions pas que vous aviez échangé vos cours aujourd’hui. »
C’était malheureusement la chose à ne pas dire. Mam’zelle se leva d’un bond, les yeux étincelants.
« Quoi ! Vous aviez l’intention de donner cela à Mam’zelle Dupont ? Vous aviez l’intention de la faire rire à mes dépens ? Je vais prévenir
Mme Grayling tout de suite… tout de suite ! »
On aurait entendu voler une mouche. Les élèves, consternées, se rendaient compte que Mam’zelle Rougier se jugeait insultée par ces dessins comiques ! Bella était prête à s’évanouir.
« Mam’zelle ! Mam’zelle ! N’allez pas trouver Mme Grayling, je… »
Mais la classe entière voulait partager la responsabilité de Bella. Geraldine se repentait amèrement de son imprudence. Les élèves parlaient toutes à la fois, couvrant la voix faible de la pauvre Bella.
« Mam’zelle, nous regrettons ! Pardonnez-nous, Mam’zelle ! »
Mais Mam’zelle, emportée par sa fureur, sortait déjà de la classe. Les filles se regardèrent avec terreur.
« Geraldine, tu savais que Mam’zelle Rougier faisait le cours cet après-midi au lieu de Mam’zelle Dupont ! s’écria Bella. Je t’ai vue cligner de l’œil à Betty. Tu le savais ! Et tu t’es servie de moi pour jouer un de tes mauvais

tours ! Je n’aurais jamais montré ces caricatures à Mam’zelle Rougier, tu le sais ! »
Geraldine était sincère, quels que fussent ses défauts. Elle ne nia pas.
« Je ne pensais pas qu’elle ferait tant d’histoires, murmura-t-elle.
— Geraldine, tu es stupide ! s’écria Dolly avec colère. Tu aurais pu penser que tu mettrais Bella dans un grand embarras. Tu…

— Laisse-moi m’occuper de cela, déclara Edith sans élever la voix. Calme-toi, Dolly. Je réglerai l’affaire.
— Vraiment ? protesta Geraldine. Eh bien, non ! Si tu crois que tu vas prendre tes grands airs avec moi, tu te trompes ! mademoiselle le chef de classe, la plus sage de l’école, Edith Hope !
— Ne dis pas de bêtises ! reprit Edith. Je ne sais pas ce que tu as dans la tête, Geraldine. Tu cherches toujours à me mettre des bâtons dans les roues. Je vais tout de suite trouver Mme Grayling. Tu viendras aussi, Bella. Nous essaierons d’arranger les choses avant qu’elles aillent trop loin.
— Tu rejetteras la faute sur moi, bien entendu ! s’écria Geraldine d’un ton de mépris. Je le sais ! Tu blanchiras Bella et c’est moi que tu accuseras !
— Je ne prononcerai pas ton nom, promit Edith. Je ne suis pas une rapporteuse. Mais j’aimerais que tu viennes avec moi et que tu expliques ton rôle dans l’affaire.
— Peu importe ce que tu penses de moi ! riposta Geraldine. Je ne vais pas vous emboîter le pas et déclarer que tout est ma faute. Tu ne peux pas m’y obliger.
— Nous n’essaierons même pas, répliqua Edith. Viens, Bella. Dépêchons-nous. »
Bella, à demi morte de terreur, la suivit. Toutes les deux se dirigèrent vers le bureau de la directrice.
« Edith, c’est terrible ! chuchota Bella. Mam’zelle était si furieuse ! Je croyais que ces caricatures étaient simplement amusantes ! »
Quand les filles frappèrent à la porte du bureau, elles entendirent des voix

à l’intérieur. Mme Grayling était là avec Mam’zelle Rougier et Miss Linsay, le professeur de peinture. On l’avait appelée pour voir si elle pouvait reconnaître l’auteur des caricatures.
« Bella Morris, bien entendu ! répondit-elle au premier coup d’œil. Il n’y a pas d’autre élève dans la classe aussi douée qu’elle. C’est une véritable artiste. Ces dessins sont de petits chefs-d’œuvre.
— Des chefs-d’œuvre ! répéta Mam’zelle Rougier. Quelle insolence ! J’exige que vous punissiez cette fille, madame Grayling ! J’exige que toute la classe soit sévèrement punie ! »
A ce moment, Edith frappa à la porte.
« Entrez ! » répondit Mme Grayling, et les élèves entrèrent.
« Que désirez-vous ? » demanda la directrice.
Edith fit un effort pour reprendre courage. C’était très difficile, d’autant plus que Mam’zelle Rougier la foudroyait du regard.
« Madame Grayling, commença-t-elle, nous regrettons beaucoup…
— Pourquoi vous excusez-vous ? demanda Mme Grayling. C’est Bella qui a fait les caricatures, n’est-ce pas ?
— Oui, c’est moi, avoua Bella à voix basse.
— Mais nous étions toutes d’accord pour les mettre sur le bureau afin d’amuser Mam’zelle Dupont, expliqua Edith. Mais… Mam’zelle Rougier est venue et elle les a vues.
— Pourquoi avez-vous représenté Mlle Rougier en train de poursuivre son amie ? interrogea Mme Grayling en feuilletant le carnet. Je ne vois pas en quoi cela pouvait amuser Mlle Dupont. »
Il y eut un silence. Puis Mam’zelle Rougier prit la parole.
« Nous ne sommes pas amies, Mlle Dupont et moi. »
Avant que Mme Grayling ait le temps de placer un mot, Mam’zelle Rougier exposa ses griefs au sujet des comédies. Mme Grayling l’écouta gravement. Puis elle se tourna vers les deux élèves.
« Dois-je comprendre que les principaux rôles sont tenus, un jour par Dolly et Edith, et le lendemain par Dany ? demanda-t-elle.
Edith répondit affirmativement. Mam’zelle Rougier avait l’air un peu gênée. Elle comprenait brusquement que sa querelle avec Mam’zelle Dupont était ridicule et nuisait au succès de la représentation. Elle regrettait de n’avoir pas réfléchi avant de porter le carnet de croquis à la directrice.
« Vous ne saviez donc pas que Mlle Rougier allait prendre le cours au lieu de Mlle Dupont ? » reprit la directrice.
Edith hésita une fraction de seconde. Geraldine l’avait su et Betty aussi. Mais elle, Edith, l’ignorait, ainsi que les autres.
« Je ne le savais pas, bien sûr, madame Grayling.
— Quelqu’un le savait-il ? » insista la directrice.
Edith ne sut que répondre. Elle ne voulait pas rapporter, mais elle ne

pouvait pas rester muette. Bella vint à son secours.
« Oui, quelqu’un le savait et a voulu rire à mes dépens. Moi, je n’aurais jamais montré ces dessins à Mam’zelle Rougier. Je ne dirai pas son nom, mais, croyez-moi, pour rien au monde je n’aurais voulu blesser Mam’zelle Rougier. Ce n’était qu’une plaisanterie.
— Oui, je comprends, déclara Mme Grayling. Une plaisanterie maladroite et qui se termine mal. Une autre fois, vous réfléchirez davantage et vous envisagerez les conséquences possibles de vos plaisanteries. Vous pouvez rejoindre vos compagnes. Je déciderai avec Mlle Rougier quelle punition vous méritez. »
En silence, Bella et Edith sortirent du bureau. Miss Linsay les accompagna. Mam’zelle Rougier resta sur un signe de Mme Grayling.
« Bella, vous êtes une sotte ! s’écria Miss Linsay.
— Je ne dessinerai jamais plus ! Murmura Bella.
— Allons donc ! protesta Miss Linsay. Dessinez, mais ne caricaturez plus vos professeurs ! »

CHAPITRE XII

Réconciliation

QUE SE PASSAIT-IL DONC ? Mam’zelle Dupont, qui se rendait en première, s’aperçut que la porte de la seconde division était ouverte. Jetant un coup d’œil à l’intérieur, elle constata, à sa grande surprise, que Mam’zelle Rougier avait, selon toute apparence, abandonné les élèves. Chose plus surprenante encore, les élèves, assises devant leur pupitre et sages comme des images, faisaient triste mine.

« Qu’est-ce que cela veut dire, mes petites ? s’écria Mam’zelle. Que s est-il passé ? »

Mary Lou, bouleversée, fit entendre un petit sanglot. Mam’zelle se tourna vers elle. Mary Lou, qui parlait couramment français, était une de ses favorites.

« Dites-le-moi ! Ne suis-je pas votre amie ? Que s’est-il passé ?

— Oh ! Mam’zelle, une chose terrible ! s’écria Mary Lou. Bella avait fait des caricatures de Mam’zelle et de vous. Vous, vous n’étiez pas mal du tout, mais Mam’zelle Rougier… Nous ne savions pas que Mam’zelle Rougier viendrait à votre place cet après-midi et nous avons mis le carnet de croquis sur le bureau pour que vous le voyiez et… et…

— C’est Mlle Rougier qui l’a vu, elle s’est mise en colère et elle a conduit Bella à Mme Grayling ? acheva Mam’zelle. Cette Mlle Rougier ne comprend pas la plaisanterie ! Je vais trouver Mme Grayling, je lui parlerai ! »

Et Mam’zelle Dupont s’en alla, en faisant claquer ses hauts talons. Les filles échangèrent un regard. Quel après-midi ! Mam’zelle ne rencontra pas Edith et Bella qui avaient pris un autre corridor. Au moment où elle frappait à la porte de Mme Grayling, Bella et Edith entraient dans la classe, l’oreille basse. Elles racontèrent leur entrevue avec la directrice.

« Alors tu m’as dénoncée ! s’écria Geraldine indignée.

— Nous n’avons même pas prononcé ton nom, répliqua Bella. Tu n’as pas besoin d’avoir peur, Geraldine.

— Je n’ai pas peur ! » affirma Geraldine.

Elle ne disait pas la vérité. Elle le savait, Mme Grayling avait reçu des plaintes des professeurs à son sujet. Une nouvelle incartade n'arrangerait rien, mais les regards que lui lançaient ses compagnes ne lui faisaient pas plaisir.
« Mam'zelle Dupont est allée rejoindre Mam'zelle Rougier, annonça Dolly. Cela ne présage rien de bon ! »
Mam'zelle Dupont était entrée en coup de vent dans le bureau de la directrice, sans même prendre le temps de frapper. Tout en marmottant quelques mots d'excuse, elle aperçut le carnet de croquis, le prit et le feuilleta.
« Mais cette Bella est un génie ! Ah ! ah !… regardez-moi ici, madame Grayling ! J'ai l'air d'un lapin effrayé. Oh ! mademoiselle Rougier, que faites-vous avec ce poignard ? Que c'est drôle ! Et là, vous versez du poison dans mon verre ? »
Mam'zelle Dupont partit d'un éclat de rire sonore.
« Vous ne trouvez pas que c'est comique ? demanda-t-elle à sa collègue. Regardez… Là, vous me visez avec ce fusil, comme si ma bonne amie, Mlle Rougier, était capable d'une chose pareille ! Nous nous querellons quelquefois, elle et moi, mais au fond nous nous aimons bien. Nous sommes deux Françaises en Angleterre, n'est-ce pas, mademoiselle Rougier ? Et nous avons tant à supporter de ces petites Anglaises ! »
Mam'zelle Rougier se radoucit un peu. Mme Grayling regarda une ou deux caricatures et ne put s'empêcher de sourire.
« Celle-là est vraiment très drôle, mademoiselle Dupont ! Et celle-ci aussi ! Bien sûr, c'est un manque de respect. Dites-moi, quelle punition devons-nous infliger à la classe et surtout à Bella ? »

Bella et Edith entraient dans la classe , l'oreille basse.

Il y eut un silence.
« Il me semble, commença enfin Mam’zelle Rougier, il me semble, madame Grayling, que Mlle Dupont et moi, nous sommes un peu à blâmer. Notre querelle stupide a amusé les élèves et…
— Oui, vous avez raison ! s’écria Mam’zelle Dupont. Vous avez tout à fait raison, chère amie. C’est nous qui sommes à blâmer, madame Grayling. Nous ne voulons pas que ces jeunes filles soient punies, nous leur pardonnons. »
Mam’zelle Rougier parut un peu déconcertée. Avant de pardonner, Mam’zelle Dupont aurait pu lui demander son avis.
« Ces caricatures sont plus drôles que méchantes, continua celle-ci. C’est une taquinerie, une plaisanterie, n’est-ce pas ? Nous n’y attachons pas d’importance. Et maintenant nous sommes amies, n’est-ce pas, mademoiselle Rougier ? »
Mam’zelle Rougier ne pouvait pas dire non. Elle hocha la tête. Mam’zelle Dupont l’embrassa sur les deux joues. Mme Grayling dissimulait son amusement.
« Cette Bella ! reprit Mam’zelle Dupont en feuilletant de nouveau le carnet. Qu’elle est habile ! Un jour peut-être, madame Grayling, nous serons fières de ces dessins. Quand Bella sera célèbre, Mlle Rougier et moi, nous dirons : « Cette Bella, elle était dans notre classe et elle a fait de nous des caricatures cocasses ! »
Mam’zelle Rougier ne protesta pas. Sa rancune n’était pas complètement éteinte, mais elle fit contre mauvaise fortune bon cœur et se força à sourire.
« Retournez à vos cours, suggéra Mme Grayling. Vous rassurerez les élèves sur les suites de l’incident. Bien entendu, Bella doit s’excuser, mais je crois qu’elle le fera d’elle-même. »
Les deux Mam’zelles se retirèrent, bras dessus bras dessous, à la grande surprise de toutes celles qui les rencontrèrent. Elles entrèrent dans la classe de seconde division. Les élèves se levèrent en silence, contentes de voir Mam’zelle Dupont si gaie et Mam’zelle Rougier un peu moins irritée que d’habitude.
« Vous avez été très vilaines, très vilaines ! déclara tout de suite Mam’zelle Dupont. Bella, votre crayon est vraiment trop irrespectueux ! Je suis scandalisée ! »
Elle n’en avait pas l’air. Ses yeux étincelaient. Bella se leva.
« Je vous présente mes excuses à toutes les deux », murmura-t-elle d’une voix tremblante.
Mam’zelle Rougier se jugeait seule offensée, mais elle ne protesta pas. Elle

accepta les excuses aussi gracieusement qu'elle le put.
« Parlons de la punition, reprit Mam'zelle Dupont, d'un air sévère mais les yeux rieurs. Désormais vous serez plus attentives à vos cours de français. Vous apprendrez mieux vos leçons. Vous saurez par cœur la règle des participes. C'est entendu ?
— Oh ! oui, Mam'zelle », promirent les filles d'une seule voix, et pour le moment toutes, même Brigitte et Dany, parlaient sérieusement.
Mam'zelle Rougier sortit. Mam'zelle Dupont s'assit devant le bureau. Dans cinq minutes, la cloche sonnerait la fin du cours.
« Mam'zelle, demanda Dolly, qui jouera les rôles principaux des pièces françaises à la prochaine répétition ? C'est ennuyeux de ne pas savoir. Vous vous êtes peut-être mise d'accord avec Mam'zelle Rougier ?
— Non, répliqua Mam'zelle Dupont, mais je suis d'humeur généreuse aujourd'hui. Après tout, Mam'zelle Rougier a droit à un dédommagement. J'accepte sa décision. Dolly, vous serez Angélique, et vous, Edith, Fanchette. Voilà ! »
Dany fit la grimace, mais se consola en pensant qu'elle n'aurait pas à apprendre par cœur ces longs textes français.
« Comme vous voudrez, Mam'zelle, déclara-t-elle en prenant un air de martyre. Ces rôles me plaisaient beaucoup, mais puisque vous le jugez préférable, je les abandonne à Edith et à Dolly.
— Je n'attendais pas moins de vous, Dany, répliqua Mam'zelle apitoyée. Je vous récompenserai. Venez me voir le soir, nous lirons ensemble un livre français que j'ai beaucoup aimé quand j'avais votre âge. Ce sera un plaisir pour toutes les deux ! »
Cette perspective épouvanta Dany. Lire un livre français avec Mam'zelle ! Comment refuser cette offre aimable ?
L'affaire des caricatures eut trois conséquences. Geraldine fut très maussade parce qu'elle avait conscience de ne pas avoir joué franc jeu et d'avoir encouru le mépris de ses compagnes. Les deux Mam'zelles restèrent amies. Quant à Dany, elle n'eut que quelques répliques à prononcer dans une des comédies et, à sa grande indignation, elle fut obligée de se déguiser en soubrette.
« Moi qui avais écrit à mes parents que j'aurais le plus beau rôle ! gémit-elle. Quel malheur !
— C'est une honte ! renchérit Brigitte. Les Mam'zelles se montrent bien injustes ! »
Jane entra à ce moment dans la salle de récréation.
« Avez-vous pensé à vos cotisations pour les jeux, vous deux ? demanda-t-elle. Cinq shillings chacune.
— Voici la mienne, répondit Brigitte en sortant son porte-monnaie.
— Et toi, Dany ? » reprit Jane.

Dany ne fit pas un mouvement.
« Quel ennui ! s’écria-t-elle. Il ne me reste que dix pence. J’ai acheté un cadeau d’anniversaire pour ma gouvernante la semaine dernière. Brigitte, prête-moi l’argent jusqu’à ce que j’en reçoive de la maison, veux-tu ?
— Elle t’a déjà prêté deux shillings la semaine dernière, riposta Jane. Je parie que tu ne les lui as pas rendus. Et tu m’as emprunté six pence l’autre jour. J’espère que tu ne l’as pas oublié.
— Non, répondit Dany. Je recevrai beaucoup d’argent pour mon anniversaire. Cette semaine, mon oncle doit m’envoyer quinze shillings.
— Alors je veux bien t’avancer cinq shillings », dit Brigitte en lui tendant un billet.
Jane prit l’argent, puis s’approcha de Muriel et agita la boîte sous son nez.
« Cinq shillings, s’il te plaît, Muriel !
— Ne fais pas tant de bruit ! protesta Muriel qui sursauta. Que veux-tu ? Cinq shillings ? Je ne les ai pas sur moi, je te les donnerai plus tard.
— Pour que tu oublies comme la dernière fois ? Va les chercher, Muriel.
— Je travaille, répliqua Muriel. Emporte ta boîte. Je réglerai mes comptes un autre jour. »
Jane s’en alla, sans cacher son mécontentement.
« Je parie qu’elle n’a pas les cinq shillings ! chuchota Dany à Brigitte. Elle est boursière. Sans doute ses parents n’étaient-ils pas assez riches pour la mettre dans une école comme celle-ci ! »
Muriel devina que Dany parlait d’elle et jeta son livre avec colère.
« On ne peut pas travailler tranquille dans cette maison ! s’écria-t-elle. Tais-toi, Dany, et ne me regarde pas de cet air moqueur ! »

CHAPITRE XIII

Pauvre Muriel !

« QUELLES MANIÈRES a cette fille ! s’exclama Dany lorsque Muriel fut partie en faisant claquer la porte. Qu’est-ce qu’elle a ? »

Personne ne le savait. Personne ne devinait les inquiétudes de Muriel. Les examens de fin de trimestre approchaient. Elle voulait absolument réussir. Il le fallait. Aussi travaillait-elle avec acharnement, sans perdre une minute, mais elle commençait à se dire que la tâche était au-dessus de ses forces. Ce soir-là, de plus, elle ne se sentait pas bien. Elle avait mal à la gorge et toussotait. Affolée à l’idée d’être malade, elle se gargarisa en cachette dans la salle de bains, en espérant que Mme Walter ne remarquerait rien. Ses joues, habituellement pâles, étaient rouges. Elle ne put s’empêcher de tousser pendant l’étude. Miss Potts, qui surveillait les élèves, la regarda.

« Etes-vous enrhumée, Muriel ? demanda-t-elle.

— Non, Miss Potts, répondit Muriel au mépris de la vérité, puis elle pencha la tête sur son livre et se remit à tousser.

— Je n’aime pas beaucoup cette toux, fit remarquer Miss Potts. Je crois que vous feriez mieux d’aller…

— Miss Potts, j’ai simplement la gorge irritée, interrompit Muriel. Il suffirait que je boive un verre d’eau.

— Allez-y tout de suite ! » ordonna Miss Potts qui n’était pas tout à fait satisfaite.

Muriel sortit. Elle appuya son front brûlant contre le mur froid du vestiaire et regretta de n’avoir personne à qui se confier. Mais elle n’avait pas d’amies. Seule Jane essayait d’être gentille, et Muriel ne lui avait pas encore versé sa cotisation.

« Je ne sais pas ce que j’ai, se dit-elle. Je n’étais pas comme cela avant. On m’aimait bien dans mon ancienne école. Quel malheur que j’aie obtenu cette bourse ! »

Il fallait retourner en classe. Sa gorge lui faisait de plus en plus mal. Elle mit une pastille dans sa bouche, puis elle rejoignit ses compagnes. Elle brûlait

de fièvre. Elle pensa avec envie aux lits douillets de l’infirmerie, mais ne put se résoudre à interrompre son travail et à risquer un échec aux examens. Les vers français qu’elle essayait d’apprendre refusaient de se fixer dans sa mémoire. Une nouvelle quinte de toux la secoua.
« Tais-toi ! lui chuchota Geraldine avec sa dureté habituelle. Tu essaies d’apitoyer Potty ! »
Geraldine, qui n’avait jamais eu un jour de maladie dans sa vie, ne se mettait jamais à la place de ceux qui souffraient. Elle manquait d’indulgence et de pitié. Dolly se demandait souvent comment, à son arrivée à Malory, elle avait pu souhaiter l’amitié de cette fille insensible.
Muriel jeta un coup d’œil furieux à Geraldine.
« Je ne peux pas m’en empêcher, répondit-elle. Je ne joue pas la comédie. »
Elle éternua et Geraldine poussa une exclamation.
« Va te coucher si tu es malade ! »
« Silence ! » ordonna Miss Potts.
Geraldine se tut. Muriel soupira et essaya en vain de comprendre ce qu’elle lisait. Ce fut avec soulagement qu’elle entendit sonner la cloche du diner. Elle avait chaud et frissonnait, mais se berçait de l’illusion d’aller mieux le lendemain.
Elle se força à manger un peu pendant le dîner pour ne pas être interpellée par Miss Parker. Mais Miss Parker surveillait de préférence les élèves dissipées et non celles qui se pliaient à la discipline et ne faisaient jamais de bruit.
Ce fut Edith qui remarqua la mauvaise mine de Muriel et sa respiration saccadée. Elle la regarda avec inquiétude. Elle se rappela que Muriel avait toussé pendant l’étude. Pauvre Muriel ! Elle avait vraiment l’air d’être malade.

Edith était à la fois raisonnable et bonne. Elle s’approcha de Muriel et lui prit la main.

« Muriel, tu n’es pas bien ! Allons à l’infirmerie ! »
Touchée malgré elle par cette sollicitude, Muriel eut les larmes aux yeux. Mais elle secoua la tête avec impatience.
« Je n’ai rien ! Laisse-moi tranquille ! Un peu de migraine, c’est tout.
— Tu as plus qu’une migraine. Allons trouver Mme Walter. Tu devrais être au lit ! »
Edith se retira, mais envoya Jane à la rescousse. Muriel ne put cacher longtemps qu’elle se sentait très mal, mais elle ne pouvait pas se coucher avec tout ce travail à faire avant les examens.
« Il faut que je réussisse ! répétait-elle. Il le faut ! »
Des larmes ruisselaient maintenant sur ses joues. Et soudain elle eut un frisson.
« Tu ferais mieux d’aller te coucher, conseilla Jane. Viens. Je te ferai passer les sujets de devoirs, je te le promets. Je prendrai des notes pour toi.
— C’est vrai ? répliqua Muriel en toussant. Si tu promets de m’aider, j’irai voir Mme Walter. Je m’en tirerai peut-être avec une journée de lit. »
Mais ce ne fut pas suffisant. Elle avait de la température, et Mme Walter l’installa dans l’infirmerie. Muriel ressentit un tel soulagement qu’elle ne put s’empêcher de pleurer. Elle avait honte de sa faiblesse, mais elle ne pouvait retenir ses larmes.
« Ne vous tourmentez pas ! dit Mme Walter avec bonté. Vous auriez dû vous coucher il y a plusieurs jours. Petite sotte ! Maintenant vous en avez pour une semaine de lit. »
Une semaine ! Muriel sursauta. Impossible de perdre une semaine de travail ! Elle regarda l’infirmière avec consternation. Celle-ci l’obligea à se coucher.
« Ne faites pas cette tête ! Nous vous soignerons bien et, dès que votre rhume ira mieux, vous pourrez recevoir des visites. »
« Muriel est vraiment malade, annonça Jane à ses compagnes. Mme Walter a fait la grimace en regardant le thermomètre. Je suppose qu’elle doit avoir une forte fièvre.
— Elle a beaucoup toussé pendant l’étude ce soir, déclara Edith. J’avais pitié d’elle.
— Pas Geraldine ! ajouta Brigitte. Elle lui a ordonné de se taire. Elle est si bonne, notre Geraldine ! »
Geraldine la regarda de travers. Elle adressait fréquemment des remarques cinglantes aux autres, mais n’aimait pas qu’on lui rendît la pareille.
« Nous savons toutes que Geraldine n’a pitié de personne », renchérit Dolly.
L’attitude de Geraldine à l’égard d’Edith l’irritait. Elle lui en voulait aussi d’avoir mis le carnet de croquis sur le bureau, tout en sachant que Mam’zelle Rougier ferait le cours et de ne pas l’avoir avoué.

Geraldine aussi avait honte d’elle-même. Inutile de revenir sur le passé puisque l’incident était clos. Elle regrettait également sa brusquerie à l’égard de Muriel, mais comment deviner que Muriel était vraiment malade ? Tant mieux si elle était à l’infirmerie ! Pendant ce temps elle ne serait pas dans la classe. Personne ne la regretterait.
Pendant quelques jours, Muriel fut si malade qu’elle ne pensa à rien. Enfin sa température baissa. Mais, hélas ! ses vieilles inquiétudes renaquirent aussitôt.
Ses examens ! Elle savait l’importance qu’aurait sa réussite aux examens. Si elle n’était pas dans les premières, on lui enlèverait peut-être sa bourse. Quelle déception pour ses parents qui n’étaient pas riches et qui faisaient tant de sacrifices pour elle !
L’uniforme avait coûté très cher. Sa mère lui avait acheté une valise et un sac de voyage neufs, du linge et des chaussures. A cela s’ajoutaient maintenant les frais de sa maladie.
Ces pensées rongeaient Muriel et retardaient son rétablissement. Tous les jours, elle demandait la permission de se lever, mais Mme Walter secouait la tête.
« Non, pas encore, vous n’êtes pas assez bien. Voulez-vous recevoir une visite ? Choisissez qui vous voulez !
— Oh ! oui, je voudrais bien voir Jane », répondit Muriel.
Jane avait promis de l’aider. Elle la mettrait au courant des cours qu’elle avait manqués. Jane ne se fit pas attendre ; elle arriva, chargée d’un pot de confitures. Mais la confiture laissa Muriel indifférente. Elle la remercia à peine.
« As-tu apporté les sujets de devoirs et les notes que tu as prises pour moi pendant les cours ? demanda-t-elle.
— Tu les auras plus tard, répondit Jane. Tu es encore couchée ?
— J’en ai besoin ! insista Muriel. Tu me les as promis, Jane. Apporte-les-moi la prochaine fois. Je veux savoir ce que vous avez fait en classe pendant mon absence. »
Jane jugeait bizarre que Muriel ne s’enquît pas de ses camarades, mais elle se plia à son caprice.
« Miss Parker nous a donné des problèmes d’algèbre. Je te les expliquerai quand tu iras mieux. En français, nous avons appris un long poème. Tu veux que je te le récite ? »
Mme Walter arriva en courant.
« Jane, vous allez fatiguer Muriel ! Miss Parker et Mlle Dupont savent bien qu’elle est malade. Elles ne lui en voudront pas d’être un peu en retard. »
Muriel la regarda avec consternation.
« Mais, madame Walter, je ne veux pas être en retard. Jane a promis de prendre des notes pour moi.

— Je l’interdis pour le moment ! » décréta Mme Walter.
Muriel s’allongea sur ses oreillers, désespérée. Jane ne l’intéressait plus. Pauvre Muriel ! elle échouerait aux examens. Quel malheur !

CHAPITRE XIV

Une mauvaise idée

PERSONNE ne regrettait Muriel. Elle n’avait ni la gaieté de Dolly, ni l’espièglerie de Geraldine, ni la gentillesse de Mary Lou.

« Elle ne nous manque pas », constata Dolly qui exprimait ainsi l’opinion générale.

Dolly, comme ses camarades, s’étonnait de l’intérêt que Mary Lou portait à Dany. Elle découvrit que sa petite amie faisait les devoirs de la jolie blonde et lui fit remarquer que c’était une tricherie.

« Je ne peux pas faire grand-chose pour les autres, déclara Mary Lou. Je ne suis vraiment bonne qu’en français, et c’est si agréable d’aider quelqu’un ! D’ailleurs Dany m’aime bien.

— Moi aussi je t’aime bien, Edith aussi ! protesta Dolly, exaspérée à l’idée que Mary Lou avait donné son amitié à une fille aussi vaniteuse et aussi sotte que Dany.

— Oui, je sais, mais vous vous occupez de moi par bonté, expliqua Mary Lou. Toi, tu as Edith. Tu n’as pas besoin de moi et je ne peux pas t’aider. Mais je peux aider Dany. Tu crois qu’elle est égoïste et intéressée, ce n’est pas vrai ! »

Dolly était certaine du contraire, pourtant elle n’avait pas tout à fait raison. Dany aimait bien Mary Lou maintenant. Elle ne savait pas trop pourquoi, parce que ce n’était pas dans son caractère de s’attacher à quelqu’un, mais Mary Lou était si discrète, si timide, si serviable ! « Elle est comme une souris apprivoisée, on a envie de la protéger », pensait Dany.

Elle se vantait du luxe de ses parents. Mary Lou l’écoutait bouche bée, fière qu’une fille si comblée daignât s’occuper d’elle et lui parler.

Muriel garda le lit pendant onze jours et, de tout ce temps, Mme Walter interdit à Jane de lui apporter des devoirs et de lui résumer les cours. Enfin, pâle, amaigrie, Muriel quitta l’infirmerie, une expression obstinée dans les yeux, bien décidée à rattraper le temps perdu, dût-elle se réveiller à cinq heures du matin et apprendre ses leçons sous les draps, à la lumière d’une

lampe électrique ! Elle demanda à Miss Parker d'avoir la bonté de lui donner des leçons particulières. Miss Parker refusa avec douceur.
« Non, Muriel, dit-elle. Vous êtes encore trop fatiguée. Je ne serai pas exigeante avec vous, ne vous tourmentez pas ! »
Muriel fit la même requête à Mam'zelle Dupont, et même à Mam'zelle Rougier.
« Je voudrais tant savoir ce que les autres ont appris pendant mon absence ! » déclara-t-elle.
Toutes les deux eurent la même réponse que Miss Parker.
« Vous n'êtes pas encore assez forte, mon enfant, répondit Mam'zelle Dupont. On ne vous demande pas des résultats brillants ce trimestre. Ne vous fatiguez pas trop. »
La pauvre Muriel était au désespoir. Personne ne voulait l'aider. Tout le monde semblait se liguer contre elle, Mme Walter, le médecin, Miss Parker, les deux Mam'zelles. Et dans dix jours les examens commenceraient. Muriel d'habitude aimait les examens, mais ceux-ci l'épouvantaient. La gaieté de ses compagnes lui paraissait incompréhensible.
Puis une idée lui vint : une mauvaise idée que d'abord elle repoussa. Mais elle était trop faible pour lutter longtemps.
« Si je pouvais voir les sujets d'examens avant qu'ils soient distribués ! Si je pouvais lire les questions et savoir ce qu'on nous demandera ! »
Muriel n'avait jamais triché de sa vie. Elle n'en avait pas eu besoin, mais maintenant elle se sentait si désemparée que tricher devenait, semblait-il, sa seule et unique ressource.
Peu à peu Muriel s'accoutuma à cette idée et la trouva de moins en moins répréhensible. Un jour où Miss Parker l'avait envoyée prendre un livre dans son bureau, elle aperçut sur la table un imprimé. Le saisir et le parcourir fut l'affaire d'une minute. Que les questions étaient simples ! Puis elle constata que ces questions étaient destinées aux élèves de première division. Le cœur lui manqua. Elle se préparait a faire de nouvelles recherches quand des pas retentirent dans le corridor. Elle s'empressa de prendre le livre qu'attendait Miss Parker et de quitter le bureau. Quelle catastrophe si on la surprenait en flagrant délit !
A plusieurs reprises, Muriel se glissa dans le bureau de Miss Parker et dans celui de Miss Potts, en choisissant toujours les heures où elle savait les professeurs occupés ailleurs. Elle fourragea dans les papiers de Miss Parker dans la salle de seconde division, un matin après le cours, dans l'espoir de trouver les renseignements souhaités. Geraldine, qui arriva à l'improviste, ne cacha pas son étonnement.
« Que fais-tu ? interrogea-t-elle. Tu sais que nous n'avons pas le droit de nous approcher de l'estrade.
— J'ai perdu mon stylo, balbutia Muriel. Je me demandais si Miss Parker

l’avait ramassé par terre.
— Tu aurais pu le lui demander sans fouiller dans ses affaires ! » déclara Geraldine.
Une autre fois, Dolly la surprit dans le bureau de Miss Potts, debout devant la table de Mam’zelle, feuilletant des papiers. Elle la regarda avec surprise.
« Mam’zelle m’a envoyée chercher un livre », expliqua Muriel, scandalisée de sa propre conduite.
Elle avait souvent entendu dire qu’une faute en entraîne d’autres et elle vérifiait la vérité de cet axiome. Elle essayait de tricher et elle était obligée de mentir. Que ferait-elle encore ?

« Je dois dire que le séjour à l’infirmerie n’a pas amélioré Muriel », constata Betty dans la salle des loisirs, un soir où Muriel avait été odieuse et était sortie en faisant claquer la porte. « Elle est plus irritable que jamais et elle n’a pas l’air en meilleure santé.
— C’est son mauvais caractère qui en est la cause, déclara Geraldine. Je ne peux pas la supporter. On croirait toujours que quelqu’un lui a mangé son déjeuner ! »
Brigitte entra, soucieuse.
« Personne n’a vu mon porte-monnaie ? Je suis sûre de l’avoir mis dans mon pupitre, et il a disparu ! Il contenait huit shillings. J’avais quelque chose à acheter. C’est impossible maintenant.
— Je vais t’aider à le chercher, proposa Dany en se levant. Je parie qu’il est sous un livre. »
Mais le porte-monnaie resta introuvable. Brigitte se creusa en vain la tête pour se rappeler où elle l’avait mis.
« J’ai dû le perdre, gémit-elle. Que c’est ennuyeux ! Peux-tu me prêter de l’argent, Dany ?
— Oui, j’ai mon porte-monnaie dans ma poche, répondit Dany. En tout cas, je t’en dois. J’avais l’intention de te rembourser plus tôt. Mon oncle a été en retard pour m’envoyer le mandat promis. »

Elle plongea la main dans sa poche et eut une expression consternée.
« Ma poche est trouée ! Il n’y a plus rien dedans !
— Vous en faites une belle paire à vous deux ! s’écria Geraldine. Ecervelées ! Vous ne valez pas mieux qu’Irène ou Bella ! »
La veille, Bella avait perdu une demi-couronne et avait regardé partout sous les pupitres, au grand étonnement de Mam’zelle. Elle ne l’avait pas trouvée et avait demandé à Jane de lui rendre sa cotisation, ce que Jane refusa tout net. Les cotisations versées n’appartenaient plus aux élèves, mais à la monitrice des jeux et à l’école.
Les deux porte-monnaie ne furent pas retrouvés. Qu’étaient-ils devenus ? C’était un vrai mystère. Brigitte regarda Dany et baissa la voix.
« Tu ne crois pas que quelqu’un ait pu les prendre ? Sûrement ce n’est pas une élève de notre division qui commettrait un vol ! »
Geraldine était plus intriguée que les autres. Elle se rappela avoir surpris Muriel en train de fouiller dans les papiers de Miss Parker. Cherchait-elle son stylo comme elle le prétendait ? Non, Geraldine l’avait vu dans la main de Muriel au cours suivant. Alors… ?
Geraldine décida de surveiller Muriel et, en cas de besoin, d’avertir Edith. Dommage d’être obligée de passer par Edith au lieu de s’adresser directement à Miss Parker ! Quand elle se rappelait qu’Edith était chef de classe, Geraldine avait toujours un accès de jalousie.
Muriel ignorait qu’elle était surveillée, mais elle s’aperçut un jour que, dès qu’elle essayait d’entrer dans le bureau de Miss Parker ou celui de Miss Potts, ou même dans la salle de récréation, Geraldine survenait.
« Tiens, Muriel ? Tu cherches quelque chose ? Veux-tu que je t’aide ? »
Dany continuait à emprunter à l’une et à l’autre. Brigitte ne l’imitait pas. C’était contraire aux principes qu’elle avait reçus. Elle avait écrit à ses parents pour demander un nouveau mandat. Dany lui offrit de partager avec elle l’argent que Mary Lou lui avait prêté.
« Non, répondit Brigitte un peu gênée. Tu ne peux pas me prêter ce qui appartient aux autres, Dany. Je sais que tu as emprunté à Mary Lou. Pourquoi n’écris-tu pas simplement à tes parents comme je l’ai fait ? C’est l’inconvénient d’être riche, on ne connaît pas la valeur de l’argent ! »
Dany fut un peu surprise. C’était la première fois que sa fidèle Brigitte la critiquait. Elle glissa son bras sous celui de son amie.
« Tu as raison, approuva-t-elle. J’ai été trop gâtée. Ne sois pas fâchée, Brigitte !
— Je me demande ce que tu ferais si tu avais vraiment besoin d’argent, fit remarquer Brigitte. Tu serais malheureuse sans ton yacht, tes voitures, tes domestiques et ta belle maison. Oh ! que je voudrais les voir ! »
Mais Dany ne s’écria pas, ainsi que Brigitte l’espérait : « Viens chez nous pendant les vacances ! » Brigitte, semblait-il, serait séparée de Dany

pendant les vacances de Noël et n’assisterait pas aux réceptions fastueuses de ses parents. Elle serait obligée de se contenter de sa propre maison, de sa mère et de sa gouvernante !

CHAPITRE XV

Une soirée dramatique

LES EXAMENS auraient lieu le lendemain. Certaines élèves, qui regrettaient de n’avoir pas montré plus de zèle pendant le trimestre, s’acharnaient au travail. Betty et Brigitte étaient du nombre. Muriel, penchée sur ses livres, demandait un suprême effort à sa mémoire. Miss Parker s’inquiétait à son sujet. Cette élève ne perdait pas un mot des cours et ne disait pas une parole pendant les études, pourtant ses devoirs ne dépassaient pas la moyenne. Ce n’était pas par manque d’application, Miss Parker le savait. Elle supposait que Muriel n’était pas encore remise de sa maladie.

Muriel n’ignorait pas que les sujets d’examens étaient prêts. Miss Parker en avait parlé. Quant à Mam’zelle, selon son habitude, elle avait brandi la feuille de papier devant la classe en criant : « Ah ! si vous saviez ce que j’ai préparé pour vous ! Vous aimeriez savoir si c’est difficile ? La première question… » Mais elle s’arrêta là et les élèves en furent réduites aux hypothèses. D’ailleurs elles ne craignaient rien, Mam’zelle Dupont corrigeait les épreuves avec indulgence, contrairement à sa compatriote.

Muriel n’avait plus que ce jour-là pour essayer de voir les sujets. Si seulement l’exaspérante Geraldine n’était pas tout le temps derrière son dos ! L’idée vint à Muriel que Geraldine l’espionnait, mais elle secoua la tête. Pourquoi après tout ? Personne au monde ne se doutait des intentions de Muriel.

Elle rôda dans le corridor devant le bureau de Miss Parker, pendant longtemps ce soir-là. Mais elle ne put jamais s’y introduire sans être vue. Quelqu’un passait toujours. On eût dit que toutes les élèves s’étaient donné le mot pour arpenter le corridor devant la porte de Miss Parker. La seule fois où le corridor fut désert, Miss Parker était dans son bureau avec Miss Potts. Muriel pouvait les entendre parler. Elle s’approcha de la porte et feignit de nouer les cordons de son soulier.

« La seconde division n’a pas trop mal travaillé ce trimestre, disait Miss Parker à Miss Potts. L’année dernière, vous aviez bien préparé les enfants. Elles ont de bonnes méthodes de travail, ce qui est l’essentiel.

— J’espère qu’elles réussiront aux examens, répliqua Miss Potts. Je les ai eues pendant une année scolaire et je continue à m’intéresser à elles. Je suppose que Geraldine, Irène et Dolly seront les premières. Elles sont très douées toutes les trois.
— Voulez-vous voir les sujets ? » proposa Miss Parker.
Muriel entendit un bruissement de papiers. Elle aurait bien voulu pouvoir se pencher par dessus l’épaule de Miss Potts. Il y eut un silence.
« Deux ou trois questions sont assez difficiles, mais les élèves qui ont bien suivi les cours devraient pouvoir y répondre. Et les sujets de français ?
— Mlle Dupont les a dans son bureau, répondit Miss Parker. Je vais lui porter ceux-ci pour qu’elle ait tout sous la main. C’est elle qui surveille la seconde demain matin. »
Le cœur de Muriel bondit. Elle savait que les sujets seraient dans le bureau de Mam’zelle Dupont ! C’était loin du dortoir. Oserait-elle se lever en pleine nuit pour aller les regarder ?
L’inévitable Geraldine heurta Muriel.
« Tiens ! c’est toi, Muriel ? Tu montes la garde dans ce corridor ? Tout à l’heure tu y étais déjà et te voilà encore. Que fais-tu là ?
— Cela ne te regarde pas ! » riposta Muriel en s’éloignant.
Elle alla s’asseoir dans la salle des loisirs. Il fallait réfléchir. Oserait-elle se lever au milieu de la nuit pour lire les sujets ? C’était très mal. Si elle avait été bien portante tout le trimestre, elle n’aurait pas besoin d’employer ce moyen. Ce n’était pas sa faute, mais celle des circonstances. Elle raisonna ainsi pour se persuader de son bon droit. Elle voulait épargner à ses parents un grand chagrin. Elle ne pouvait pas les décevoir. Pauvre Muriel ! Elle ne réfléchit pas que ses parents aimeraient mieux la voir la dernière de la classe que première au prix d’une tricherie.
Geraldine était de plus en plus sûre que Muriel avait pris l’argent. Sinon pourquoi rôdait-elle toute seule, écoutant aux portes avec des allures étranges ? Aucun des porte-monnaie n’avait été retrouvé, ni la demi-couronne de Bella. Un autre porte-monnaie et des petites sommes manquaient, et Emily avait annoncé que sa broche en or, cadeau de sa marraine, avait disparu.
Emily était très ordonnée, très soigneuse, et ne perdait jamais ses affaires comme Bella et Irène. Lorsque Geraldine l’entendit parler de sa broche, elle décida de faire part aux autres de ses soupçons. Muriel, comme d’habitude, n’était pas là.
« Elle rôde devant la porte de quelqu’un, je suppose ! » pensa Geraldine.
« Ecoutez, commença-t-elle en élevant la voix, j’ai quelque chose à dire sur ces mystérieuses disparitions. Je ne veux accuser personne, Edith, mais j’ai surveillé une de nos compagnes dernièrement, et elle faisait des choses bizarres. »

Les autres la regardèrent avec surprise. Edith promena un regard autour d'elle.
« Sommes-nous toutes ici ? demanda-t-elle. Oui. Une minute… Muriel n'est pas là, il faut aller la chercher.
— Non ! Non ! protesta Geraldine. Il vaut mieux qu'elle ne soit pas présente.
— Pourquoi ? demanda Edith, puis ses yeux s'agrandirent. Tu ne veux pas dire… non, Geraldine, tu ne veux pas dire que c'est Muriel que tu as surveillée ? Qu'a-t-elle fait de si bizarre ? »
Geraldine raconta qu'elle avait surveillé Muriel et qu'elle l'avait vue rôder dans le corridor, attendant, selon toute apparence, qu'un bureau de professeur fût vide. Elle relata qu'elle l'avait trouvée en train de fouiller dans le tiroir de Miss Parker. Toutes écoutaient, stupéfaites.
« Je ne l'aurais pas crue capable d'actes pareils ! déclara Dany indignée. Quelle horreur ! Je n'ai jamais eu de sympathie pour elle. Sans doute a-t-elle pris mon porte-monnaie et celui de Brigitte, la broche d'Emily et qui sait quoi encore ?

— Il ne faut pas l'accuser avant d'avoir des preuves ! protesta Edith. Après tout, seule Geraldine a vu Muriel rôder dans les couloirs.
— Moi aussi ! intervint Dolly à contrecœur. Moi aussi, Edith, j'ai remarqué quelque chose. J'ai trouvé Muriel dans le bureau de Miss Potts, elle fouillait dans les tiroirs de sa table.
— C'est terrible ! » s'écria Dany.
Brigitte lui fit écho. Jane garda le silence. Elle avait été plus liée avec Muriel que les autres, mais elle n'avait pas réussi à l'aimer beaucoup. Elle avait l'impression que Muriel n'était pas fille à voler. Une voleuse ! C'était affreux ! Jane fronça les sourcils. Sûrement Muriel ne pouvait pas être une voleuse.
« Je ne le crois pas, prononça-t-elle enfin lentement de sa voix claire d'Ecossaise. C'est une fille bizarre, mais je ne crois pas qu'elle le soit à ce

point.
— En tout cas, elle ne t’a jamais versé sa cotisation pour les jeux ! s’écria Geraldine, se rappelant le refus de Muriel.
— Mais si, la seconde fois que je la lui ai demandée, riposta Jane.
— Je parie que c’était après la disparition d’un des porte-monnaie ! » s’écria Betty.
Jane n’insista pas. Oui, c’était vrai. Muriel n’avait pas versé sa cotisation jusqu’au moment où le porte-monnaie de Brigitte et celui de Dany avaient disparu. La situation semblait très grave.
« Que faut-il faire ? demanda Dolly désemparée. Edith, tu es chef de classe. Que vas-tu faire ?
— J’ai besoin de réfléchir, déclara Edith. Je ne peux rien décider pour le moment.
— Il n’y a rien à décider, reprit Geraldine d’une voix méprisante. C’est elle la voleuse. Accuse-la et oblige-la à avouer. Si tu ne le fais pas, moi je le ferai !
— Non, je te le défends ! protesta Edith. Je te l’ai dit, nous n’avons pas de vraies preuves. On ne peut accuser quelqu’un sans preuves. Tu ne diras pas un mot, Geraldine ! En ma qualité de chef de classe, je te l’interdis ! »
Les yeux de Geraldine lancèrent des éclairs.
« Nous verrons ! » dit-elle.
A ce moment, Muriel entra dans la salle. Elle sentit aussitôt l’hostilité de ses compagnes et elle s’arrêta sur le seuil de la porte.
Les élèves la regardèrent en silence, un peu déconcertées par sa brusque apparition. Edith se mit à parler à Dolly et Jane se tourna vers Emily. Mais Geraldine n’avait pas l’intention d’obéir aux ordres du chef de classe.
« Muriel, déclara-t-elle d’une voix sonore, qu’as-tu trouvé quand tu t’introduisais dans les bureaux des professeurs pour fouiller dans les tiroirs ? »
Muriel pâlit. Elle resta immobile, les yeux fixés sur Geraldine.
« Que veux-tu dire ? » balbutia-t-elle après quelques instants de silence. Sûrement personne n’avait deviné qu’elle cherchait les sujets d’examens.
« Tais-toi, Geraldine ! ordonna Edith d’un ton catégorique. Tu sais que je n’ai encore rien décidé ! »
Geraldine fit semblant de ne pas l’entendre.
« Tu sais très bien ce que je veux dire, reprit-elle, les yeux fixés sur Muriel. Tu sais ce que tu prends quand tu entres dans une pièce vide ou que tu cherches dans le bureau de quelqu’un.
— Je n’ai jamais rien pris ! s’écria Muriel. Qu’aurais-je pris ?
— Peut-être des porte-monnaie pleins d’argent, ou une broche en or, précisa Geraldine. Allons, avoue, Muriel ! Tu as l’air coupable, ne nie pas ! »
Muriel la regarda comme si elle ne pouvait en croire ses oreilles. Elle

interrogea du regard les élèves. Quelques-unes détournèrent la tête. Mary Lou pleurait, car cette scène lui paraissait odieuse. Edith regarda Geraldine avec colère. On ne pouvait plus arrêter les choses. Elles étaient déjà allées trop loin. Comment Geraldine osait-elle lui désobéir ?
Dolly était en colère elle aussi, mais contre Muriel qui, pensait-elle, par sa rougeur et sa confusion, s'avouait coupable. Elle blâmait Geraldine de désobéir à Edith, le chef de classe, pourtant, si Muriel était la voleuse, mieux valait régler l'affaire immédiatement.
« Tu crois que j'ai pris ce qui ne m'appartient pas ? demanda enfin Muriel avec un grand effort. Tu ne peux pas penser une chose pareille ?
— Nous le pensons toutes, déclara Geraldine. Pourquoi rôderais-tu partout comme tu le fais ? Et pourquoi fouillais-tu dans les tiroirs de Miss Parker ? Peux-tu donner une explication de ta conduite ? »
Non, Muriel ne le pouvait pas. Comment confesser qu'elle cherchait les sujets d'examens pour être sûre de réussir ? Décidément, quand on s'engage dans la voie du mal, on ne peut plus revenir sur ses pas. Elle cacha son visage dans ses mains.
« Je ne peux rien dire, déclara-t-elle, les joues ruisselantes de larmes. Mais ce n'est pas moi qui ai pris les porte-monnaie, l'argent et la broche ! Ce n'est pas moi !
— Si ! insista Geraldine. Tu es lâche aussi bien que voleuse. Tu ne veux pas avouer et rendre ce que tu as volé ! »
Muriel sortit en chancelant de la pièce. La porte se referma derrière elle. Mary Lou éclata en sanglots.
« Pauvre Muriel ! murmura-t-elle. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir pitié d'elle ! »

CHAPITRE XVI

Au milieu de la nuit

IL Y EUT un silence que seuls troublaient les sanglots de Mary Lou. La plupart des filles étaient muettes de chagrin et d'indignation. Geraldine paraissait contente d'elle. Edith, les lèvres serrées, réprimait son irritation. Geraldine la regarda et eut un sourire sarcastique.

« Pardon de t'avoir désobéi, Edith, déclara-t-elle. Mais il était temps, de s'expliquer avec Muriel. En ta qualité de chef de classe, tu aurais dû le faire toi-même. Puisque tu te taisais, c'était à moi de parler.

— Non ! riposta Edith. Je t'avais défendu de parler. Nous n'aurions pas dû accuser Muriel. Ce n'est pas juste puisque nous n'avons pas encore de preuves. Et je l'aurais interrogée en tête à tête… pas devant tout le monde, c'est certain ! »

Dolly sentit qu'Edith avait raison. Il aurait mieux valu attendre un peu, prendre le temps de la réflexion. Edith aurait pris Muriel à part. Maintenant l'accusation était portée, tout le monde savait. Que ferait Muriel ?

« Moi, j'approuve Geraldine, dit Dany en secouant ses boucles blondes. Je ne tiens pas à ce que tout mon argent disparaisse !

— Edith est notre chef de classe, ne l'oublie pas ! s'écria Dolly.

— Taisez-vous ! ordonna Edith. Impossible de revenir sur ce qui est fait. Voici la cloche du dîner, partons ! »

Gravement elles se dirigèrent vers le réfectoire. Muriel n'y était pas. Jane le remarqua tout de suite.

« Faut-il que j'aille chercher Muriel, Miss Parker ? demanda-t-elle.

— Non, elle a la migraine, elle est montée se coucher », répondit Miss Parker.

Les élèves échangèrent des regards. Ainsi Muriel n'avait pas le courage de se retrouver en face d'elles.

« Le remords ! » chuchota Geraldine à Betty, assez fort pour être entendue de Dolly et d'Edith.

Muriel était couchée quand les élèves de seconde division montèrent à leur

dortoir. Le visage dans l’oreiller, elle ne bougeait pas.
« Elle fait semblant de dormir, chuchota Geraldine.
— Tais-toi ! ordonna Jane à voix basse. Tu n’as déjà que trop parlé, Geraldine. En voilà assez pour ce soir ! Tais-toi ! »

Elle s’était cachée dans le placard , immobile comme une souris .

Geraldine déconcertée regarda Jane. Celle-ci lui rendit son regard. Geraldine n’en dit pas davantage. Bientôt les filles étaient couchées et les lumières éteintes. On n’entendit plus un son. Edith exigeait que le règlement fût respecté. Une après l’autre elles s’endormirent. Dany fut une des dernières à fermer les yeux, mais une enfant restait encore éveillée. C’était Muriel, bien entendu.
Elle était montée de bonne heure pour trois raisons. La première était qu’elle avait de nouveau la migraine, la seconde qu’elle ne voulait pas se trouver en face de ses compagnes, la troisième qu’elle voulait réfléchir. Elle avait eu peine à en croire ses oreilles quand Geraldine l’avait accusée injustement. Muriel n’avait rien pris. L’idée de s’approprier de l’argent ne lui serait jamais venue à l’esprit. Voleuse ! Geraldine l’avait appelée voleuse devant tout le monde. Ce n’était pas juste. C’était cruel, elle ne l’avait pas mérité !
Etait-ce complètement injustifié ? Après tout, des filles, deux au moins, l’avaient vue rôder partout, fouiller dans les tiroirs de Miss Parker et regarder aussi dans ceux de Miss Potts. Elles devaient la croire capable de tout.
« Est-ce possible que j’aie décidé de tricher ? se demanda Muriel. Que penserait maman si elle savait ? Mais, maman, c’est à cause de toi et de papa que je veux réussir ! Pas pour moi. Sûrement ce n’est pas si mal si je triche pour faire plaisir à mes parents et non pour moi.
— C’est mal ! disait sa conscience. Tu le sais. Tu vois où t’a conduite ta sottise ? Tu as été accusée de vol parce que tu avais été surprise en train d’ouvrir les tiroirs des professeurs !
— Je ne tricherai pas, je n’y penserai plus ! décida Muriel. J’échouerai à mes examens et j’expliquerai pourquoi à maman. C’est ce que je ferai. »
Ensuite les filles montèrent. Muriel entendit la remarque de Geraldine : « Elle fait semblant de dormir. » Aussitôt elle se rappela les accusations, les paroles blessantes. Personne n’avait pris sa défense.
La colère l’envahit. Comment osait-on l’accuser à tort, sans aucune preuve ? Rien ne persuaderait ses camarades qu’elle était innocente, elle en était sûre. Eh bien, elle leur donnerait raison ! Elle tricherait ! Elle se lèverait au milieu de la nuit et trouverait ces sujets. Elle savait où ils étaient, dans le bureau de Mam’zelle Dupont.
Muriel resta allongée dans l’obscurité, l’esprit enfiévré. On la prenait pour une voleuse ? Eh bien, elle volerait. Sa décision était prise. Elle lirait les questions d’examens, elle chercherait les réponses et elle étonnerait tout le monde en réussissant avec les meilleures notes ! Quelle revanche !
Elle n’eut aucune difficulté à rester éveillée jusqu’au moment où elle fut

sûre que tout le monde dormait. Ses yeux étaient fixés dans le vide, sa tête brûlait. Elle serrait les poings quand elle pensait à Geraldine.
Enfin elle jugea le moment venu. Elle s'assit sur son lit et jeta un coup d'œil autour d'elle. Un rayon de lune entrait par la fenêtre. Rien ne bougeait. Elle n'entendait que la respiration régulière des dormeuses. Elle glissa du lit, chaussa ses pantoufles et enfila sa robe de chambre. Son cœur battait à se rompre. Elle marchait sur la pointe des pieds. En passant, elle se heurta à un lit et retint son souffle, mais l'occupante du lit resta immobile. Elle sortit dans le corridor éclairé par la lune, descendit l'escalier et entra dans le bureau que Mam'zelle Dupont partageait avec Miss Potts. La lumière était éteinte. Mam'zelle s'était retirée dans sa chambre depuis longtemps.
Muriel s'approcha de la fenêtre pour s'assurer que les rideaux étaient bien tirés. Elle ne voulait pas risquer d'être vue. Ces rideaux étaient très épais et aucune lueur ne les traversait. Puis elle ferma la porte et donna la lumière. Elle s'approcha de la table à écrire où livres et papiers s'entassaient pêle-mêle, car Mam'zelle Dupont, contrairement à Mam'zelle Rougier, ne rangeait jamais rien. Muriel se mit à chercher dans ce fouillis. Elle examina deux fois chaque feuillet. Les sujets d'examens n'étaient pas là. Son cœur s'arrêta. Ils étaient peut-être dans les tiroirs. Pourvu que ces tiroirs ne fussent pas fermés à clé ! Mam'zelle était sujette à des crises de méfiance.
Elle essaya de les ouvrir. En vain. Quelle déception ! Mam'zelle devait avoir enfermé les sujets d'examens. Muriel s'assit, les genoux flageolants. Puis elle aperçut une clé dans le cendrier. Elle la prit, l'enfonça dans la serrure, et le tiroir s'ouvrit. Cela ressemblait à Mam'zelle de fermer avec soin le tiroir et de laisser la clé traîner sur la table !
Les mains tremblantes, Muriel fureta dans les papiers. Ah ! ces feuillets épinglés par Miss Parker ! les sujets d'examens de la seconde division ! Avec un soupir de soulagement, Muriel les prit. Elle s'apprêtait à les lire quand un bruit l'alerta. Son cœur battit la chamade. En un clin d'œil elle fut à la porte et éteignit la lumière. Puis elle ferma le tiroir et retourna à la porte pour écouter. Le bruit se renouvela. Qu'était-ce donc ? Quelqu'un marchait ! Muriel fourra les papiers dans la poche de sa robe de chambre. Il ne fallait pas être surprise dans le bureau de Mam'zelle Dupont.
En haut dans le dortoir, Dolly avait été réveillée par un choc imprimé à son lit. Après quelques instants d'immobilité, elle s'assit, se demandant ce qui l'avait tirée de son sommeil.
Elle allait se rallonger quand elle remarqua que le lit de Muriel était vide. On ne pouvait s'y tromper, car un rayon de lune l'éclairait.
Dolly regarda fixement le lit. Où était Muriel ? Etait-elle malade de nouveau ? Ou furetait-elle un peu partout, dans l'espoir de trouver un objet de valeur ?

Dolly jeta un regard sur le lit d'Edith. Il fallait avertir le chef de classe qui prendrait une décision, mais d'abord Dolly accorderait quelques minutes de grâce à Muriel.
Muriel ne revint pas. Dolly attendit impatiemment, puis résolut d'essayer de la trouver. Elle ne réveillerait pas Edith tout de suite. Elle suivrait elle-même Muriel. Comme un détective à la poursuite d'un voleur !
Elle mit ses pantoufles et sa robe de chambre et sortit du dortoir sans faire de bruit. Une fois dans le corridor, elle écouta, mais n'entendit rien.
Elle parvint à l'escalier. Muriel était peut-être en train de fouiller les pupitres de ses compagnes ou des élèves de première division. Dolly descendit rapidement. Elle arriva à la classe de première qui était fermée. Elle ouvrit. La salle était dans l'obscurité. Elle referma la porte qui grinça. Elle entra dans la classe de seconde division et appuya sur un commutateur. Ne voyant personne, elle éteignit, et elle allait sortir quand elle crut entendre un son. Elle alluma de nouveau. La porte d'un placard près de l'estrade se ferma brusquement.
Dolly fut saisie d'une vive émotion. Muriel était-elle là ? Ou quelqu'un d'autre ? Et si c'était un cambrioleur ? Non, ce ne pouvait être que Muriel. Mais pourquoi avait-elle quitté son lit en pleine nuit ?
Dolly s'approcha rapidement et tira la porte. Elle aperçut Muriel blottie dans un coin, toute tremblante. En entendant des pas, elle s'était esquivée du bureau de Mam'zelle et était entrée dans la classe de seconde. Elle s'était cachée dans le placard, immobile comme une souris. Dolly la regarda avec étonnement.
« Sors de là ! ordonna-t-elle. Tu as encore volé quelque chose ?
— Non », répondit Muriel, et elle sortit.
Elle enfonça la main dans sa poche. Dolly remarqua son geste.
« Qu'as-tu ? demanda-t-elle. Montre-moi ! Vite ! Que caches-tu ?
— Laisse-moi ! » cria Muriel, oubliant de ne pas faire de bruit.
Dolly saisit le poignet de Muriel. Celle-ci, au comble de la frayeur, lui envoya un coup de poing en pleine figure.
Alors Dolly perdit patience. Elle se jeta sur Muriel, la secoua et lui donna une gifle. Muriel tomba sur un pupitre en entraînant Dolly dans sa chute.
« Voleuse ! cria Dolly. Tu descends du dortoir pour voler des choses ! Donne-moi ce que tu as pris ! »
Muriel soudain n'eut plus la force de se débattre. Dolly l'obligea à sortir la main de sa poche. Les papiers qu'elle tenait s'éparpillèrent sur le parquet. Muriel cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots. Dolly ramassa les papiers.
« Tu es une tricheuse aussi ! déclara-t-elle d'une voix méprisante. Les sujets d'examens pour demain ! Muriel Wilson, tu es une voleuse et une tricheuse ! Tu n'aurais jamais dû venir à Malory !

— Remets les papiers dans le tiroir de Mam’zelle Dupont ! Que personne ne sache ! supplia Muriel. Ne le dis à personne !
— Je remettrai certainement les papiers dans le tiroir, déclara Dolly. Quant à ne le dire à personne, n’y compte pas ! »
Elle entraîna Muriel vers la porte.
« Montre-moi où tu les as pris ! » ordonna-t-elle.
Elle les remit à leur place et, les doigts tremblants, Muriel tourna la clé dans la serrure. Toutes deux remontèrent au dortoir. Les élèves dormaient toujours.
« Demain je préviendrai Edith, annonça Dolly. Elle décidera ce qu’il faut faire. Je suppose que tu seras renvoyée. Maintenant couche-toi et essaie de dormir ! »

CHAPITRE XVII

Où est Muriel ?

PERSONNE n’avait entendu revenir les deux filles. Personne ne se douta que Dolly et Muriel avaient quitté leurs lits et y revenaient. Bouleversée, Dolly resta éveillée pendant des heures, se demandant s’il ne fallait pas réveiller Edith tout de suite pour lui raconter ce qui s’était passé.

« Non, décida-t-elle à contrecœur. Toutes les autres se réveilleraient. Il faut que je voie Edith en tête-à-tête. »

Enfin, épuisée par tant d’émotions, elle s’endormit. Mais Muriel ne pouvait trouver le sommeil. Ce n’était pas la première fois. Souvent elle restait éveillée jusqu’à l’aube. Les événements de la nuit lui inspiraient un sentiment de panique. Pourtant peu à peu elle les oublia, tant était cruelle la migraine dont elle souffrait. Elle avait l’impression que des marteaux s’abattaient en cadence sur sa tête.

Que lui arrivait-il ? Devenait-elle folle ? Elle resta immobile, les yeux fermés. La douleur, au lieu de diminuer, devenait de plus en plus atroce. Bientôt elle ne put retenir ses gémissements. Alors le souvenir de Mme Walter lui revint à l’esprit. L’infirmière avait été si bonne pour elle pendant son séjour à l’infirmerie. Elle la soignerait et la soulagerait. Muriel était sûre qu’elle se sentirait mieux si elle entendait quelques paroles réconfortantes.

Elle s’assit péniblement. La lune éclairait les lits blancs garnis d’édredons multicolores.

Muriel quitta son lit lentement, car tout mouvement lui donnait des douleurs intolérables. Elle oublia sa robe de chambre, elle oublia ses pantoufles. D’un pas de somnambule, elle se dirigea vers la porte et sortit, petit fantôme en pyjama.

Comment trouva-t-elle la chambre de Mme Walter, elle ne le sut jamais. Mais l’infirmière fut brusquement réveillée par un coup frappé à sa porte.

« Entrez ! cria-t-elle. Qui est là ?

Elle donna la lumière, mais personne n’entra. On continuait à frapper.

Mme Walter fut étonnée et un peu alarmée.
« Entrez ! cria-t-elle de nouveau.
Ne recevant pas de réponse, elle ouvrit elle-même. Muriel tomba dans ses bras.
« Muriel ! Qu’avez-vous, ma petite ? Etes-vous malade ? cria Mme Walter en la faisant entrer dans sa chambre.
— Ma tête ! gémit Muriel. Elle éclate, madame Walter ! »
Il ne fallut pas longtemps à Mme Walter pour prendre une décision. Constatant que l’enfant était fiévreuse et tenait à peine debout, elle la fit coucher dans un lit confortable, dans une petite chambre voisine de la sienne. Elle lui donna un comprimé et une boisson chaude et mit une bouillotte à ses pieds. Elle accompagnait ses soins de douces paroles qui calmaient et berçaient Muriel.
« Maintenant vous allez dormir, conclut-elle. Demain matin vous vous sentirez mieux. »
Muriel s’endormit. Mme Walter, debout près de son lit, la regardait, intriguée. Il y avait là quelque chose d’anormal. Muriel avait un secret qui la tourmentait. L’infirmière l’avait déjà deviné pendant son séjour à l’infirmerie. Peut-être faudrait-il l’envoyer dans sa famille quelque temps.
Le matin, Dolly s’éveilla avec les autres quand la cloche sonna. Elle s’assit et se rappela les événements de la nuit. Le chef de classe ! Il fallait lui parler en tête-à-tête. Soudain Edith poussa une exclamation.
« Où est Muriel ? Son lit est vide ! »
Toutes regardèrent le lit vide de Muriel.
« Elle s’est peut-être levée de bonne heure, suggéra Emily. Nous la retrouverons au réfectoire. »
Dolly se sentit un peu inquiète. Pourquoi Muriel avait-elle quitté le dortoir si tôt ? Où était-elle ?
Muriel n’était pas au réfectoire non plus. Les élèves regardèrent sa place vide et l’inquiétude de Dolly augmenta. Sûrement Muriel ne s’était pas enfuie dans la nuit ! Mam’zelle Dupont surveillait le déjeuner ce jour-là. Dolly s’approcha d’elle.
« Où est Muriel, Mam’zelle ?
— Elle ne vient pas déjeuner », répondit Mam’zelle qui ignorait la raison de cette absence.
Miss Parker l’avait avertie à la hâte en la croisant dans le corridor.
« Je ne sais pas pourquoi. Elle doit être malade. »
Geraldine eut quelque remords. C’était elle qui avait accusé Muriel la veille. Qui sait si la pauvre fille n’avait pas quitté Malory ? Elle mangea en silence, sans appétit.

Une élève de première division, Cathy, avait entendu Miss Parker échanger quelques mots avec Miss Potts.
« Qu’a donc fait Muriel Wilson ? demanda-t-elle. Frisette disait tout à l’heure à Potty qu’elle serait renvoyée chez elle. Pourquoi ? »
Renvoyée ! Les élèves de seconde division se regardèrent. La directrice avait-elle découvert la vérité ? Savait-elle que Muriel avait volé ? Renvoyée, quelle honte !
« Ou elle a été surprise par un professeur, ou elle a avoué, déclara Geraldine. Mieux vaut nous taire. Mme Grayling ne voudra pas ébruiter l’affaire.
— Tu crois que Muriel a été renvoyée parce qu’elle a volé ? demanda Dany blanche comme un linge. Sûrement pas !
— Elle le mérite ! déclara Betty, d’une voix si méprisante que Dany sursauta. Tant mieux ! Nous n’avons pas besoin d’une voleuse à Malory ! »
Dolly était déconcertée par la tournure qu’avaient prise les événements. Elle ne savait pas s’il fallait révéler ce qui s’était passé dans la nuit. Si Muriel avait été renvoyée pour vol, à quoi bon raconter qu’elle avait essayé de tricher ? Maintenant, Muriel ne participerait pas aux examens. Inutile d’ajouter à sa honte.
Dolly avait un cœur généreux, même à l’égard de ceux qu’elle n’aimait pas. Elle réfléchit. Muriel était suffisamment punie. Elle regrettait de l’avoir giflée et renversée. Elle s’emportait trop vite ! Edith aurait parlé d’une voix calme et aurait repris les papiers sans frapper la coupable.
« Je suis vraiment incorrigible ! pensa Dolly en frottant son nez avec sa main. Quelle soupe au lait ! Que faire à présent ? Avertir Edith ou non ? »
Elle se décida pour la négative. Elle ne voyait pas la nécessité d’accabler une élève déjà cruellement punie. Aussi Dolly garda-t-elle le silence. La plupart de ses compagnes étaient moins discrètes et moins charitables, et l’absence de Muriel les faisait jaser. De l’avis général, un des professeurs avait dû découvrir que Muriel s’était emparée des porte-monnaie, de

l’argent, de la broche, et peut-être d’autres objets et l’avait dénoncée à Mme Grayling.
Chose curieuse, une des élèves semblait sincèrement affligée. C’était Dany.
« On n’a pas pu la renvoyer sans preuves, répétait-elle. Edith, Dolly, vous avez affirmé à Geraldine hier qu’il n’y avait aucune preuve contre Muriel. Que deviendra-t-elle ? Sera-t-elle acceptée dans une autre école ?
— Je ne crois pas, répliqua Geraldine. C’est bien fait pour elle !
— Ne sois pas si dure ! conseilla Jane. Je n’approuve pas Muriel, bien sûr, mais tu devrais être plus indulgente, Geraldine.
— J’avais raison de l’accuser, n’est-ce pas ? riposta Geraldine. Vous n’en aviez pas le courage, moi j’ai osé ! »
Les élèves de seconde décidèrent de ne pas interroger leurs professeurs. Mme Grayling ne tenait sans doute pas à ébruiter cette fâcheuse affaire. Moins on dirait, mieux cela vaudrait.
Aussi, à la grande surprise de Miss Parker, personne ne demanda des nouvelles de Muriel.
« C’est étrange, ce manque d’intérêt ! » pensa-t-elle, et elle ne dit rien non plus.
On ne savait pas si Muriel était retournée chez elle, mais le bruit courut qu’une voiture avait été vue dans l’avenue le matin. Peut-être M. Wilson qui venait chercher sa fille.
Il ne s’agissait pas de cela. Cette voiture était celle du médecin appelé au chevet de Muriel. Après l’examen, il prit à l’écart Mme Grayling et Mme Walter.
« Le moral est plus atteint que le physique, expliqua-t-il. Cette enfant a de graves soucis. Est-il arrivé un malheur dans sa famille ? En classe, a-t-elle été grondée ou punie ? »
Ni l’infirmière ni la directrice ne purent répondre. Autant qu’elles en pouvaient juger, M. et Mme Wilson allaient bien, et aucun incident n’avait eu lieu en classe. Interrogée, Miss Parker déclara que Muriel n’avait pas eu de très bonnes notes ces derniers temps, mais que, travaillant assidûment, elle n’avait pas reçu de reproches.
Après le départ du médecin, Mme Grayling retourna auprès du lit de Muriel.
« Ma chère enfant, dit-elle avec douceur, nous pensons que le mieux est que vous retourniez chez vous d’ici quelques jours. Là-bas, vous vous rétablirez beaucoup plus vite. »
Elle fut stupéfaite de la réaction de Muriel. Celle-ci s’assit sur son lit et repoussa ses cheveux d’un geste de désespoir.
« Oh ! non, madame Grayling, ne me renvoyez pas, je vous en supplie !
— Vous renvoyer ? dit la directrice étonnée. Que voulez-vous dire ? »
Muriel éclata en sanglots. Mme Walter accourut et fit signe à Mme Grayling de se retirer.

« Il ne lui faut pas d’émotion, chuchota-t-elle. Laissez-la, je vais essayer de la calmer. »
Mme Grayling sortit. Pourquoi Muriel pensait-elle qu’elle était renvoyée ? Il y avait là un mystère à éclaircir.
Muriel mit longtemps à se calmer. Elle croyait vraiment que Mme Grayling voulait la renvoyer. Dolly avait peut-être parlé. Ou bien Geraldine. Et Mme Grayling avait décidé qu’elle ne pouvait pas la garder. Muriel ne dormait plus, sa température montait, à la grande inquiétude de Mme Walter.
Certaines élèves de seconde division regrettaient de n’avoir pas pu dire au revoir à Muriel. Elle n’inspirait guère la sympathie, mais on avait pitié d’elle. Mary Lou tout particulièrement. Pendant la récréation, elle confia ses inquiétudes à Dany.
« Dany, c’est affreux ! Que dira la pauvre Muriel à ses parents ? C’est une si grande honte d’être renvoyée !
— Ne parlons plus d’elle, Mary Lou, protesta Dany. Ecoute… nous avons dix minutes, n’est-ce pas ? J’ai un paquet très pressé à envoyer ce matin et je n’ai pas de ficelle. Sois gentille, procure-m’en. J’ai le papier d’emballage. »
Mary Lou, malgré ses recherches, ne trouva pas de ficelle. Quand elle annonça son échec à Dany, la cloche sonnait pour les cours.
« Tant pis ! s’écria Dany. Emily m’en a donné un peu. Je m’esquiverai pour porter le paquet à la poste cet après-midi. J’ai une demi-heure libre parce que mon professeur de piano ne vient pas aujourd’hui.
— Est-ce tellement pressé ? demanda Mary Lou. Je pourrais le porter pour toi, si tu veux.
— Non, tu ne serais pas de retour à temps, répliqua Dany. Il faudrait prendre le raccourci par la falaise, mais il y a tant de vent que tu serais emportée dans la mer ! »
Elle-même ne put sortir, car le professeur de piano arriva, et elle fut appelée. Elle laissa le paquet dans son pupitre.
« Quel ennui ! confia-t-elle pendant le goûter à Brigitte et à Mary Lou. Je voulais porter mon paquet à la poste, mais j’ai été obligée de prendre ma leçon de musique. Maintenant Miss Parker m’attend pour m’expliquer des problèmes de géométrie. Qui sait combien de temps elle me gardera ?
— Pourquoi ce paquet est-il si urgent ? demanda Brigitte. Est-ce pour un anniversaire ?
— Oui, répondit Dany après une hésitation. C’est cela. S’il ne part pas aujourd’hui, il n’arrivera pas à temps. »
Mary Lou regarda le visage soucieux de Dany et eut envie de rendre service à son amie.
« Je suis libre à sept heures après l’étude, pensa-t-elle. J’ai une demi-heure avant le dîner. Ce n’est pas suffisant si je prends la grand-route, et la

falaise avec ce vent… et il fera nuit noire ! »
Elle y réfléchit tout l’après-midi.
« Je suis trop peureuse ! conclut-elle. Pour une amie, il faut tout risquer. Dany serait si contente que son paquet d’anniversaire parte aujourd’hui ! C’est décidé, j’irai. Je ne le dirai à personne parce que c’est contraire au règlement. Si Edith savait, elle me le défendrait. »
La petite Mary Lou résolut donc d’affronter la tempête et de s’aventurer sur la falaise dans l’obscurité. Bien d’autres plus âgées et plus audacieuses n’en auraient pas eu le courage.

CHAPITRE XVIII

Mary Lou a disparu

APRÈS L'ÉTUDE, ce soir-là, Mary Lou retourna à la classe de seconde division, vide maintenant à l'exception de Brigitte qui mettait de l'ordre. Mary Lou ouvrit le pupitre de Dany et fureta à l'intérieur.

« Que cherches-tu dans le pupitre de Dany ? demanda Brigitte. Si elle a oublié quelque chose, je le lui porterai. Tu l'agaces à force d'être toujours auprès d'elle !

— Je veux simplement lui rendre service ! protesta Mary Lou. Je vais porter ce paquet à la poste. Ne le dis pas, Brigitte. Je sais que c'est contraire au règlement. »

Brigitte regarda Mary Lou avec surprise.

« Toi, désobéir au règlement ! s'écria-t-elle. Je parie que c'est la première fois. Tu es folle si tu crois que tu as le temps d'aller à la poste avant le dîner !

— Je passerai par la falaise », expliqua vaillamment Mary Lou, bien que le cœur lui manquât à cette idée. J'en ai pour dix minutes.

— Mary Lou, tu es folle ! répéta Brigitte. Tu n'entends pas le vent ? Et il fait noir comme dans un four. Tu seras emportée par-dessus les rochers !

— Non, répliqua Mary Lou dont les craintes redoublaient. Ce n'est qu'un petit service à rendre à une amie. Je sais que Dany souhaite que ce paquet parte aujourd'hui.

— Dany n'est pas ton amie ! protesta Brigitte jalouse.

— Mais si ! affirma Mary Lou avec tant de certitude que Brigitte fut exaspérée.

— Tu es trop sotte pour comprendre que Dany te supporte parce que tu l'aides à faire ses devoirs de français, reprit Brigitte. Sans cela elle ne t'accorderait pas un regard, elle me l'a dit. »

Mary Lou regarda Brigitte, le paquet dans ses mains. Elle était très malheureuse.

« Ce n'est pas vrai !

— Mais si ! insista Brigitte. Dany me l'a dit plusieurs fois. Comment une fille

comme Dany pourrait-elle souhaiter l'amitié d'une petite sotte comme toi ? Tu lui es utile, c'est tout. Si tu n'étais pas si vaniteuse, tu l'aurais déjà compris. »
Brigitte parlait d'un ton convaincu. Les larmes aux yeux, Mary Lou prit le paquet et se dirigea vers la porte.
« Mary Lou, tu ne vas pas à la poste après ce que je viens de te dire ? cria Brigitte. Ce serait stupide !
— J'y vais pour Dany parce que je suis son amie, répondit Mary Lou d'une voix tremblante. Moi, je l'aime bien et je veux lui rendre service. »
Elle sortit. Brigitte continua à ranger les livres sur les étagères, puis essuya le tableau noir. Elle ne répéta pas à Dany sa conversation avec Mary Lou. Elle avait un peu honte d'avoir tant parlé. Dany serait peut-être mécontente si elle savait, mais elle serait sans doute débarrassée de la compagnie de cette petite sotte de Mary Lou qui n'avait d'autre mérite que sa connaissance du français !
A sept heures et demie, la cloche du dîner sonna. Les élèves accoururent de toutes les directions et entrèrent dans le réfectoire.
« Du cacao, ce soir ! Du jambon ! De la confiture ! Des petits pains ! De la brioche ! »
Elles prirent place autour des tables. Miss Parker remplit les bols. Elle jeta un regard autour d'elle.
« Deux chaises vides ? Oh ! Muriel, bien sûr. Qui est l'autre ?
— Mary Lou, répondit Edith. Je l'ai vue après l'étude. Elle ne va pas tarder à venir, Miss Parker. »
Mais cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent, et Mary Lou ne revenait pas. Miss Parker fronça les sourcils.
« Pourtant elle a dû entendre la cloche ! Voyez si vous pouvez la trouver, Edith. »
Edith partit en courant et revint dire que Mary Lou n'était nulle part. Brigitte hésita un moment. Elle était la seule à savoir où était Mary Lou. Le dire, ce serait dénoncer une désobéissance. Sûrement elle serait bientôt de retour. Peut-être avait-elle dû attendre à la poste. Soudain Brigitte se rappela que la poste fermait à sept heures. Le paquet ne partirait pas ce soir. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Alors qu'était-il arrivé à Mary Lou ?
Brigitte sentit son sang se glacer dans ses veines. Et si le vent avait poussé la petite Mary Lou au bas de la falaise ? Si elle était étendue sur les rochers, morte ou grièvement blessée ? Cette idée était si affreuse que Brigitte s'étrangla avec un morceau de brioche. Dany lui donna une tape dans le dos. Brigitte lui parla à voix basse.
« Dany, il faut que je te dise quelque chose après le dîner ! Allons dans la salle de musique où nous serons seules. »

Dany hocha la tête. Dès que le repas fut fini, elle se rendit dans la salle de musique et donna la lumière.
« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à Brigitte qui avait l'air d'une âme en peine.
— C'est Mary Lou ! Je sais où elle est allée.
— Alors pourquoi ne l'as-tu pas dit à Miss Parker ? demanda Dany. Qu'y a-t-il donc, Brigitte ?
— Dany, elle a porté ton paquet à la poste après sept heures, expliqua Brigitte. Elle est passée par la falaise. Crois-tu qu'un accident lui est arrivé ? »
Dany mit un moment à comprendre.
« Elle a porté mon paquet à la poste ? Pourquoi ? A cette heure-ci ?
— Elle voulait te rendre service malgré l'obscurité et le vent, expliqua Brigitte.
— Pourquoi ne l'as-tu pas retenue ? demanda Dany.
— J'ai essayé, répondit Brigitte. Je lui ai même dit que tu n'étais pas son amie, que tu la tolérais parce qu'elle t'aidait à faire tes devoirs de français. Tu me l'as répété je ne sais combien de fois, Dany. Je pensais qu'après cela elle n'aurait plus envie de porter ton paquet.
— Et elle est partie quand même ? interrogea Dany d'une voix étranglée.
— Oui, elle a répliqué qu'elle était ton amie, déclara Brigitte d'un ton moqueur. Qu'elle t'aimait bien et qu'elle voulait te rendre service. »
Brigitte fut étonnée de voir des larmes dans les yeux de Dany qu'elle n'avait jamais vue pleurer.
« Qu'as-tu ? demanda Brigitte surprise.
— Tu ne peux pas comprendre ! répondit Dany en essuyant ses yeux. Dire qu'elle est sortie par cette tempête et qu'elle a pris le raccourci de la falaise ! Pauvre Mary Lou ! Où est-elle maintenant ?
— Tu crois qu'il lui est arrivé un accident ? »
Dany devint très pâle.
« Non, non, ne dis pas cela ! s'écria-t-elle. Comme ce serait affreux ! Je ne me le pardonnerais jamais !
— Ce ne serait pas ta faute, fit observer Brigitte.
— Si, tu ne comprends pas ! cria Dany. Pauvre Mary Lou ! Tu lui as affirmé que je n'avais pas d'amitié pour elle, qu'elle m'était simplement utile ? Mais je l'aime bien ! Mille fois plus que je ne t'aime, toi ! Elle est bonne et généreuse ! D'abord j'ai été égoïste et intéressée, mais je me suis attachée à elle. Elle donne tout et ne demande rien.
— Tu m'as dit toi-même, je ne sais combien de fois, que tu ne la supportais que parce qu'elle t'était utile, balbutia Brigitte déconcertée.
— Je le sais. J'ai été affreuse. C'était pour mettre fin à tes taquineries. Je ne me consolerai jamais si quelque chose lui arrive. Je vais la chercher. Je vais voir si je peux la trouver !

— Tu ne peux pas ! protesta Brigitte effrayée. Ecoute le vent, c’est une vraie tempête !
— Si Mary Lou a pu sortir avec ce vent pour mettre mon paquet à la poste, moi je le peux pour aller à son secours ! » riposta Dany.
Brigitte n’avait jamais vu, sur son visage sans personnalité, cette expression déterminée.
« Dany… » commença Brigitte.
Mais Dany avait déjà quitté la petite salle de musique. Elle courut au dortoir et y prit son imperméable. Elle l’enfila et, dans le vestiaire, elle mit ses bottes. Personne ne la vit. Puis elle sortit de l’école en s’éclairant de sa lampe électrique, car il faisait nuit noire.
La pluie tombait et le vent hurlait. Dany eut la respiration coupée tandis qu’elle se dirigeait vers la falaise. Que serait-ce là-haut ? Elle risquait d’être emportée. Elle promenait le rayon de sa lampe électrique de tous côtés. Elle ne voyait que quelques buissons ruisselant d’eau. Elle poursuivait son chemin en criant :
« Mary Lou ! Mary Lou ! Où es-tu ? »
Le vent emportait ses appels et les jetait par dessus la falaise. Les mains en porte-voix, elle cria encore :
« Mary Lou ! Mary Lou ! Mary Lou ! »
Une faible réponse lui parvint : « Ici ! Ici ! Au secours ! »

CHAPITRE XIX

Une héroïne

DANY s’immobilisa pour écouter. La réponse retentit de nouveau, à peine distincte dans le vent. « Au secours ! Au secours ! Au secours ! »

Elle semblait venir d’un peu plus loin. Luttant contre l’ouragan, Dany arriva à un endroit où la falaise tombait à pic sur la plage, quelque vingt mètres plus bas. Elle suivit le bord avec prudence, sans oser trop en approcher car le vent était si fort ! La voix de Mary Lou frappa de nouveau ses oreilles, plus nette cette fois.

« Au secours ! Au secours ! »

Mary Lou n’était pas très loin. Pour ne pas être emportée par la rafale, Dany s’allongea sur le sol mouillé et rampa, en s’accrochant aux touffes d’herbe.

Elle se trouva bientôt devant une échancrure, là où la falaise s’effritait et formait une succession d’étroites corniches qui descendaient vers la mer. Couchée tout de son long, elle projeta le rayon de sa lampe par-dessus les rochers.

Et là, quelques mètres plus bas, son visage pâle levé vers la clarté, Mary Lou se cramponnait à des touffes d’herbe.

« Au secours ! cria-t-elle de nouveau en voyant la lueur. Au secours ! Je ne pourrai pas tenir beaucoup plus longtemps ! »

Dany fut terrifiée. Elle comprenait que, si Mary Lou lâchait les herbes, elle s’écraserait sur la plage. Cette pensée lui serra le cœur. Que faire ?

« Je suis ici, Mary Lou ! cria-t-elle. Tiens bon, je vais chercher du secours !

— Dany, c’est toi ? Ne pars pas ! Je tomberai dans une minute ! Je suis à bout ! »

En quelques secondes, Dany examina la situation. Elle n’avait pas le temps de courir à Malory. Les forces de Mary Lou s’épuisaient, ses doigts crispés s’entrouvriraient et ce serait la chute terrible. Il fallait agir tout de suite. La ceinture de son imperméable ! Celle de sa robe ! Si elle les attachait ensemble et les jetait, Mary Lou pourrait les saisir. Seraient-elles assez

longues ?
Elle défit ses ceintures avec des doigts qui tremblaient, sans cesser de parler à Mary Lou.
« Je te sauverai, n'aie pas peur ! Attends une minute ! Je fais une corde avec mes ceintures et je vais te les lancer. Tiens bon, Mary Lou ! Tiens bon ! Tout ira bien, tu verras ! »
Mary Lou, un peu réconfortée, tint bon. Elle avait eu si peur quand, poussée par le vent, elle avait roulé par-dessus la falaise. Elle ne savait pas comment elle était parvenue à s'accrocher aux touffes d'herbe. Une éternité, lui semblait-il, s'était écoulée quand elle avait enfin entendu la voix de Dany. Maintenant Dany était là et l'aiderait. Malgré les affirmations de Brigitte, Dany était son amie.
Dany, à plat ventre, s'étira autant qu'elle le put. Un énorme ajonc se dressait tout au bord de la falaise. De son bras gauche, elle étreignit le tronc sans se soucier des épines qui l'égratignaient et cet appui lui donna du courage. Un cri désespéré monta à ses oreilles.
« Dany, la touffe d'herbe cède ! Je vais tomber ! Vite ! Vite ! »
Dany se hâta de jeter la corde improvisée faite avec ses deux ceintures. Mary Lou l'attrapa et l'enroula autour de son poignet.
« Tu l'as ? demanda Dany avec anxiété. Tu ne risques plus de tomber ?
— Non, je ne crois pas. Mes pieds ont trouvé un appui, répondit Mary Lou rassurée. Je ne t'entraînerai pas, n'est-ce pas, Dany ?
— Non, mais je ne crois pas être assez forte pour te remonter, répliqua Dany désespérée. Les ceintures pourraient se rompre et tu tomberais. Je ne vois pas ce que nous pouvons faire, sinon attendre du secours.
— Oh ! ma pauvre Dany, c'est terrible pour toi ! gémit Mary Lou. Je regrette d'avoir voulu porter ce paquet à la poste.
— C'était très gentil de ta part, affirma Dany sans savoir ce qu'elle disait. Mais tu as toujours été bonne, Mary Lou. Je suis ton amie, tu le sais, n'est-ce pas ? Brigitte m'a répété ce qu'elle l'avait dit. N'en crois pas un mot. Je t'aime bien. Tu es ma meilleure amie.
— J'ai compris que Brigitte avait menti dès que j'ai entendu ta voix et que j'ai su que tu venais me chercher ! s'écria Mary Lou dans l'obscurité. Je crois que tu es une héroïne, Dany !
— Non, répondit Dany. Je suis une fille horrible. Tu ne te doutes pas à quel point je suis horrible !
— Quelle drôle de conversation au bord d'une falaise par une nuit de tempête ! constata Mary Lou avec un effort pour être gaie. Dany, quand viendra-t-on à notre secours ?

— Seule Brigitte sait que je suis sortie, répondit Dany. Quand elle verra que je ne rentre pas, sûrement elle ira trouver Miss Parker et on nous enverra du secours. J'espère qu'elle aura l'esprit d'avertir les professeurs. »
C'est ce qu'avait fait Brigitte. Elle avait attendu une demi-heure, puis, en proie à de vives inquiétudes, elle s'était mise à la recherche de Miss Parker et lui avait fait part de ses craintes au sujet de Mary Lou et de Dany.
« Quoi ? Sur la falaise en pleine nuit ? Par ce temps ! Quelle folie ! » s'écria Miss Parker qui se hâta de courir chez Mme Grayling.
Quelques minutes plus tard, une équipe de secours partait avec des lampes électriques, des cordes et des thermos pleines de chocolat chaud. Il ne fallut pas longtemps pour trouver les deux filles. Mme Grayling poussa une exclamation.
« Elles auraient pu se tuer toutes les deux ! »
Dany était presque aussi épuisée que Mary Lou. Les sauveteurs la virent à plat ventre sur le sol, un bras passé autour du tronc d'un ajonc, tenant deux ceintures nouées ensemble auxquelles Mary Lou se cramponnait.
Une corde fut jetée à Mary Lou, elle s'y cramponna et fut hissée en haut de la falaise. Dany se releva avec un soupir de soulagement ; ses jambes étaient engourdies et Miss Parker dut la soutenir.
Un robuste jardinier ramena Mary Lou en haut de la falaise, puis défit les cordes et l'aida à se mettre debout.
« Donnez-lui à boire, madame, déclara-t-il. Elle est gelée ! »
Le chocolat chaud réconforta les deux filles. Ensuite, au bras de Miss Parker, Dany retourna à l'école, suivie par le jardinier qui portait Mary Lou et par les autres sauveteurs.
« Mettez ces deux petites au lit ! ordonna Mme Grayling à Mme Walter. Elles ont vécu des moments tragiques. J'espère qu'elles n'ont pas attrapé une pneumonie. Dany, vous avez sauvé Mary Lou, il n'y a aucun doute. Je suis très fière de vous ! »
Dany ne répondit pas. A la grande surprise de Mme Grayling, elle baissa la

tête et se détourna. La directrice n’eut pas le temps de se demander la cause de cette étrange altitude. Elle se hâta d’aider Mme Walter à déshabiller Mary Lou et à la coucher. Les deux filles furent bientôt dans des lits chauds. Quand elles eurent fait un léger repas, elles tombèrent dans un profond sommeil.
Les élèves de seconde division étaient trop inquiètes pour dormir. Brigitte leur avait raconté le départ de Mary Lou et celui de Dany. Elles savaient qu’on avait envoyé des secours. Elles entendaient hurler le vent et des idées terrifiantes leur venaient à l’esprit. La lumière éteinte, elles continuèrent à chuchoter. Edith, qui partageait leur anxiété, ne les réprimanda pas. Ce n’était pas une soirée comme les autres.
Enfin des pas résonnèrent dans le corridor. Des nouvelles ! Toutes s’assirent sur leur lit.
Miss Parker entra et alluma le plafonnier. Sept paires d’yeux se fixèrent sur elle et lui adressèrent une muette interrogation. Elle décrivit les dangers courus par Mary Lou que Dany avait sauvée grâce à son ingéniosité et à son courage.
« Dany est une héroïne ! s’écria Dolly. Je ne l’aimais pas beaucoup, Miss Parker, mais maintenant je l’admire. C’est une héroïne !
— Vous avez raison, approuva Miss Parker. Je ne l’aurais jamais crue capable d’un tel acte. Elle est à l’infirmerie, je crois qu’elle sera vite remise. Nous l’applaudirons quand elle descendra en classe. »
Elle éteignit la lumière et s’en alla. Avant de s’endormir, les élèves commentèrent ces événements surprenants. Dire que Dany avait sauvé une de ses compagnes ! Brigitte se trompait donc quand elle affirmait que le seul intérêt de Mary Lou pour Dany était ses connaissances en français !
« Il faut que Dany aime beaucoup Mary Lou, fit remarquer Dolly, exprimant la pensée générale. J’en suis contente. C’était si mesquin de se servir d’elle sans lui donner d’affection !
— Je me demande ce qu’est devenu le paquet ! s’écria Bella. Mary Lou n’est pas arrivée jusqu’à la poste qui d’ailleurs aurait été fermée. Je parie que personne n’a pensé à ce paquet.
— Nous irons le chercher demain, proposa Edith. Nous ne sommes pas nombreuses ce soir dans notre dortoir, seulement sept ! Muriel est partie, Dany et Mary Lou sont à l’infirmerie. Quand je pense qu’elles pourraient être au pied de la falaise ! »
Le vent se mit à hurler autour de la tour du Nord. Les filles se blottirent dans leur lit.
« Dany a été très courageuse, déclara Dolly, mais je me demande comment Mary Lou, qui est si peureuse, a osé sortir par cette tempête !
— On ne peut jamais savoir d’avance ce que feront les gens, dit Irène.
— Ça c’est bien vrai ! approuva Dolly. Aujourd’hui tu as mis ta grammaire

française dans le placard des jeux et tu as essayé d’introduire ta raquette de tennis dans ton pupitre. Qui sait ce que tu feras demain ! »

CHAPITRE XX

Le mystérieux paquet

PASSER des examens au milieu de tant d'émotions n'était guère facile. L'aventure de Dany et de Mary Lou faisait le sujet de toutes les conversations. Les deux filles ne parurent pas en classe ce jour-là.

Mme Walter les retint à l'infirmerie pour être sûre qu'elles n'avaient pas pris froid.

Pendant la récréation qui suivait le déjeuner, Dolly, Edith, Irène et Bella allèrent à la recherche du paquet sur la falaise. Le vent s'était apaisé, le soleil avait brillé toute la journée. Tout en suivant l'étroit sentier, les quatre filles admiraient la mer d'un bleu d'azur.

« Ce doit être là que Mary Lou a glissé, déclara Dolly en montrant l'échancrure de la falaise. Et voilà sûrement l'ajonc auquel Dany s'est cramponnée. »

Elles se représentaient la scène tragique : la nuit noire, les hurlements du vent et de la mer qui se brisait sur les rochers ! Edith eut un frisson.

« Et nous qui ne nous doutions de rien ! murmura-t-elle. Venez. Cherchons ce paquet. Mary Lou a dû le laisser tomber par ici. »

Elles explorèrent les alentours. Ce fut Dolly qui trouva le paquet dans l'herbe à quelque distance. Il était en piteux état.

« Je l'ai ! cria-t-elle en courant le ramasser. Il est défait, le papier est déchiré !

— Il ne tient plus, constata Edith. Mieux vaut l'enlever complètement. »

Dolly enleva donc le papier et déversa le contenu sur l'herbe. Les quatre filles ne purent retenir une exclamation de surprise. Elles avaient devant les yeux plusieurs porte-monnaie de dimensions et de formes différentes, ainsi que trois petites boîtes blanches. Dolly en ouvrit une. Une broche en or brillait à l'intérieur. Elle la regarda, déconcertée, et la montra à Edith.

« N'est-ce pas la broche d'Emily, celle qu'elle a perdue ?

— Ses initiales sont gravées à l'intérieur », déclara Edith d'une voix tremblante.

Elle prit la broche et l'examina.

« Oui, c’est celle d’Emily, annonça-t-elle. Voici ses initiales. »
Edith ouvrit une autre boîte. Elle contenait une chaîne d’or.
« La chaîne de Cathy ! s’écria Irène. Je l’ai vue à son cou. Comment ces bijoux se trouvent-ils dans ce paquet ? Est-ce bien le paquet fait par Dany que nous avons trouvé ? »
Edith rassembla les divers objets. Son visage était très grave.
« J’en ai peur, répliqua-t-elle. Ces porte-monnaie, nous savons à qui ils appartiennent. Voici celui de Brigitte. Et celui de Mary Lou. Et celui-ci est à Betty. »
Les quatre filles restaient clouées sur place.
« Si c’était le paquet que Mary Lou portait à la poste pour Dany, comment Dany a-t-elle pu mettre ces objets dedans ? reprit Edith, exprimant la pensée de ses compagnes.
— C’est Muriel qui les a volés, nous le savons ! s’écria Dolly. Où Dany les a-t-elle trouvés ? Essayait-elle de protéger Muriel ?
— Il faut le savoir, déclara Irène. Edith, portons ces bijoux et ces porte-monnaie à Mme Grayling. Nous ne pouvons pas les garder.
— Non, convint Edith. Partons. »
Elles retournèrent à Malory, muettes, surprises et inquiètes. Elles avaient dans les mains les objets qu’elles avaient accusé Muriel d’avoir pris. Dany, d’une façon quelconque, s’en était emparé et, pour une raison incompréhensible, les envoyait à quelqu’un. Mary Lou avait risqué sa vie pour porter le paquet à la poste et Dany l’avait sauvée. C’était à n’y rien comprendre.
« C’est un vrai mystère, déclara Bella. Quel dommage que Muriel ait été renvoyée ! Nous aurions pu lui montrer notre trouvaille. »
Comme les autres, elle ignorait que Muriel était toujours à l’infirmerie de Malory.
La cloche sonnait pour l’étude quand elles arrivèrent à l’école. Elles rencontrèrent Miss Parker qui se rendait en seconde division et lui demandèrent la permission de se rendre chez Mme Grayling.
« Nous avons trouvé le paquet que Mary Lou devait mettre à la poste et nous désirons le montrer à Mme Grayling, expliqua Edith.
— Très bien. Ne restez pas trop longtemps ! » ordonna Miss Parker en s’éloignant.
Les quatre filles montèrent au bureau de Mme Grayling. Elles frappèrent à la porte.
« Entrez ! » dit une voix grave.
La directrice était seule. Elle regarda ses visiteuses avec surprise, puis elle sourit, car elle les aimait toutes, même l’étourdie Bella.
« Madame Grayling, nous avons trouvé le paquet que Mary Lou allait mettre à la poste pour Dany, commença Edith en s’avançant. Et voici les

objets qui étaient à l’intérieur. Le papier était si mouillé qu’il s’est déchiré. »
Elle plaça les porte-monnaie et les boîtes sur la table de la directrice.
Mme Grayling les regarda avec stupéfaction.
« Tout cela appartient-il à Dany ? demanda-t-elle. C’est bien elle qui a fait le paquet ? »
Il y eut un silence gêné.
« Ce sont des objets qui appartiennent à diverses élèves, madame Grayling, dit enfin Edith. Ils avaient disparu, on les avait cherchés partout. Ces porte-monnaie contenaient de l’argent, ils sont vides à présent. »
Le visage de Mme Grayling changea. Ses yeux prirent une expression sévère. Elle se redressa.

« Expliquez-vous un peu plus clairement, Edith ! ordonna-t-elle. Dois-je comprendre que ces objets ont été volés aux élèves pendant ce trimestre ?
— Oui, madame Grayling, répondit Edith, et les autres hochèrent la tête.
— Vous croyez que Dany les a pris ? » demanda Mme Grayling après un petit silence.
Les quatre filles s’interrogèrent du regard.
« Nous avions accusé Muriel, répliqua Edith. Nous savons qu’elle a été renvoyée et nous pensions…
— Un moment ! » s’écria Mme Grayling d’une voix si sèche que les élèves sursautèrent. « Muriel renvoyée ! Que voulez-vous dire ? Elle est à l’infirmerie, sous la surveillance de Mme Walter ! Elle y est montée l’autre soir avec une migraine atroce, et nous la gardons sous observation, car nous ne savons pas trop ce qu’elle a. »
Edith, Bella, Irène et Dolly restaient déconcertées. Edith, rouge comme une pivoine, se reprochait d’avoir ajouté foi aux bruits qui couraient, peut-être parce qu’elle n’aimait pas Muriel. Ses compagnes avaient le souffle coupé.
Mme Grayling reprit la parole.
« C’est extraordinaire ! dit-elle. Je n’y comprends rien. Pourquoi avez-vous

cru que Muriel était renvoyée ? Et pourquoi avez-vous cru qu'elle avait volé ? Je suis sûre qu'elle en est incapable. Vous le savez, elle a obtenu une bourse grâce à son travail et nous avons eu sur elle d'excellents renseignements.
— Je savais bien qu'il ne fallait pas l'accuser sans preuves, balbutia Edith, mais… mais…
— L'une de vous l'a traitée de voleuse, je suppose. Quand ?
— Avant-hier soir, madame Grayling, répondit Edith, la tête baissée, car les yeux de la directrice étaient devenus très durs.
— Avant-hier soir, répéta Mme Grayling. Ah ! tout s'explique. C'est pour cela que Muriel, se sentant malade, est allée réveiller Mme Walter. Vous imaginiez qu'elle avait été renvoyée. Un bruit qui a couru, je suppose, et que vous avez cru parce que vous désiriez y croire ? Vous auriez pu faire un grand tort à une innocente !
Dolly se rappelait qu'elle avait frappé Muriel l'autre nuit dans la salle des loisirs de seconde division. Certes, Muriel avait triché, mais ce n'était pas à elle à la réprimander et à la punir. Elle regarda Mme Grayling et comprit qu'elle devait avouer ce qui s'était passé entre Muriel et elle. C'était cette scène, elle en était sûre, qui avait causé la maladie de Muriel. Dolly se sentait coupable.
« Puis-je vous dire un mot à vous seule, madame Grayling ? demanda-t-elle. Il s'agit de quelque chose que personne, à part vous, ne doit savoir.
— Attendez un moment dans le couloir », ordonna Mme Grayling en faisant un signe à Edith, à Bella et à Irène. « Je vous rappellerai quand j'aurai entendu ce que Dolly veut me dire. »
Toutes les trois sortirent et fermèrent la porte, très intriguées. Quel était donc ce secret ? Pourquoi Dolly ne pouvait-elle le révéler en leur présence ? Dolly raconta qu'elle avait suivi Muriel et l'avait surprise dans le placard de la salle de classe de seconde division, les sujets d'examens dans sa poche. « Je l'ai traitée de tricheuse, ce qui était vrai, je l'ai frappée, continua Dolly. Et je l'ai traitée de voleuse aussi. J'ai affirmé que, le lendemain matin, je dirais tout à Edith et qu'elle serait renvoyée. Elle a été effrayée. C'est sans doute la cause de cette migraine qui l'a obligée à réveiller Mme Walter. Nous avons pensé qu'on avait découvert ses vols et qu'on l'avait renvoyée sans ébruiter l'affaire.
— Eh bien ! s'écria Mme Grayling après le récit. Il s'en passe des choses dans cette école ! C'est incroyable ! Voulez-vous dire, Dolly, que Muriel et vous, vous vous êtes battues dans la classe de seconde division en pleine nuit ? J'espère que vous n'en êtes pas fière.
— Pas du tout, reconnut Dolly. Je regrette beaucoup, mais je n'ai pas pu réprimer ma colère. C'est si lâche de tricher !
— Quelle chose étrange ! murmura pensivement Mme Grayling. Muriel a

gagné une bourse, elle ne devrait pas avoir besoin de tricher. Il y a là un mystère à éclaircir. Muriel a-t-elle beaucoup d'amies ?
— Non, elle est si irritable, madame Grayling ! répondit Dolly après une hésitation. Elle a très mauvais caractère. Jane est la seule qui ait la patience de la supporter.
— Je regrette de ne l'avoir pas su plus tôt, soupira Mme Grayling. Je comprends pourquoi elle a été si bouleversée quand je lui ai proposé de retourner chez elle. Je pensais qu'elle s'y remettrait plus vite. Elle a cru que je la renvoyais parce qu'elle était accusée de voler et de tricher. Pauvre Muriel ! Elle n'a pas été heureuse chez nous. »
Dolly garda le silence. Elle sentait que Mme Grayling ne l'approuvait pas.
« Je regrette, répéta-t-elle en refoulant ses larmes. Je m'emporte si vite ! J'ai pourtant essayé de me corriger. Vous n'aurez plus confiance en moi.
— Mais si ! affirma Mme Grayling avec un sourire. Le jour viendra où vous aurez appris à maîtriser votre colère. Appelez les autres, voulez-vous ? »
Edith, Irène, Bella revinrent. Mme Grayling prit la parole d'un ton grave.
« Mieux vaut, je crois, ne pas répéter ce que Dolly vient de me confier, même à vous. Mais je peux vous assurer que Muriel n'est pas une voleuse.
— Pas une voleuse ! répéta Edith. Nous pensions toutes qu'elle l'était. Geraldine l'a accusée et… »
Le nom de Geraldine avait échappé à Edith. Mme Grayling tambourina sur sa table avec un crayon.
« Geraldine a porté l'accusation, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle. Elle a eu grand tort. C'est ce qui a affolé Muriel. Edith, vous êtes chef de classe. Conseillez à Geraldine de montrer à l'avenir plus d'indulgence et plus de bonté.
— Oui, madame Grayling, promit Edith qui se sentait coupable elle-même. Madame Grayling, qui est la voleuse ?
— Ce n'est pas possible que ce soit Dany, fit remarquer Irène. Elle a eu tant de courage la nuit dernière. Dany a été merveilleuse, tout le monde le dit.
— Est-ce une raison pour qu'elle n'ait jamais commis de faute ? demanda Mme Grayling. Personne n'est parfait. Mais nous pouvons dire qu'elle s'est rachetée.
— Ce serait donc elle la voleuse ? interrogea Edith incrédule.
— Nous verrons, répliqua Mme Grayling. Si elle l'est, ce sera à vous de la juger. Retournez à vos cours. Je vais voir Dany à l'infirmerie. A ce propos, Muriel a la permission de recevoir une visite aujourd'hui. Pourquoi pas Jane, puisque c'est elle qui s'entend le mieux avec Muriel ? Dites-lui d'aller la voir après le goûter et d'être très gentille avec elle.
— Peut-elle lui annoncer que nous savons qu'elle n'a rien volé ? demanda Dolly avec anxiété. Et moi, madame Grayling, pourrais-je la voir pendant quelques minutes ?

— Oui, répondit la directrice. Mais plus de querelle, Dolly, ou Mme Walter vous mettra à la porte ! »

CHAPITRE XXI

Les révélations de Madame Grayling

MME GRAYLING se rendit à l’infirmerie ; elle interrogea Mme Walter qui hocha la tête.

« Oui, Dany est tout à fait remise, elle vient de se lever. Elle est dans la même chambre que Mary Lou. »

La directrice demanda à l’infirmière de conduire Dany dans la pièce voisine pour qu’elle pût lui parler en tête-à-tête. Dany entra, soutenue par Mme Walter, et s’assit dans un fauteuil, un peu effrayée par l’air grave de la directrice.

« Dany, commença Mme Grayling, voici les objets trouvés dans le paquet que Mary Lou voulait mettre à la poste pour vous. Vous les aviez empaquetés vous-même. Où les aviez-vous pris ? A qui vouliez-vous les envoyer ? »

Elle jeta les porte-monnaie et les petites boîtes sur les genoux de Dany. Celle-ci les regarda avec terreur. Elle pâlit et ouvrit la bouche pour parler, mais ne put prononcer un mot.

« Dois-je vous dire où vous les avez pris ? continua la directrice. Dans des pupitres et dans des tiroirs. Vous avez dépensé l’argent, Dany. Vous vous conduisez ici exactement comme dans les deux autres écoles qui ont demandé à vos parents de vous reprendre. Mais on a caché à vos parents la raison de votre renvoi.

— Comment le savez-vous ? balbutia Dany, plus morte que vive.

— Nous ne prenons jamais une élève sans demander un rapport confidentiel des directrices de ses écoles précédentes, expliqua Mme Grayling. D’habitude nous refusons les filles dont le rapport est mauvais, Dany.

— Pourquoi m’avez-vous acceptée ? demanda Dany, les yeux baissés.

— Parce que votre dernière directrice m’a assuré que vous n’aviez pas mauvais cœur et que, dans une autre école, vous feriez peut-être un nouveau départ. J’ai décidé de tenter la chance.

— Je vous en remercie, répliqua Dany. Mais, vous le voyez, je suis

incorrigible, madame Grayling. Je n’ai pas seulement volé, j’ai menti. J’ai dit que j’avais une gouvernante à la maison pour ne pas que mes camarades se doutent que j’avais été renvoyée deux fois. J’ai prétendu que mes parents étaient très riches. Je… j’ai mis sur ma coiffeuse une photographie qui n’était pas celle de ma mère parce que ma mère est beaucoup moins jolie. Je…
— Je le sais, interrompit Mme Grayling. Les professeurs étaient au courant, pas les élèves. Votre conduite m’a attristée, Dany. Je me suis demandé si j’avais eu raison de vous tendre la main. Votre plus grand défaut est votre vanité. Vous voulez être enviée et admirée. Et parce que vos parents ne sont pas assez riches pour vous combler, vous prenez ce que vous désirez, vous volez !
— Je ne vaux rien ! avoua Dany, les yeux fixés sur ses mains. Je le sais, je ne vaux rien !
— Cependant vous avez accompli un acte de courage, reprit Mme Grayling. Regardez-moi, Dany. Vos compagnes vous admirent aujourd’hui, elles disent que vous êtes une héroïne. Elles veulent vous applaudir. Vous avez donc un bon fond ! »
Dany avait levé la tête et regardait Mme Grayling. Elle rougit.
« J’étais responsable de l’accident arrivé à Mary Lou, décréta-t-elle. Quand j’ai appris que Muriel avait été renvoyée pour avoir volé les objets que j’avais pris, j’ai eu peur. J’étais trop lâche pour avouer, je n’ai pas voulu garder les porte-monnaie et les bijoux qu’on pourrait trouver dans mes affaires. J’ai pensé à les envoyer par la poste à une adresse imaginaire. Mary Lou savait que j’étais pressée de faire partir le paquet. C’est pour cela qu’elle est partie malgré la tempête.
— Je comprends, dit Mme Grayling. Je me demandais pourquoi vous aviez expédié ces objets, Dany. Par bonheur, vous êtes arrivée à temps pour sauver Mary Lou. Quelques minutes plus tard et un grand malheur arrivait !
— Allez-vous me renvoyer, madame Grayling ? demanda Dany après un silence. Mes parents sauront pourquoi. Ce n’est pas eux qui paient ma pension, ils ne sont pas assez riches. C’est ma marraine. Si elle apprend la vérité, elle ne voudra plus s’occuper de moi. Que vais-je devenir ? Allez-vous me renvoyer, madame Grayling ?
— Vos compagnes en décideront, répondit gravement Mme Grayling. Du moins si vous avez le courage de tout avouer, Dany. Avouez-leur tout, et leur jugement sera le mien.
— C’est impossible ! s’écria Dany en cachant son visage dans ses mains. Après tout ce que j’ai dit… je ne peux pas !
— Vous avez le choix, déclara Mme Grayling qui se leva. Ou je vous renvoie tout de suite, ou vous vous en remettez à la décision de vos compagnes. C’est dur, mais c’est la seule façon de prouver votre repentir. Montrez

autant de courage que la nuit dernière. »
En quittant Dany, elle se rendit dans la chambre où Muriel était seule.
« Muriel, déclara-t-elle, Dany est très malheureuse. Les autres le sauront bientôt, mais je tiens à vous mettre au courant moi-même. On a découvert que c'est elle qui a pris l'argent et les bijoux disparus. »
Muriel ne comprit pas tout de suite. Soudain elle se redressa sur son lit.
« Dany ! Les élèves croyaient que c'était moi ! Elles m'ont accusée ! Elles ne croiront jamais que c'est Dany !
— Mais si, insista Mme Grayling. D'ailleurs j'espère que Dany elle-même avouera. Maintenant, Muriel, dites-moi pourquoi vous aviez pris ces papiers l'autre soir ? Vous êtes boursière, vous êtes intelligente, vous n'aviez pas besoin de tricher. »
Muriel se laissa retomber sur ses oreillers, malade de honte. Mme Grayling savait. Dolly l'avait donc dénoncée !
« Personne ne le sait, excepté Dolly et moi, reprit Mme Grayling. Dolly me l'a confié, mais elle gardera le silence. Vous n'avez rien à craindre, mais je veux connaître la raison qui vous a poussée à tricher. Vous vous tourmentez, Muriel, et vos migraines ne cesseront pas tant que vous ne serez pas en paix avec vous-même.
— Je voulais absolument réussir, avoua Muriel d'une voix faible. Je perdais la mémoire, j'avais de plus en plus de peine à travailler. Je savais que j'échouerais aux examens. On m'accusait injustement d'avoir volé. J'ai pensé que je pourrais aussi bien être une tricheuse puisqu'on me prenait pour une voleuse !
— Pourquoi aviez-vous tant de peine à travailler ? demanda Mme Grayling.
— Je ne sais pas, répondit Muriel. Je crois que je me suis surmenée pour obtenir cette bourse. Je ne suis pas comme Geraldine, madame Grayling. J'arrive à force de persévérance et de volonté. J'ai étudié pendant toutes les vacances. J'étais déjà fatiguée au moment de la rentrée, mais je voulais tant réussir !
— Pourquoi était-ce si important ? interrogea Mme Grayling avec douceur.
— Mes parents font tant de sacrifices ! répliqua Muriel. J'ai une bourse, oui, mais le trousseau et l'uniforme ont coûté très cher et papa et maman sont si fiers de moi ! Je ne pouvais pas les décevoir. Voilà que j'ai tout gâché !
— Pas tout à fait ! protesta Mme Grayling, rassurée par les explications de Muriel. Je vais écrire à vos parents que vous avez beaucoup travaillé, que vos professeurs sont contents de vous, mais que vous avez besoin de repos. Le trimestre prochain, vous serez en bonne santé, toute prête à lutter pour être dans les premières de la classe. »
Muriel sourit à la directrice. La petite ride de son front s'effaça comme par magie.
« Merci, murmura-t-elle avec reconnaissance. J'aimerais en dire davantage,

mais je ne peux pas. »
Mme Grayling passa un moment au chevet de Mary Lou, puis retourna dans son bureau. Tant d’élèves… tant de problèmes… tant de responsabilités ! Si Mme Grayling avait des cheveux gris, on ne pouvait s’en étonner.

CHAPITRE XXII

Dany avoue

CE JOUR-LÀ, après le goûter, Miss Parker ordonna aux élèves de seconde division de se rendre dans leur salle des loisirs où quelqu'un les attendait.
« Qui ? demanda Bella avec curiosité.
— Vous le verrez, répliqua Miss Parker. Vous apprendrez des choses intéressantes. »
Toutes coururent à la salle des loisirs, intriguées par ce mystère. Elles y trouvèrent Mary Lou en robe de chambre. Dany était là aussi, tout habillée. Les filles se précipitèrent sur elle.
« Dany, tu es une héroïne ! Dany, tu as sauvé Mary Lou ! »
Dany ne répondit pas. Elle était pâle et ne sourit même pas.
« Qu'as-tu ? demanda Brigitte.
— Asseyez-vous, ordonna Dany. J'ai des aveux à faire. Puis je m'en irai et vous ne me reverrez plus.
— Tu es bien mélodramatique ! s'écria Jane inquiète.
— Ecoutez, reprit Dany. Ne m'interrompez pas. C'est moi la voleuse. J'ai pris les porte-monnaie, l'argent et les bijoux. J'avais fait la même chose dans deux pensionnats d'où l'on m'a renvoyée. Mme Grayling le savait, mais elle a voulu m'aider et m'a acceptée. Je vous ai débité quantité de mensonges… surtout à Brigitte. Nous n'avons pas de yacht. Papa n'a qu'une seule voiture, très vieille, qui lui sert pour son travail. Je n'ai jamais eu de gouvernante et nous ne donnons pas de réceptions. Nous habitons une petite maison très modeste. Je n'avais pas de quoi payer les cotisations que Jane réclamait. Comment l'avouer après m'être tant vantée de ma fortune ? J'ai donc pris l'argent dans les porte-monnaie, j'ai pris les broches et la chaîne aussi parce que j'aime les bijoux et que je n'en ai jamais eu. »
Elle s'interrompit. Les visages autour d'elle exprimaient l'étonnement et l'indignation. Brigitte n'en croyait pas ses oreilles. Son amie si riche ! Elle s'expliquait pourquoi Dany ne l'avait pas invitée pendant les vacances.
« Vous êtes scandalisées. Je savais que vous le seriez. Mme Grayling m'a

demandé de tout vous avouer. Elle a dit que vous me jugeriez. Je vois que c'est déjà fait. Je ne vous blâme pas. Je me suis jugée moi-même. Je me déteste ! J'ai laissé accuser Muriel, je…
— Et moi, à cause de toi, j'ai traité Muriel de voleuse ! s'écria Geraldine. Tu aurais pu m'en empêcher ! Tu es odieuse, Dany ! Je ne te pardonnerai jamais ! »
Il y eut un silence. Puis Edith prit la parole.
« Est-ce tout, Dany ?
— N'est-ce pas assez ? demanda amèrement Dany. Vous vous demandez peut-être pourquoi j'ai fait, avec les objets volés, un paquet que Mary Lou a voulu porter à la poste ? Quand le bruit a couru que Muriel était renvoyée, j'ai eu peur que l'on ne trouve ces porte-monnaie et ces bijoux dans mes affaires. J'ai pensé que, si je les envoyais à une fausse adresse, personne ne saurait rien. Et Mary Lou a été bien près de se fracasser sur les rochers !
— Mais tu t'es mise à ma recherche et tu as risqué ta vie pour me sauver ! protesta Mary Lou qui se leva et courut à Dany. Peu m'importe ce que diront les autres. Je reste ton amie, Dany. Je ne veux pas que tu quittes Malory. Tu ne voleras plus maintenant, j'en suis sûre.
— Moi, je ne veux plus lui adresser la parole, déclara Brigitte d'une voix indignée. Si maman savait…
— Tais-toi, Brigitte ! ordonna Dolly. J'imite Mary Lou. J'ai fait des choses affreuses la semaine dernière, mais je ne peux pas vous dire quoi. Dany a réparé ses fautes par son héroïsme la nuit dernière. Et elle vient de prouver qu'elle a du courage.
— Je suis de ton avis, prononça Edith. Cet aveu a dû lui coûter beaucoup. Si nous t'aidons, Dany, te corrigeras-tu ? Cesseras-tu d'être voleuse et menteuse ?
— Parles-tu sérieusement ? demanda Dany, un éclair d'espoir dans les yeux. Qu'en pensent les autres ?
— Je suis avec Edith et Dolly ! proclama Jane.
— Moi aussi », ajouta Bella.
Irène hocha énergiquement la tête. Emily réfléchit un moment avant de prendre sa décision.
« Je suis d'accord, dit-elle enfin. Tu t'es très mal conduite, Dany, mais au fond tu as bon cœur.
— Et toi, Geraldine ? » interrogea Edith.
Geraldine, accablée de honte, gardait le silence depuis quelques minutes. Elle leva les yeux.
« Moi aussi, j'ai à me faire pardonner, murmura-t-elle. Je ne suis pas fière de moi.
— Tu as été très dure, Geraldine, reconnut Edith. Tu as accusé Muriel sans preuves, malgré mes conseils. Tu t'es même moquée de moi.

— C’est vrai, approuva Geraldine. Je regrette. Je t’en voulais d’être chef de classe, j’étais jalouse de toi, Edith. J’ai été idiote. Ce n’est pas à moi à juger Dany. Je t’imiterai, tu peux en être sûre.
— Brigitte est la seule à condamner Dany, constata Edith. Pauvre Brigitte ! Elle veut que ses amies aient des yachts et des voitures. Allons dire à Mme Grayling que nous sommes toutes d’accord, excepté Brigitte. Nous faisons confiance à Dany et nous voulons qu’elle reste avec nous.
— Ne te dépêche pas tant ! protesta Brigitte, devinant ce que penserait Mme Grayling. Je suis d’accord aussi.
— Qu’en dis-tu, Dany ? demanda Edith.
— Merci, Edith. Merci de tout mon cœur », répondit Dany.
Elle détourna la tête. C’était un grand moment dans sa vie, elle se trouvait à la croisée des chemins. C’était à elle à prendre la bonne direction, elle le savait. Aurait-elle assez de force ? Une main timide se posa sur son bras. Celle de Mary Lou.
« Remontons à l’infirmerie, proposa-t-elle. Mme Walter nous a recommandé de ne pas rester trop longtemps en bas. Je t’aiderai à monter l’escalier. »
Un sourire éclaira le visage de Dany, un sourire affectueux et sincère.
« C’est toi qui as besoin d’être aidée, déclara-t-elle. Montons ou Mme Walter nous grondera. »
Jane alla voir Muriel. Une Muriel toute différente, délivrée de ses soucis.
« Je me sens beaucoup mieux, annonça-t-elle. Depuis la visite de Mme Grayling, je ne souffre plus de la tête. C’est merveilleux !
— Tu as de la chance d’être au lit, répliqua Jane. Pas d’examens à passer ! J’ai une peur bleue des maths ! Pourvu que Miss Parker ait choisi des sujets faciles ! »
La semaine des examens s’écoula rapidement. Plus que huit jours avant les vacances ! Les professeurs additionnaient les notes, écrivaient leurs observations sur les bulletins des élèves. Mam’zelle Dupont, qui perdait sans cesse ses papiers, ne savait plus où donner de la tête. Elle supplia Miss Parker de l’aider. Miss Parker avait ses propres soucis.
« Cette Bella, quelle étourdie ! s’écria-t-elle. Figurez-vous qu’elle a toutes ses opérations fausses. Oh ! ces filles ! Elles me rendront folles ! Par bonheur, elles vont bientôt partir ! »
Les dernières journées étaient pour les élèves des journées d’agitation fiévreuse. Faire les valises, chercher les objets, les perdre, échanger des adresses, mettre les placards en ordre, nettoyer les pupitres, vaquer à mille petites besognes avec la perspective radieuse des fêtes de fin d’année !
« Ça a été un trimestre palpitant ! fit remarquer Dolly à Edith. Tu ne crois pas ? Moi, j’ai beaucoup de reproches à m’adresser. Mais toi, tu as été un très bon chef de classe !

— Pas tant que cela ! protesta Edith. Si tu savais combien de fois j’ai été sur le point de me mettre en colère ! En particulier contre Geraldine !
— Je te comprends ! s’écria Dolly. En tout cas nous avons appris à connaître Muriel. Elle a bien changé. Jane et elle sont amies intimes.
— Nous connaissons Dany aussi, reprit Edith. Je suis contente de notre décision, que Mme Grayling a approuvée. As-tu remarqué que Dany délaisse Brigitte en faveur de Mary Lou ?
— Tant mieux ! répliqua Dolly. Mary Lou ne peut qu’avoir une bonne influence sur Dany.
— Brigitte boude ! » chuchota Edith en donnant un coup de coude à Dolly, tandis que Brigitte passait près d’elles, toute seule. « Elle a perdu son amie.
— Sa mère et Miss Winter, son ancienne gouvernante, s’apitoieront sur son triste sort, riposta Dolly. Moi, je ne la plains pas. Elle ne s’est pas montrée charitable à l’égard de Dolly.
— Non, reconnut Edith. Tiens ! regarde Bella, que fait-elle donc ? »
Bella portait sous son bras une corbeille à ouvrage pleine de pelotes de laine qui se dévidaient à mesure qu’elle marchait. Ces laines traînaient et s’enroulaient autour des chevilles de toutes celles qui se trouvaient sur son chemin.
« Bella, tu seras toujours la même ! s’écria Dolly en se dégageant non sans peine. Dans une minute, tu n’auras plus un brin de laine dans ta corbeille. Bella, tu feras d’autres caricatures le trimestre prochain ?
— Bien sûr, promit Bella. Et j’espère que Geraldine apportera des attrapes inédites. Tu entends, Geraldine ?
— Oui, répondit Geraldine. Ce sera encore mieux que le « oh ! là là ! » sur le dos de Mam’zelle Dupont !
— De quoi s’agit-il ? interrogea Mam’zelle Dupont. Oh ! là là ! sur mon dos ? Qu’est-ce que cela veut dire ? »
Elle se tordit le cou pour se voir par derrière, à la grande joie des élèves. Quelle était donc cette énigme ?
Enfin le jour du départ arriva. Des voitures descendirent l’allée. Des cars bondés prirent la direction de la gare.
« Au revoir, Malory ! criaient les élèves. Au revoir, Potty ! Au revoir, Frisette ! Au revoir, Mam’zelle ! Oh ! là là ! »
« Les voilà parties ! s’écria Mam’zelle Dupont. Je suis bien contente de voir leurs talons. Pourtant je m’ennuierai bientôt d’elles. Et vous, Miss Parker ?
— Quatre semaines de paix ! soupira Miss Parker. Je ne peux pas le croire !
— Elles reviendront bientôt nous jouer de mauvais tours ! » répliqua Mam’zelle.
Oui, elles reviendraient bientôt animer de leurs rires et de leurs voix joyeuses les vieilles tours de Malory. Et pour les élèves et les professeurs,

ce serait une fête de se retrouver !

I MPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 05-01-1979
1199-5 – Dépôt légal n° 7822, 1er trimestre 1979.
20 – 05 – 3814 – 05 ISBN : 2 – 01 – 002096 – 0
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Dépôt : juin 1971.

Table of Contents

CHAPITRE PREMIER Rentrée des classes à Malory School
CHAPITRE II Trois nouvelles élèves
CHAPITRE III Le premier jour du trimestre
CHAPITRE IV Qui sera chef de classe ?
CHAPITRE V Dany et Mary Lou
CHAPITRE VI La craie invisible
CHAPITRE VII Oh ! là là !
CHAPITRE VIII Qu’a donc Muriel ?
CHAPITRE IX Prise à son propre piège
CHAPITRE X Les deux Mam’zelles
CHAPITRE XI Remous en seconde division
CHAPITRE XII Réconciliation
CHAPITRE XIII Pauvre Muriel !
CHAPITRE XIV Une mauvaise idée
CHAPITRE XV Une soirée dramatique
CHAPITRE XVI Au milieu de la nuit
CHAPITRE XVII Où est Muriel ?
CHAPITRE XVIII Mary Lou a disparu
CHAPITRE XIX Une héroïne
CHAPITRE XX Le mystérieux paquet
CHAPITRE XXI Les révélations de Madame Grayling
CHAPITRE XXII Dany avoue